

Le Tableau des Mœurs dans les Romans de Retif de la Bretonne

Thèse pour le Doctorat d'Université

présentée

PAR

ALEXANDER E. A. NAUGHTON

B. A. COLUMBIA

LES PRESSES MODERNES

IMPRIMERIE

45, rue de Maubeuge

PARIS

—
1929

**LE TABLEAU DES MŒURS
DANS LES ROMANS
DE RETIF DE LA BRETONNE**





Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552225_0017

Le Tableau des Mœurs dans les Romans de Retif de la Bretonne

Thèse pour le Doctorat d'Université

présentée

PAR

ALEXANDER E. A. NAUGHTON

B. A. COLUMBIA

LES PRESSES MODERNES

IMPRIMERIE

45, rue de Maubeuge

PARIS

—
1929

*La Faculté n'entend donner aucune approbation
ni improbation aux opinions émises dans les thèses.
Ces opinions doivent être considérées comme propres
à leurs auteurs.*



TO MY FATHER

Qu'il me soit permis, au seuil de cet exposé, d'exprimer ma très respectueuse gratitude à Monsieur le Professeur Mornet pour les précieux conseils qu'il a bien voulu me prodiguer au cours de la préparation de cette Thèse. J'exprime également ma profonde reconnaissance à Monsieur Schlesinger qui a eu la grande bonté de mettre très aimablement à ma disposition sa précieuse collection retifienne, la seule en France qui soit complète. Enfin je n'aurai garde d'oublier Monsieur Maurice Cornevin, originaire du pays de Retif, qui, outre qu'il m'a documenté sur le pays de l'auteur et sur la topographie des lieux cités dans ses œuvres, a assumé la tâche ingrate de purger ma prose de tout barbarisme. Je ne perdrai pas le souvenir de son obligeant concours.

Le Tableau des Mœurs dans les Romans de Retif de la Bretonne

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

INTRODUCTION

Les opinions les plus diverses ont été émises sur Rétif de la Bretonne et sur son œuvre aussi bien par les critiques qui ont vécu à son époque que par ceux qui ont étudié et jugé plus tard son énorme production.

Ces critiques peuvent se diviser en deux catégories principales : ceux qui sont favorables au romancier et qui vont jusqu'à lui trouver non seulement de l'originalité, mais aussi du génie, et ceux qui ne voient en lui qu'un sosie de J. J. Rousseau dépourvu de goût et de tenue littéraires. Cette différence d'opinion n'a servi qu'à produire une confusion générale. Passons en revue quelques-uns des jugements de ses critiques.

Charles Monselet ne fut pas le premier qui étudia les livres de Rétif, mais ce fut lui qui entreprit le premier la réhabilitation d'un écrivain jusqu'alors presque universel-

lement réprouvé par les biographes (1). La publication de son livre sur Rétif mit le romancier en lumière ; il devint à la mode au point que le bibliophile Jacob lui consacra une très importante bibliographie, qui demeure, encore à l'heure actuelle, nonobstant quelques légères inexactitudes, un précieux instrument de travail pour ceux qui étudient l'œuvre du fécond polygraphe. Il faut avouer d'ailleurs que Rétif intéressait alors davantage les xénophiles que les lettrés, et, malgré le louable effort de Monselet pour orienter l'attention sur cet écrivain réprouvé, le grand public continuait à ignorer, sinon l'homme, du moins ses œuvres.

Monselet estime avoir trouvé dans l'œuvre de Rétif une réelle valeur littéraire, au point qu'il lui compare Balzac surtout à cause de sa prétention à peindre les mœurs de son époque. « Cette prétention s'exerce chez Rétif dans une sphère sociale moins élevée que chez Balzac, mais elle n'en a pas, pour cela, des proportions moins vastes. Lui aussi fut scrupuleux observateur, et l'ensemble de ses deux cents volumes est la reproduction fidèle des mœurs, du costume, du langage et des habitudes du peuple de 1770 à 1794 » (2).

Plus tard ce fut à ce point de vue que Jules Assézat,

(1) *Nouvelle Biographie Générale*, art. Retif, t. 42, p. 25-33 ; *Biographie Universelle de Michaud*, T. 37, p. 391 et seq. Voir pour la bibliographie de Retif antérieure à 1876, Lacroix, *Bibliographie de tous les ouvrages de Retif de la Bretonne*, Paris, 1875, p. XI.

(2) *Les Oubliés et les dédaignés*, éd. de Paris, 1885, p. 223.

dans une étude sérieuse et pleine de perspicacité, envisagea les livres de Retif. « Ils peignent un monde disparu, écrit-il, et ils n'ont pas été sans influence sur les événements qui ont suivi » (3). Et, en préfaçant un recueil de trois volumes des *Contemporaines*, il se justifie en disant que Retif voulait présenter « un tableau des mœurs de nos grands-pères » (4). Nous pourrions multiplier les citations de ce genre, mais il suffit de dire que les critiques sont presque tous d'accord sur ce mérite distinctif du romancier. Dans les comptes-rendus que Retif imprimait à la fin de chaque livraison des *Contemporaines*, on trouve les lignes suivantes au sujet de cet ouvrage : « Qu'est-ce qu'un romancier ? Le peintre des mœurs » (5). Nous aurons plus loin l'occasion d'examiner l'opinion des contemporains de Retif sur son œuvre, mais une autre citation montrera qu'ils reconnaissaient en lui un observateur des mœurs. Fréron dit dans *les Affiches de Province* : (6) « C'est le tableau des mœurs des gens du commun dans le XVIII^e siècle. »

Tels sont les jugements des critiques de la première catégorie. Quant à ceux de la seconde, la plupart ne le prennent pas au sérieux, ou se bornent à des réflexions d'ordre moral sur la vie déréglée de l'auteur. Ils ne lui font

(3) Introd. aux *Cont.*, T. II, p. 5, éd. Maupou et Flammarion.

(4) Introd. aux *Cont.*, T. I, p. 5

(5) *Les Cont.*, T. XX, Journal de Neuchâtel, octobre 1781.

(6) N^o 32.—1782.

même pas l'honneur d'un jugement littéraire. Brunetière le qualifia « ce pourceau de Retif » (7). C'est vite dit et pourtant c'est de cette sorte d'épithète ou d'épithètes synonymes qu'on fait souvent suivre ou précéder son nom. Quelques-uns lui sont un peu plus indulgents ; pour eux, c'est un réprouvé, un écrivain maudit qui a seulement réflété dans ses pages l'époque dissolue où il vivait.

Quoiqu'il en soit, certaines de ces citations prouvent que Retif de la Bretonne peignait dans ses nombreux ouvrages la vie de la seconde moitié du dix-huitième siècle.

Nous nous proposons dans notre étude d'examiner l'exactitude de cette assertion, tant pour la quantité de ses observations que pour leur valeur et d'en relever suffisamment pour reconstituer un tableau de l'époque. En outre, nous étudierons les procédés littéraires de Retif en théorie et en pratique afin de mieux contrôler nos résultats ; nous chercherons le témoignage des autres écrivains de l'époque dans des mémoires ou dans des relations de voyage, dans le but de corroborer notre jugement sur l'écrivain et sur son œuvre considérée au point de vue que nous avons défini plus haut.

(7) Cité par M. Funck-Brentano. *Retif de la Bretonne*, Paris 1928.

CHAPITRE II

SA THÉORIE DU ROMAN

Quand Retif de la Bretonne débuta dans le monde littéraire, le roman avait déjà traversé bien des vicissitudes. Jusqu'alors méprisé, il prit, avec la publication de la *Nouvelle Héloïse*, une place très importante dans la littérature. Si les critiques continuaient à critiquer le genre, personne ne mettait en question son existence. Chaque année, le nombre des romans augmentait ; et on s'y consacrait assidûment. Toutefois, des discussions s'élevaient sur le point de savoir s'il ne serait pas préférable de supprimer la lecture de tels livres jugés dangereux pour les bonnes mœurs. Les prêtres surtout se montraient très sévères et il est douteux que ce genre littéraire ait jamais eu leur entière approbation (1). Un journaliste écrit en 1781 dans le *Journal de Neuchâtel* : « Un peu moins de dédain pour ce genre ; nos littérateurs ont pris le parti commode de mépriser les romans, parce qu'ils n'en savent pas faire ». Les adversaires apparemment n'ont pas encore désarmé.

Tracer, dans le détail, depuis son origine, les péripéties

(1) L'Abbé Jaquin. — *Entretiens sur les Romans*, Paris, Duchesne, 1775. Pour cette courte esquisse, nous avons consulté l'excellente étude de M. D. Mornet dans son Introduction à la *Nouvelle Héloïse* (éd. Grands Ecrivains de la France) où il traite d'une manière détaillée tous les aspects de la théorie du roman français au XVIII^e siècle.

par lesquelles passa le roman serait un travail long et hors de notre but. Les critiques indulgents toléraient le roman sans lui accorder une grande importance. Il était considéré comme un délassement pour les femmes et les désœuvrés. On faisait toutes sortes de reproches au roman. « Les romans, disaient les uns, corrompent les mœurs, gâtent le bon gout et surtout enseignent les passions violentes de l'amour. » Et il faut reconnaître la justesse de cette dernière assertion, tout au moins lorsqu'il s'agit des romans licencieux, qui étaient en grand nombre. Mais comme les partisans du genre lui accordaient précisément le mérite d'inspirer les mœurs, de réprimer les passions, d'en éviter les pièges et de faire connaître les usages du monde, (2) on ne savait trop à quel parti s'arrêter. Si les critiques insistaient, pour que les romans fussent amusants, plus tard on demandera qu'ils joignent l'utile à l'agréable (3). L'utilité sera pour Retif, du moins il le prétend, la raison d'être de ses romans. Il y avait, bien entendu, des traditionnalistes qui goûtaient encore les romans du XVII^e siècle, l'*Astrée*, le *Grand Cyrus*, et *Cassandre*. En effet, on n'était pas bien fixé sur la définition du roman ; et nous pourrions citer une vingtaine de définitions contradictoires. L'*Iliade* était pour quelques-uns un roman (4). Les destinées du roman étaient

(2) Lenglet-Dufresnoy. — *L'Usage des romans*, 1737.

(3) D. Mornet. — Introd. à *la Nouvelle Héloïse*, éd. Les Grands Ecrivains de la France, Paris, 1925, p. 10.

(4) Duval. — *Lettres curieuses sur divers sujets*, Paris, 1725

aussi liées avec l'histoire. Mais, quoiqu'en disent les théoriciens, le roman avait toujours été, et c'est encore l'opinion qui prévaut aujourd'hui dans l'esprit de certains, l'histoire d'amour tragique ou tendre. Quand on se fatigua des intrigues compliquées, on demanda plus de naturel et de simplicité dans les romans.

En 1761, Diderot écrivait : « Par un roman, on a entendu jusqu'à ce jour un tissu d'événements chimériques et frivoles dont la lecture était dangereuse pour le goût et pour les mœurs. Je voudrais bien qu'on trouvât un autre nom pour les ouvrages de Richardson qui élèvent l'esprit, qui touchent l'âme, qui respirent partout l'amour du bien, et qu'on appelle aussi romans » (5). Justement, Richardson introduisit un nouvel élément dans le roman, en montrant l'importance de l'enseignement qu'on peut en tirer. Ce titre est significatif : *Pamela, ou la vertu récompensée ; suite de lettres familières écrites par une jeune personne à ses parents et publiées afin de cultiver les principes de la vertu et de la religion dans les esprits des jeunes gens des deux sexes, etc.* Voilà l'utilité des romans tels que ceux de Richardson, et cette prétendue utilité explique la grande vogue dont ils bénéficièrent en France au XVIII^e siècle. Ses lecteurs, dans un siècle où la religion était vilipendée y trouvaient une satisfaction pour leur sensibilité religieuse. L'apparition de la *Nouvelle Héloïse* marque la date la plus im-

(5) *Eloge de Richardson*, éd. Assézat,

portante dans l'histoire du roman du XVIII^e siècle. « Rousseau a créé une école » (6). Il faut dire un mot de ce que prônaient Richardson et Jean-Jacques, ces deux prêtres laïques, parce qu'ils ont joué un rôle très important dans l'évolution littéraire de Retif.

Leurs doctrines étaient à peu près semblables. Ils voulaient, l'un et l'autre, réagir contre la moralité de l'époque. Richardson montrait dans ses romans le triomphe de la vertu sur les basses machinations des libertins,—c'était une apothéose du devoir--et c'est là une tendance toute nouvelle pour le XVIII^e siècle. A cela Rousseau ajouta son amour de la nature, admirée au milieu des montagnes dans la solitude profonde, propre au recueillement et à la rêverie. Il a mis à la mode la vie simple, et comme chez Richardson, la prédication occupe une grande partie de son roman. A partir de 1761, l'influence de Rousseau sur le roman sera prépondérante. (7)

Ce fut dans cette ambiance, sous les auspices de Rousseau et de Richardson, que Retif commença sa carrière. *La Famille Vertueuse*, son premier roman parut en 1767. Il est dédié « Aux Jeunes Beautés ». L'auteur leur fait un petit sermon sur la décence, la retenue et la sagesse. La forme

(6) D. Mornet, *La Nouvelle Héloïse*, *Introd.* T. I, p. 290, éd. Grands Ecrivains de la France.

(7) Voir à ce propos la table dressée par M. D. Mornet des romans publiés après 1761, dans lesquels se montre cette influence dans son introduction à la *Nouvelle Héloïse*, (T. I, p. 304, 305). Il ne s'agit ici, bien entendu, que de la philosophie de Rousseau romancier.

épistolaire est utilisée comme dans les romans de Richardson, et, en outre, le roman est prétendu traduit de l'anglais. Il n'y a pas lieu de nous appesantir sur le fonds de ce roman. Il s'est inspiré, comme il l'avoue dans *Monsieur Nicolas*, des romans de Madame Riccoboni (8).

C'est surtout dans ses préfaces qu'il faut chercher des éclaircissements sur sa théorie sur le roman. Pour *Lucile* il a travaillé « sur un fond vrai ». Dans la préface du *Pied de Fanchette* il dit que s'il n'avait eu pour but que de plaire, le tissu de son ouvrage aurait été différent, mais qu'il « fallait dire la vérité ». C'est surtout dans *Les Contemporaines* qu'on trouve ses idées les plus arrêtées, exposées avec quelque développement. On lui reprochait la vulgarité de ses personnages. Il répond : (9) « Dans notre siècle, plus que jamais toutes les classes de la société sont également à considérer. Tous les hommes sont des hommes ! En second lieu, j'avance, malgré l'opinion contraire, que les Personnages d'une condition ordinaire sont plus intéressants que ceux pris parmi les Princes qui tiennent moins à nous ». Il critique la méthode de Crébillon fils : « Point de faits vrais ; ils ont pris les résultats des mœurs vraisemblables mais outrées — cela fait plaisir — : mais cette méthode était dangereuse, elle a étendu ces mœurs outrées, et les a ren-

(8) « Mon style dans cet ouvrage n'est pas encore à moi : je m'efforçais d'imiter celui des livres que j'avais lus, surtout ceux de Madame Riccoboni. *Monsieur Nic.*, T. VIII, p. 4544..

(9) *Les Cont.* Introd. T. V, p. 17.

dues réelles, de factices qu'elles étaient. Considérée comme utile, cette manière n'est pas la seule ; il en est une autre dont je n'entreprendrai pas de démontrer la supériorité, mais qui ne présente pas le danger de la précédente. Telle est celle de l'auteur qui a la patience de recueillir les faits et de les rendre fidèlement, qui, esclave de la vérité comme le compilateur le plus sévère, ne se permet pas de s'en écarter. Tâche plus pénible qu'on ne croit ...» (10) Et leur mérite ? « Elles ont le mérite du Peintre qui imite la Nature. Elles ne tiennent pas continuellement l'esprit dans le monde des rêveries et des chimères ; elles accoutument la Jeunesse qui les lit à voir les effets des passions dans leur réalité. Je vais plus loin, j'ose dire que pour peindre la nature il faut abandonner les hautes conditions où la Nature n'existe plus depuis environ le commencement du siècle. Il est certain que les mœurs communes, les mœurs bourgeoises et même campagnardes étaient, autrefois, les mœurs de tous les états. » (11) Pour peindre l'homme, il faut prendre celui du milieu.

Voilà une assez longue profession de foi. Il est loin de l'école de Rousseau, mais toutefois, il faut se rendre compte que sa théorie est le résultat de nombreux essais. Dans ses débuts, il s'écartait de cette route, et suivait plutôt « l'ex-

(10) Ibid., p. 20.

(11) *Les Cont.*, T. V, p. 20. Opinion que partageait Rousseau : « Il faut descendre dans d'autres états pour connaître les véritables mœurs d'un pays ». *La Nouvelle Héloïse*, p. 185, éd. Garnier,

cessive mélancolie des livres anglais, qui fatigue en attachant ; la ridicule légèreté des brochures françaises ordinaires, le ton soporatif de ces romans prétendus tendres tous jetés dans le même moule, ces échasses mal proportionnées, que donnent à leur héros les Romans de Chevalerie » (12). Dans cette classe nous pouvons mettre tout ce qu'il a écrit jusqu'au *Paysan Perversi*.

« Dès mon enfance, en lisant les Romans, j'eus envie d'en faire : mais sentant bien qu'il manquait bien quelque chose à ceux que je lisais (c'étaient surtout ceux de Madame de Villedieu qu'il visait) et que ce quelque chose était la vérité, j'imaginai que si jamais j'avais le talent d'écrire, il faudrait prendre une nouvelle route, et ne point prostituer ma plume au mensonge. » (13). Il était naturaliste au moins en théorie, il reste à savoir s'il l'était aussi en pratique.

Par ses origines, Retif était bien qualifié pour remplir le rôle d'observateur. Il est né en Basse-Bourgogne à Sacy et par conséquent il était provincial. Venu à Paris, tout lui semble nouveau, bizarre, et le spectacle de la vie parisienne le frappait comme il aurait frappé un étranger foulant pour la première fois le sol de France. Au début de sa vie Retif habita Paris pendant quelques années, mais ce séjour de courte durée ne lui avait laissé que de très vagues souvenirs. Installé comme enfant de chœur à Bicêtre les occasions

(12) Ibid., T. I, p. 2, éd. Assézat.

(13) Le Breton, *Le Roman Français* au XVIII^e siècle, p. 348. Jules Soury, *Portrait du XVIII^e siècle*, et Paul Cottin, *Mes Inscriptions*, Introd.

de parcourir la ville étaient très rares. Il était donc resté rural, ce qui lui permit de faire des comparaisons entre les visages de son pays et ceux de la capitale. Nous verrons par la suite l'avantage de cette naissance provinciale.

Avant de quitter cette partie du sujet, nous préciserons que par roman de mœurs, il faut entendre un roman qui offre aux lecteurs l'image de la manière de vivre et de penser d'une période et la description des objets extérieurs de la vie à un moment donné. Autrement dit, un roman de mœurs répond pour nous à la question : « Comment vivait-on à telle ou telle époque ? » L'auteur s'occupe des choses qui se passent actuellement dans la vie quotidienne d'une certaine classe de la société. Et l'auteur sera, si possible, sans parti pris ; ses observations pour être complètes doivent être impartiales et il ne les choisira pas. Nous ne chercherons pas non plus de philosophie dans le roman de mœurs. Ce sont, en tous cas, les éléments qui paraissent devoir constituer le pur roman de mœurs, mais il ne faut pas s'attendre à le trouver conforme à cette définition à l'époque de Retif. Passons maintenant à l'examen des ouvrages de notre mémorialiste.

CHAPITRE III.

EXAMEN DES OUVRAGES DE RETIF.

Il était inévitable qu'un jeune homme sans beaucoup de culture et sans autre motif pour se faire écrivain que le désir d'écrire, prît pour modèle de son premier roman un ouvrage en vogue. C'est ce qui fit Retif. Malgré tout, il n'était pas tout à fait novice dans l'art d'exprimer sa pensée par écrit. Dans *Monsieur Nicolas*, où il étale complètement son moi intime, — ce qui ne s'était jamais vu, — il nous présente l'évolution de sa manie d'écrire. Si nous pouvons ajouter foi à son histoire, il aurait commencé sa carrière encore tout jeune : à quinze ans, il acheva un poème érotique composé en cachette (1) adressé aux douzes déesses de Courgis, de Nitry et de Sacy, qui seraient ses maîtresses un mois par an. Cette première élucubration causa à son auteur quelque ennui quand elle fut découverte par le père du jeune homme. Il s'appliquait également à traduire les *Métamorphoses* d'Ovide (2), et ses lectures favorites étaient les *Comédies* de Térence et la *Bible* : « J'avais eu le secret de m'emparer de la Bible : je dé-

(1) *Monsieur Nicolas*, T. I, p. 209, éd. Jonquières. « On me forçait à devenir romancier longtemps avant que je fisse des romans ». p. 210, *Monsieur Nicolas*.

(2) *Monsieur Nicolas*, T. I, p. 260.

vorais ce livre à l'aide de mon excellente mémoire, qui me rendait intelligible tout ce qu'avait lu et commenté mon père. A la fin de ma première bergerie, j'avais lu la *Génèse*, l'*Exode*, le *Lévitique*, les *Nombres*, le *Deutéronome*, les *Juges*, le *Livre de Ruth*, les *Rois* et les *Paralipomènes*. J'allais ensuite auprès des batteurs en grange leur raconter ou plutôt leur réciter tout l'historique » (3). A en juger par sa vie et ses écrits, il est difficile de voir qu'il en tirait beaucoup de profit, ce qui prouve que les livres qui font d'ordinaire le plus d'impression sur l'imagination de la jeunesse ne sont pas ceux qui sont les plus loués. Apprenti chez l'imprimeur Fournier (Parangon) à Auxerre, l'adolescent écrivait les billets doux pour ses camarades moins cultivés que lui (4). Les romans de Madame Villédieu l'enchantaient, mais il leur préférait la *Princesse de Clèves* (5). Ce fut pendant son apprentissage aussi qu'il prit l'habitude de mettre ses notes fugitives dans un cahier qu'il s'était confectionné ; il les y serrait avec soin et il y conservait les lettres d'amour commandées par les ouvriers ainsi que ses vers (6) et ses pensées. Cette manie de tout relater trouvera sa plus belle expression dans les inscriptions qu'il gravera, au cours de sa vie, sur les parapets de

(3) *Monsieur Nicolas*, T. I, p. 63.

(4) *Ibid.*, p. 283.

(5) *Ibid.*, p. 327.

(6) *Ibid.*, p. 366.

l'île Saint-Louis. Il restera fidèle à cette habitude toute son existence.

Décider avec quelque précision ou exactitude les éléments qui vont former son patrimoine littéraire serait presque impossible ou du moins téméraire. En tous cas, il est certain, car nous en avons son témoignage, qu'il lisait beaucoup les romans contemporains de Voltaire, de Rousseau, etc..., et qu'il était au courant des mouvements d'opinion qu'ils provoquaient. Au sujet de l'origine de son premier roman, il dit : « J'eus ensuite à lire les épreuves des ouvrages de Madame Riccoboni, qu'Humblot faisait imprimer. Cette élégance soutenue ne m'enhardit pas. Enfin, on nous donna un ouvrage de Madame Benoit, si connue à Lyon ! C'était *Elisabeth*, roman... En lisant les épreuves, je me répétais sans cesse : « Mais, je ferais bien aussi un roman ! » (7) Cette explication de l'origine de son premier roman nous semble très insuffisante. Son métier de prote le mettait en rapport avec les productions du temps et probablement parfois avec leurs auteurs. Il se demandait pourquoi il ne s'imprimerait pas lui-même au lieu d'imprimer les ouvrages des autres.

(7) Voir les préfaces de ses premiers ouvrages : *Lucile*, *La Famille Vertueuse*, etc, et *Monsieur Nicolas*, p. 392, où il dit : « Dans mes lectures au Louvre (l'imprimerie où il travailla de ce temps à 1765), je n'avais lu que nos meilleurs auteurs. Tous ces gens produisaient sur moi pour la prose le même effet qu'avait produit Racine pour mes vers.... ils me décourageaient ; surtout ce grand nigaud de Voltaire : je le trouvais inimitable. »

Le dessein arrêté, il n'avait qu'à choisir un sujet. Il trouvait que le seul désir d'écrire ne suffisait pas, qu'il fallait avoir quelque chose à dire. « La difficulté que j'éprouvai d'abord à composer eut deux causes. La première, c'est que je voulais tout tirer de mon imagination, tout créer,... voulant tout inventer, je me trouvais souvent sans base, et surtout sans verve ; rien ne m'excitait, rien ne m'émouvait ». Il fallait chercher une base dans la réalité. Il en trouva facilement dans les aventures de quelques jeunes personnes dont il entendit parler (8). Il prenait son temps pour arranger et mettre au net les histoires de ses héroïnes et, comme l'inspiration lui faisait parfois défaut, il lui fallait l'aiguillonner de l'amour. « J'étais amoureux de Mademoiselle Bourgeois, dit-il, et ce fut elle qui me donna l'énergie nécessaire pour écrire » (9).

Elle fut sa *muse* ! Il existe chez Retif un rapport direct entre sa capacité de travail et sa capacité d'amour. L'une est fonction de l'autre, et celui qui les possède est infatigable. Nous avons peut-être trop insisté sur sa manière de faire un roman, mais il était utile de montrer que Retif se sentit tout d'abord inapte à composer sans avoir une base dans la réalité qui excitât son imagination.

Le roman lui-même n'offre rien d'intéressant pour notre étude. Il n'a pas encore une manière à lui, comme il

(8) *Monsieur Nicolas*, T. I, p. 392.

(9) *Ibid.*,

l'avoue dans *Monsieur Nicolas*. L'intrigue est alambiquée, flottante et entrecoupée d'histoires étrangères au sujet. Nous ne nous attarderons pas à ses autres romans qui se groupent dans cette même classe. L'année suivante (1763), après un court séjour à Sacy, où son frère, l'abbé Thomas, lui raconta l'aventure d'une jeune fille des alentours, il eut l'idée de composer d'après ce récit un nouveau roman qu'il fit publier sous le titre de *Lucile* ou *Les Progrès de la Vertu*. Qu'il suffise de dire que ce roman porte visiblement sa date. Retif restait toujours dans les entraves de l'école de Rousseau et de Richardson. Son histoire est pleine d'énlèvements et de dénouements imprévus. Sa préoccupation continuelle c'est l'amour. Alors, notre pauvre Retif qui ne se connaissait pas trop en marquis, a cependant posé un problème qui préoccupait, semble-t-il, deux classes de la nation : il s'agissait de savoir si une jeune fille de la bourgeoisie avait le droit d'épouser un aristocrate qui en serait suffisamment épris pour désirer le mariage. D'ordinaire, il se tient à des propositions malhonnêtes et s'il s'est rebuté, il proposera un mariage secret (10). Retif, à ce sujet, fait connaître son opinion ; il dit que chacun doit rester dans sa sphère. « On doit, dit Retif à un certain passage de son livre, regarder tous les rangs comme égaux, (11) et les filles du roturier et de la bourgeoisie sont fort recherchées

(10) *La fille entretenue et vertueuse*, p. I.

(11) *Le Pied de Fanchette*, préf., p. 4.

par les nobles ». Pour l'instant, nous laisserons de côté cette question sur laquelle il reviendra pour lui donner un développement plus ample dans un autre endroit. Quoi d'étonnant que, dans ses premiers essais littéraires, nous ne trouvions que de pures fictions ! Il n'y a pas jusque là, la moindre observation directe vraiment prise sur le vif. Il suivait aveuglement la mode. Rien ne distingue le Comte du Lasse, dans *la Famille Vertueuse*, de l'Anglais Sir Kirch, ni Douvres de Paris. C'est seulement un roman à thèse, où l'auteur prêche aux jeunes beautés le devoir et leur démontre, dans l'exemple de Léonore et de Rose, comment est récompensée la vertu, dans l'exemple de Cecily, quelles sont les conséquences d'une conduite déréglée.

Lucile, son second roman, fut écrit en vingt jours (12) Il en prenait pour modèle *l'Ingénu* de Voltaire. Histoire pleine d'invraisemblances. Deux amants s'enfuient de la maison paternelle pour s'installer à Paris où ils vivent ensemble à la manière de Daphnis et Chloé. Poursuivis par leurs parents, ils se voient forcés de se séparer. La jeune fille tombe entre les mains d'une entremetteuse qui abuse de son innocence pour achalander sa maison. Il advient qu'un jeune homme riche tombe amoureux d'elle, mais en la croyant une fille de joie. Ses désirs ignobles s'épurent au fur et à mesure qu'il la connaît mieux. Il finit par l'aimer honnêtement.

(12) *Monsieur Nicolas*.

La liste des ouvrages qu'il compose pendant les dix ans qui suivent contient plus de quarante-cinq volumes(13). Mais nous y chercherons en vain des peintures de mœurs. Sauf les *Graphes*, c'est-à-dire le *Pornographe*, la *Mimographe*, l'*Educographe* et les *Gynographes*, qui ne sont pas des romans à proprement parler, mais des dissertations sur la prostitution, le théâtre, l'éducation et les femmes, le tout assaisonné de petites histoires lestes (ajoutons que la part de Retif, dans ces compilations, a été mise en doute) (14), ses productions de ces années sont sans intérêt pour nous. Ecartons ces traités de morale de notre étude qui ne concerne que ses romans ; d'ailleurs ces ouvrages offrent dans la circonstance très peu d'intérêt pour nous. Ce qui les empêche d'être aussi intéressant qu'ils devraient, ce sont sa manie réformatrice, l'emphase et la prédication. Les quelques détails que nous y trouvons (et que nous relèverons plus tard) sont, comme des apartés sur la scène, faits pour ne pas être

(13) Une énumération de ces ouvrages ne servira qu'à grossir inutilement ces pages. Nous renvoyons le lecteur à la bibliographie de Lacroix.

(14) Lacroix, *Bibliographie*, p. 99-103, et p. 105. Les arguments de Lacroix ne sont pas concluants et ne se basent que sur l'hypothèse que Retif n'avait pas un savoir suffisant pour les compiler. Le cas de l'*Educographe* est différent. (p.137). A propos des *Gynographes*, Lacroix dit : « Ce n'est pas certainement Retif qui aura pris la peine de compiler dans les voyages et dans les livres d'ethnographie, tout ce qui a rapport aux usages des différents peuples pour le mariage. », p. 145. Pourquoi pas ? Nous trouvons dans les *Nuits de Paris*, dans la *Famille Vertueuse* et dans la *Découverte Australe* des compilations de ce genre.

entendus. Il prétend démontrer que ses personnages sont tirés de la nature (15) ; mais ils sont plutôt des modèles, que des exemples de la vertu, telle qu'elle existait dans le monde. La tâche qu'il s'imposait dans ses romans, c'était d'inculquer à ses lecteurs les bonnes mœurs. C'était, comme le prouvent ses nombreux plans, dans le louable but de rendre les hommes heureux, qu'il écrivait ces ouvrages, apparaissant ainsi comme un législateur aux petits pieds. Le mérite moral et l'utilité qu'il prêtait à ses romans, dupaient le public autant que lui-même. Dans *le Paysan Perversi* qui fut son premier grand succès, qui eut cinq éditions et deux contrefaçons, et qui contribua pour une grande part à le faire connaître, (16) Retif annonçait le but à atteindre : il est le même que précédemment : éclairer les parents sur les dangers que leurs enfants couraient dans la capitale (17). En pareille matière, il faisait autorité. Sous le nom d'Edmond, le héros, l'auteur se met en scène. Toutes sortes d'influences s'unissent pour détruire en Edmond ses bons principes, ses préjugés, comme on les appelait. D'ailleurs Edmond ne résistait guère. Rapidement il surpasse ses maîtres en immoralité. Peu nous importe que la ville puisse rien ajouter à la corruption de l'auteur. *Monsieur Nicolas* nous renseigne suffisamment à cet égard. Arrivé à Paris pour venger l'enlèvement de sa

(15) Voyez les préfaces de ses premiers romans.

(16) *Monsieur Nicolas*, T. XVI, p. 4577, éd. originale

(17) *Le Paysan perversi*, éd. 1776, préface.

sœur, Edmond va de mal en pis, il commet toutes sortes de crimes : « J'ai été aux guinguettes, dit-il, j'ai fréquenté les billards, tous les endroits où la plus crapuleuse débauche rassemble la canaille, je me suis plongé dans un océan de turpitude » (18). Il épouse une vieille par intérêt et, à sa mort, Edmond est accusé de l'avoir tuée. Il est saisi par la garde après une résistance acharnée. Il s'échappe, et, accablé de remords, il erre partout sans oser retourner à Sacy et se présenter devant sa famille. Il se consume de repentir. La morale qui découle de ce roman serait effrayante si elle n'était pas ridicule. C'est le fait d'une imagination en délire. Cette brève esquisse (19) du livre ne donne qu'une idée très générale de la multiplicité des intrigues dont il est rempli. Un des personnages les plus originaux et les plus vivants est le perversisseur à froid : Gaudet d'Arras, cordelier défroqué qui semble prendre à tâche de corrompre Edmond. Il représente dans l'esprit de Retif le cynisme, le rationalisme des gens à la mode. Dans *la Paysanne Pervertie*, il joue le même rôle. Comment la grande vogue de ce roman s'explique-t-elle ? Tout d'abord sa philosophie était dans le goût de l'époque. Retif était convaincu que les villes incitaient aux mauvaises mœurs et qu'à la campagne seulement on pouvait vivre dans l'innocence ; l'homme est bon dans la nature, mais il se cor-

(18) Ibid., cinquième partie, p. 45.

(19) L'analyse que Monselet en donna dans son étude occupe vingt-trois pages.

rompt chez les hommes. C'était d'ailleurs la thèse que Rousseau soutenait. Tout de même il n'est pas ici une question d'influence. Retif se croyait vraiment la victime de ces égouts : les villes. Au surplus on ne trouve dans cet ouvrage que quelques pages consacrées à l'étude des usages et des mœurs à Paris. En somme ce n'est pas un roman de mœurs.

Seul de tous les ouvrages de Retif, *La Vie de mon Père* a emporté tous les suffrages. Les critiques les plus sévères sont unanimes à reconnaître dans ces pages, riches de morale et de documentation un incontestable chef-d'œuvre. Le style y est simple et le ton modéré. Il a enfin un sujet qui lui sied à merveille. La vie rurale était son élément naturel. Retif avait présenté déjà dans *l'Ecole des Pères* et dans *l'Ecole de la Jeunesse* un tableau assez complet des mœurs champêtres de son pays natal. Nous l'examinerons à sa place (1).

En 1770, parut la 1^{ère} livraison des *Contemporains* ou *Les Aventures des plus jolies Femmes de l'âge présent*. La collection complète comporte quarante-deux volumes. Ce recueil trouve grâce devant la critique qui n'était pas cependant toujours tendre envers ses productions. M. P. Rousseau, dans son introduction à un recueil de cet ouvrage dit : « Somme toute *Les Contemporaines* sont comme l'a voulu Retif, un témoignage unique à l'égard de l'histo-

(20) Pour garder l'ordre, nous décrirons dans un seul chapitre le tableau que nous présentent les romans de Retif.

rien, de l'esprit, de la manière de voir, de sentir de la philosophie du XVIII^e siècle » (21). Charles Monselet, toujours indulgent envers Retif, estimait « qu'elles ont particulièrement l'avantage sur tous les contes moraux de cette époque, de peindre les mœurs avec une inflexible réalité » (22). Voyons ce qu'il y a de juste dans ces opinions. Prenons au hasard une des deux cent soixante-douze nouvelles.

La Fille du Savetier du Coin (23), voilà un titre qui semble promettre quelques détails sur la condition d'un savetier ! Un jeune clerc de procureur de l'Auxerrois, honnête et industrieux, arrive à Paris pour tenter la fortune. En peu de temps il se fait une réputation, si bien qu'un Magistrat l'engage à acheter une charge, qu'il n'a malheureusement pas le moyen de payer. Il s'adressa à ses amis : mais aucun d'eux ne veut lui prêter l'argent nécessaire. Le hasard fait qu'il s'arrête devant la boutique d'un savetier et en réfléchissant tout haut, il explique à celui-ci son embarras. Le savetier lui offre de l'aider, à condition qu'il épouse sa fille. Ils se sont présentés ; tous deux sont pénétrés de leurs mérites respectifs : le mariage est conclu sur le champ. Le conte est agrémenté de détails qui d'ailleurs n'ont aucun rapport avec le métier de savetier. Dans la partie des *Contemporaines*, intitulée *du Commun*, Retif parle de deux cents métiers différents, mais sur chacun

(21) *Les Contemporaines Mêlées*, éd. Michaud.

(22) Charles Monselet, *Les oubliés et les dédaignés*, p. 187.

(23) *Les Contemporaines du Commun*, T. XIX, p. 72,

d'eux, il ne nous apprend presque rien. « Je suis la fille d'un menuisier » ou « Je suis faïencière » est une qualification aussi invariable que l'adjectif « jolie », qu'il attache à toutes ses héroïnes. Retif complétait ses descriptions un peu sommaires, en illustrant les nouvelles à l'aide de gravures, où l'on voit même les instruments se rapportant à la profession exercée par la femme ou la jeune fille dont il parle.

Dès lors, *les Contemporaines* sont comme le voulait Retif lui-même, un manuel à l'usage des femmes pour être heureuses dans le ménage. Par exemple il démontre, dans *les Femmes qui rendent heureux leurs maris, les Femmes qui trompent leurs maris, les Femmes glorieuses, honteuses de leurs maris*, (24) les causes de tous les désordres qui surviennent dans le mariage. La faute capital des femmes du XVIII^e siècle, c'est, selon Retif, leur folie de devenir savantes et de se rapprocher ainsi des hommes, aussi bien dans leurs habits que dans leurs façons. Que dirait-il s'il vivait aujourd'hui ? Nous exposerons ce reproche à sa place.

Il eût été extraordinaire que cet énorme recueil de 42 volumes, dans lequel l'auteur annonce sa prétention d'écrire l'histoire des mœurs du XVIII^e siècle, ne renfermât point de renseignements sur la vie de l'époque. En principe, l'intention était bonne et originale, mais en fait,

(24) *Les Cont.*, T. XXV et XXVI, p. 224, 282, 384.

nous estimons qu'il n'atteignit pas le but envisagé. La nature même des actions dont il cherchait à démêler les mobiles, était telle qu'elle était presque un obstacle pour l'étude des mœurs. Le mariage, les aventures des grisettes, qui constituent le fond de ses récits, sont des sujets qui ne se prêtaient qu'imparfaitement à une description complète de la manière de vivre d'une partie de la nation (25). Il y a bien çà et là de précieuses pages qui infirement cette assertion (nous aurons même l'occasion d'y puiser des arguments très intéressants au soutien de notre thèse). Mais, dans l'ensemble, cet ouvrage est plutôt un manuel pour le bonheur en ménage qu'un véritable tableau des mœurs. De plus Retif avait une telle prévention à cet égard que nous mettons parfois en doute son témoignage. Nous verrons dans la suite si ces soupçons étaient justifiés.

Les Françaises, les Parisiennes, le Palais-Royal et l'Année des Dames Nationales, ne sont qu'un pendant de ce recueil qui comprend au total soixante-huit volumes. Dans ses autres ouvrages, il « s'histoire » sans cesse : tels *la Malédiction Paternelle, le Quadragénaire, la Femme Infidèle, Ingénue Saxancourt, la Prévention Nationale, le Drame de la Vie* ; ses nombreuses pièces de théâtre, *la Dernière Aventure d'un Homme de quarante-cinq ans*, et *Monsieur Nicolas*, son autobiographie. Nous laissons de

(25) Un traité sur ce sujet d'après la manière de Westermarck l'est certainement, mais Retif n'avait pas un procédé aussi scientifique pour faire un tel ouvrage.

côté cette volumineuse production qui ne fournit, pour notre étude, qu'un maigre butin. Dans toute son œuvre, la vie de l'auteur occupe une grande place. Il y raconte toutes ses aventures, sans rien omettre, n'épargnant au lecteur aucun détail même scabreux. Il y revient plusieurs fois, il s'y complait et dans son théâtre, on retrouve fréquemment des contes déjà lus dans ses autres romans. Il nous reste à considérer *les Nuits de Paris* et *les Veillées du Marais*.

C'est dans *les Veillées du Marais*, dans *les Posthumes*, et surtout dans *les Nuits de Paris* qu'on trouve la plus abondante moisson de renseignements sur les mœurs. *Les Veillées du Marais* n'ont jamais été signalées à ce point de vue et pourtant ce livre offre un intérêt supérieur à presque tous les autres ouvrages de Retif. Il prétend l'avoir tiré des anciennes annales irlandaises, mais c'est un masque sous lequel Retif dissimule son plan pour l'éducation du Dauphin de France. La scène se passe à Sipar. Saint-Honoré figure sous le nom de Sanisoroné, — la transposition n'est pas difficile à dévoiler. Le livre est rempli d'allusions à la famille royale, d'anagrammes et de noms imaginaires. Il s'agit ici des instructions données par un précepteur au Prince. Pour faire un bon souverain, il faut qu'un Prince connaisse tous les abus qu'il peut avoir à réprimer. Nous allons voir comment il renseigne sur les maux de son pays.

Encore que *les Nuits de Paris* soient farcies d'anecdotes et de fragments de philosophie et de projets divers,

qui n'augmentent nullement la valeur du roman, et qui sont souvent étrangers à l'histoire des mœurs et des usages, ce livre reste la plus importante contribution qu'il ait laissée pour la postérité. Là, nous voyons Retif dans son rôle d'édile, et, comme dans ses nombreux graphes, il s'érige en coenobologiste, parcourant après minuit les rues de Paris, observant et notant les événements extraordinaires qui s'y passent. On est porté à croire que Retif s'inspira de l'ouvrage de Sébastien Mercier, *Le Tableau de Paris*. L'opinion n'est pas sans fondement. Dans la troisième partie des *Nuits* (26) Retif avoue son admiration pour Mercier en termes émouvants : « Mercier ! O rare et sublime courage ! Toi, dont les productions vertueuses ne respirent que le patriotisme et l'amour général de l'Humanité, je t'admire et ne me sens pas la force de t'imiter ! » Plus loin, il dit, après l'avoir lu : « Nous vîmes que l'auteur avait étudié longtemps la capitale ; qu'il l'avait observée en philosophe et en moraliste. Nous y trouvâmes cependant certaines choses, vues trop en beau ; telle est l'adresse prêtée aux crocheteurs. En général, quand il loue la Capitale, c'est un fils qui flatte sa Mère ; et quand il la blâme, c'est un enfant gâté qui boude et bat sa Nourrice. Mais, pourtant, c'est un fond de vérité, de bonne observation et de vertu : On connaît Paris après avoir lu *le Tableau de Paris*. Oh ! mon ami, s'écria du Hamauneuf, puissions-nous un jour imprimer vos courses nocturnes et y joindre les miennes, pour en faire le digne pendant de cet immortel ouvrage ! »

(27) Retif aurait rassemblé ses notes depuis 1767. « Dans le cours de vingt années, c'est-à-dire, depuis 1767, que l'auteur est spectateur nocturne, il a observé pendant 1001 nuits ce qui se passe dans les rues de la Capitale. Néanmoins, pendant ces vingt années il n'a vu des choses intéressantes que 366 fois. » (28) Ailleurs (29), il dit que l'origine des *Nuits* date de 1787. « Au commencement de 1787, ma tête fermentait déjà pour les *Nuits de Paris* qui ont remplacé *le Hibou Spectateur Nocturne*. Cet ouvrage m'embarrassait ayant été conçu déjà sur un plan différent. » *Le Hibou*, qui n'avait pas été publié, mais dont les morceaux sont éparpillés çà et là dans d'autres ouvrages de l'auteur, avait été commencé dès l'année 1778 et il l'avait annoncé à plusieurs reprises dans le catalogue qui terminait ses livres (30). Dans une lettre datée du 23 mars 1782 (31) et adressée à Mercier, alors en Suisse : « J'ai quitté Paris pour le mieux peindre » (32), nous trouvons un indice de leurs relations. Retif écrit : « J'ai deux volumes environ d'un autre ouvrage, interrompu par la mort de Maïrobert, — c'est *le Hibou*. Les titres ressemblent beaucoup à ceux de votre excellent *Tableau de Paris*, mais la manière en est différente et quelquefois la matière. C'est un homme

(26) P. 2.897.

(27) *Nuits de Paris*, T. III, p. 2.899.

(28) Ibid.

(29) *Monsieur Nicolas*, T. IV, p. 203 et suivantes.

(31) *Les Cont.*, 2^e éd., à la fin du T. XIX, 64^e lettre.

(32) *Tableau de Paris*, T. VIII, p. 304.

exalté qui se promène la nuit, et qui décrit le jour les abus dont il a été témoin. Je me propose de ne toucher à cet ouvrage qu'après vous l'avoir soumis ». Or, le *Tableau de Paris* avait paru en juin 1781 (33), par conséquent moins de neuf mois après sa publication, Retif l'avait lu ou parcouru, alors qu'il prétend ne l'avoir lu que « plusieurs années après sa publication » (34). Il est même probable qu'il possédait un exemplaire du livre de son ami, puisque en composant *Monsieur Nicolas*, il s'en servait pour une longue description du Palais-Royal, tirée *verbatim* du *Tableau de Paris* (35). La description du *Hibou*, qu'il fit dans sa lettre, ressemble beaucoup aux *Nuits* et les changements qu'il y apportait pour en faire les *Nuits* étaient apparemment pour le cadre de ses observations et non pour le fond. Mais la restitution que Paul Lacroix fit du *Hibou* (36) et des juvénales qui devaient en faire partie, nous conduisent à penser autrement. (Ce sont les juvénales dont il est question dans les *Nuits de Paris*). Nous pouvons donc affirmer que le plan du *Hibou* (devenu les *Nuits*) fut complètement refondu en 1778 (37), peut-être à la suite des conseils qui lui furent donnés par son ami Mercier. Quand le

(33) Plusieurs chapitres parurent dès 1775 dans le *Journal des Dames*. Voir à ce propos Béclard, *Sébastien Mercier, sa vie et son temps*.

(34) *Nuits de Paris*, T. II, p. 2.899. « Le *Tableau* n'était pas nouveau ; il paraissait depuis plusieurs années, mais je ne l'avais pas encore lu. »

(35) *Monsieur Nicolas*, T. IV, p. 256, éd. Jonquières.

(36) Lacroix, p. 435.

(37) *Monsieur Nicolas*, T. IV, p. 323.

poète Chénier l'accusa d'être « l'acolyte en folie de Mercier » (38), Retif entra dans une violente colère, caractéristique de toutes ses haines littéraires. Nous n'irons pas jusqu'à attribuer l'idée des *Nuits* à Mercier, mais il est certain que Retif, lorsqu'il entreprit ce roman avait lu *le Tableau* ; il est vraisemblable qu'il avait consulté l'auteur, d'où analogie de leurs procédés littéraires.

Il en est autrement pour *les Posthumes*. C'est en quelque sorte le complément de la *Semaine Nocturne*, tomes XV et XVI des *Nuits*.

Nous allons essayer maintenant de reconstituer un tableau des mœurs d'après le roman de Retif, en puisant nos renseignements surtout dans les *Nuits de Paris*.

(38) Voir L. Béclard. *Sébastien Mercier*, p. 733, Paris, 1905. « En 1778, je commençai les *Nuits de Paris* ».

CHAPITRE IV.

LE TABLEAU DES MŒURS. L'ASPECT GÉNÉRAL DE PARIS

La description des objets extérieurs n'occupe pas une grande place dans les romans de Retif. Quand Edmond, le Paysan Perversi, débarque à Paris, voici quelles sont ses impressions : « Paris, dit-il, est un vaste assemblage de bâtiments irréguliers, qui forment quelques belles rues et d'autres ont l'aspect le plus désagréable et l'air le plus malsain : on voit d'un côté la profusion sans nécessité, de l'autre la mesquinerie la plus incommode : telle rue, dans un quartier désert, où il ne passe pas trois carrosses par jour, a quarante pieds de large ; tandis que telle autre, (comme celle de la Huchette), un des passages les plus fréquentés, n'a pas cinq pieds, et que l'on risque à tout moment d'y être écrasé. Malgré le soin qu'on prend pour entretenir les rues propres, on peut dire qu'il n'y a rien au monde d'aussi sale que plusieurs quartiers ; l'odeur infecte qu'ils exhalent ne peut être supportée que par ceux qui y sont accoutumés. Mais si l'on passe dans d'autres, on trouve des Palais magnifiques, où brillent l'élégance et le goût de la belle architecture. Croirais-tu que cette grande Ville, dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, n'a pas de conduits pour égoutter ses eaux ? Un fleuve d'immondices, à la moindre pluie, inonde les rues ; et en tout temps, l'homme à

pied est éclaboussé par un limon gras et noir, que lancent à droite et à gauche les pieds des chevaux et les roues des voitures. Les maisons n'y ont pas d'égouts pour la pluie ; un échené saillant y jette à flots sur les passants l'eau des toits, et les inonde encore longtemps après que la pluie a cessé ».

La manie pour les beaux logements était tellement répandue qu'on pouvait remarquer des quartiers presque abandonnés. « Le luxe du logement et de l'ameublement est monté au plus haut point possible ! Le riche bourgeois n'a pas manqué de vouloir imiter ce luxe à sa manière : il s'est coûteusement et largement logé. Waterford (c'est-à-dire Paris), sans que le nombre de ses habitants se soit accru, s'est étendu d'un tiers depuis dix ans ». (1) Retif voyait le mal au point de vue d'un fermier. Voici l'inconvénient de ce développement mal considéré : « On est obligé d'envahir les potagers, (dont la terre est excellente par les engrais anciennement amoncelés), pour en faire une nouvelle ville, et de pousser les jardiniers sur les collines stériles qui nous environnent. Ce n'est pas que toute la ville soit remplie : il est des quartiers vides ; mais ils sont ignobles, et il serait presque déshonorant d'habiter la partie méridionale de waterfod ; tandis que l'occidentale et la septentrionale sont les beaux quartiers, ceux où brille tout le luxe, tout l'éclat des richesses ». (2)

(1 et 2) *Les Veillées du Marais*. Imprimé à Waterford, capitale de Mommie, 1785, p. 164-165.

Aucune description des bâtiments ou des temples de Paris. Pendant plusieurs années, il demeura rue de la Bûcherie, proche de Notre-Dame dont il n'a pas parlé une seule fois. Par contre, la rue provoquait de sa part mainte critique. Dans le passage déjà cité il en signale quelques-uns et il en laisse beaucoup d'autres ; le difficile n'est que de borner les citations. Au cours d'une nuit pluvieuse, Retif se promenait quand les rues formaient autant de torrents pleins d'immondices, et il remarque : « Le comble de l'embarras, c'est que nous avons nouvelle lune, et que les réverbères n'étaient pas allumés ; nouvelle lune à Paris, c'est point de lune à cause de la hauteur des maisons ; et cependant, il reste l'ancienne barbarie, l'on n'allume pas : c'est le temps où les citoyens doivent redouter de sortir ! Je me déterminai à descendre jusqu'à la rue des Vieux-Augustins, pour traverser au-dessus de l'égout vouté, lorsque j'aperçus deux femmes de l'autre côté, qui se désolaient de ne pouvoir passer. Je les invitai à faire comme moi. La Vieille (c'était la mère et la fille) y consentit ; mais la Jeune voulut traverser : le pied lui manqua ; elle tomba et le torrent l'entraînait. » (3) Retif réclamait sans cesse les conduits souterrains pour les eaux pluviales, et le nettoyage des rues par l'administration municipale. (4) Durant le dégel, c'était épouvantable. « Il dégelait ; les rues étaient

(3) *Les Nuits de Paris*, T. II, p. 273.

(4) *Ibid.*, T. VIII, p. 1.902

l'image du chaos : le désordre était encore augmenté par les Auvergnats du coin des rues, qui, pour gagner davantage avec leurs planches posées sur les traverses des petites rues aboutissant dans les grandes, formaient exprès les engorgements, qu'ils abandonnaient le soir sans les faire écouler. La tranquillité stagnante des neiges à-demi fondues les faisait croire solides, et l'on enfonçait jusqu'au-dessus de la cheville. D'abord, il ne faut pas laisser le balayage aux particuliers, qui ne le font, et ne peuvent le faire d'accord, (5) au lieu que les balayeurs publics qui s'entendront et qui seront bien inspectés, nettoieront les rues avec ordre, avec exactitude, et en très peu de temps. Il faut ensuite défendre aux Auvergnats d'établir des planches... Comme je traversais la rue Saint-Honoré, par celles des Poulies et d'Orléans, je vis une pauvre jeune fille qui passait sur la planche d'un Auvergnat. Requête de payer, elle n'avait pas de quoi. Il la repoussa brutalement dans la fange et la mare de neige fondue dont il avait augmenté l'amas par une digue, afin de rendre sa planche nécessaire.» (6) Retif rossa l'Auvergnat, ses camarades accoururent, mais la Garde parvint et le Caporal donna tort aux Auvergnats en les obligeant de faire couler la mare.

(5) Autre part, dans *les Nuits*, il raconte que les habitants d'une rue s'entendirent pour le nettoyage, mais que l'entêtement d'un seul particulier au milieu de la rue les gênait, p. 1.760, p. 1.766. *L'eau, L'os, les cendres*.

(6) *Les Nuits de Paris*, T. VIII, p. 1.902

L'entretien des rues était à la charge des citoyens qui n'y pensaient pas beaucoup. On déposait les ordures partout. « En passant dans la rue des Armandiers, je me trouvais suffoqué par une poussière très fine. L'odeur m'apprit que c'était des cendres. Je pris le-dessus du vent ; je secouai mon chapeau, mon manteau ; je me frottai les yeux et j'attendais : on jeta une nouvelle poêlée de cendres, et je vis la fenêtre. Plusieurs personnes s'écrièrent ,mais surtout un pauvre garçon pâtissier, qui portait un souper dans une maison voisine...» C'étaient quatre garçons tailleurs qui nettoyaient leur cheminée. Il se décida à éviter les petites rues. « Plus elles devraient être propres, à cause du défaut de la circulation de l'air, plus leurs habitants semblent prendre à tâche de les rendre malsaines et de l'empester eux-mêmes en y jetant tous leurs immondices. » (8) Une autre fois, Retif rencontra dans une certaine rue un homme qui chantait à haute voix. Retif demanda ce qu'il avait. « J'ai souvent été attrapé en passant dans des petites rues. J'ai remarqué qu'un moyen d'éviter les jetées, c'était de se faire entendre bruyamment » (9) Retif prit l'habitude de suivre cet exemple.

L'éclairage des rues avait été beaucoup amélioré depuis le commencement du siècle. Les réverbères jetaient au loin un brillant éclat. « On donne même quelquefois dans

(7) Ibid. 5, 888, p. 1.708.

(8) Ibid., p. 1.770.

(9) *Les Nuits de Paris*, p. 1.770.

l'excès opposé ; les réverbères dans certaines saisons brûlent tout le jour. Autrefois, les libertins cassaient les lanternes dans leurs courses nocturnes, parce qu'elles étaient à portée de la main. Cet abus n'existe plus et ne saurait exister. Les cochers de tout étage respectent l'allumeur et le réverbère. Un fat en cabriolet s'arrête, et même le cocher d'une petite-maîtresse qui est toujours un degré plus impudent que celui d'un petit-maître » (10).

Quelques écoles de natation s'alignaient le long de la Seine au quai de la Tournelle. Mais on trouvait indécent que les élèves nageassent en pleine eau. « Quel malheureux et ridicule parisien ! Il ressemble à celui qui empêchait les enfants de se baigner dans le petit bras des Augustins... » Retif voulait former tout le monde à cet exercice, particulièrement les enfants. Il y avait d'autres bains en face de la Cité. Le bain du Pont-Marie s'annonçait par un grand écriteau ainsi libellé : « *Bains de dames publiques et particulières* » (Retif fit remarquer que les enseignes et les affiches outrageaient singulièrement la langue). Les bains n'étaient pas assez nombreux. «...Cinq ou six bains cabanés pour Paris ! C'est que personne presque ne s'y baigne, et ceux qui le font se bornent à une ou deux fois par été, c'est-à-dire par année ». (11) Les maisons particulières n'étaient pourvues d'aucune commodité et Retif aurait voulu obliger

(10) Ibid., T. VIII, p. 1.563.

(11) *Les Nuits de Paris*, T. VIII, p. 1.810-1817, parsim.

tous les propriétaires à installer à tous les étages de leurs maisons des latrines commodes, et même par en bas pour que les passants puissent s'en servir (12) « J'observais comme ces bains mesquins ressemblant à ceux que pourraient avoir des pauvres sauvages, annonçaient la malpropreté de la plus grande ville du monde ! » (13)

Un soir, en rentrant chez lui, Retif vit fuir quatre jeunes gens qui venaient de jeter un paquet. Il l'ouvrit : c'étaient les membres d'un enfant ouvert. Le lendemain il alla s'informer chez l'apôthicaire. « On refuse, dit celui-ci, des cadavres aux jeunes chirurgiens et ils sont obligés d'en voler, ou d'en acheter ! Lorsqu'ils les ont disséqués, ils ne savent plus qu'en faire : quatre se chargent d'un corps divisé, deux précèdent et deux suivent pour avertir. Enfin l'on arrive ici pour jeter les débris et l'on se sauve ». Une autre fois, il regarda quatre chirurgiens emporter un corps dans son linceul. (14)

Le danger perpétuel de l'écrasement, qui préoccupe les édiles aujourd'hui, Retif l'a signalé à maintes reprises. A Paris, il n'y avait pas de trottoirs pour les piétons et la seule protection contre les voitures était les bornes placées devant les maisons mais qui souvent n'atteignaient pas la hauteur des essieux. Il en résultait de graves inconvénients. Retif se récriait contre cet abus. « Riches, savez-vous ce

(12) *Les Veillées du Marais*.

(13) *Ibid.*

(14) *Les Nuits de Paris*, T. II, p. 277-278

que dit votre conduite le jour où vous prenez carrosse ? Non, vous ne le savez pas ! Elle dit : A dater d'aujourd'hui je ne sortirai que pour faire plus d'embarras dans la rue que dix hommes. A dater d'aujourd'hui, je sortirai pour jeter de la boue au visage à tous les citoyens que je rencontrerai... A la ville, je serai un bœuf échappé de la tuerie, et je priverai la campagne des bras de mes laquais, du secours de mes chevaux et de l'engrais qu'ils procurent.

« Je passais par la rue Dauphine ; j'en étais au carrefour Bussi, à ce carrefour meurtrier, qui voit chaque année périr plus de citoyens que le glaive de la Justice n'en immole à la sûreté publique : Un homme est renversé, On crie : « Arrêtez ! », et le cocher, brute insensible, le coupable cocher, donne son exécration coup de fouet, pour fuir ». (15)

Retif nous trace un saisissant croquis de l'activité grouillante des rues de Paris qui sert de légende aux illustrations de Bouchard. « Tel à Paris un malade aux abois, goûte une sorte de tranquillité durant le jour : le bruit des voitures, le « gare » des cochers enrhumés, les jurements des charretiers ; les cris de marchands d'habits, des crieuses de vieux chapeaux, de noisettes, de cerises douces, de bouquets à mettre dans les pots, des pommes cuites ; ceux des porteurs d'eau, des vinaigriers, des poissardes ; ceux des colporteurs, des billets de loterie, des ferrailles à ven-

(15) *Les Nuits de Paris*, T. IX, p. 2.365-2.365.

dre, des mousselines à 50 sous l'aune, les vendeurs d'almanachs de Liège à 64 feuillets, des crieurs de mouchoirs, de peaux de lapin, de bouteilles cassées, du papier qui dérouille le fer et l'acier, les pelles à feu, les armes à feu ; ceux des marchands de plaisirs et celle de fromage-de-Maroles, tous ces cris, joints au tintamarre de la claquette de la Petite Loule empêchent le moribond d'entendre le son des cloches et de compter les horloges ; mais dans le silence de la nuit, il n'en perd rien » (16). Voici un petit trait historique au sujet des « oublieurs ». « Il y a soixante ans (17) qu'il y avait à Paris des crieurs nocturnes. On les appelait les « oublieurs ». Ils vendaient des oublis en faisant jouer à une petite loterie, comme on en voit encore quelquefois sur les quais : mais on ne sait pas à qui ces gens-là pouvaient vendre durant la nuit. Nos pères, bons gens à tous égards, avaient pour eux une sorte de considération, parce qu'une allusion superstitieuse à leur nom d'« oublieurs » leur faisait faire une fonction singulière, celle de troubler le repos de citoyens aux heures les plus silencieuses de la nuit, en criant d'un voix sépulcrale :

Réveillez-vous, gens qui dormez,

Priez Dieu pour vos trépassés

Oubliés, oubliés.

(16) *Les Cont.*, T. XXIX, p. 512.

(17) Par conséquent, environ 1725,

A ces « oublieurs » ont succédé les marchands de plaisirs qu'on entend de tous côtés dans les rues de Paris. » (18)

Tel est le croquis que Retif nous présente de l'aspect extérieur de Paris.

(18) *Les Cont.*, T. XXVII, p. 416.

CHAPITRE V.

LES TROIS CLASSES PRINCIPALES.

Nous pouvons ensuite considérer les trois classes principales de la nation et les rapports qui existaient entre elles. Les conditions dans lesquelles vivait Retif ne lui étaient pas favorables à l'étude des mœurs de la haute société. Il ne fréquentait aucun salon vraiment aristocratique. Peut-être y a-t-il lieu de faire une exception en ce qui concerne ses relations avec Fanny de Beauharnais, Le poète Dorat présidait le bureau d'esprit de la comtesse qui n'avait pas une réputation du premier ordre. Les nobles n'y paraissaient pas. Les habitués de ces réunions étaient l'abbé de Mably, le critique Dussault, Mercier, qui présenta Retif, et le poète Cubières-Palmézeaux. Les prétentions littéraires de la comtesse lui attiraient ce fameux distique de Le Brun :

« Chloé, belle et poète, a deux petits travers,
Elle fait son visage et ne fait pas ses vers. »

Quand son amant, le poète Dorat, mourut, le même Le Brun lui décocha cette diatribe :

« Dorat n'est plus : savez-vous ce qu'on dit ?
Que Beauharnais en a perdu l'esprit. » (1)

(1) Cité par Emile Colombey, *Ruelles, Salons et Cabarets*, T. II, p. 315, Dentu, Paris, 1892.

Elle était en tout cas hôtesse des lettrés du second rang, faisait elle-même des romans et avait son petit cercle de fidèles.

Les observations de Retif sur l'aristocratie (2) se résument en quelques généralités, mais lorsqu'il étudie les relations de la bourgeoisie et du peuple avec l'aristocratie tout à fait à l'aise. On conçoit difficilement le mépris avec lequel les nobles regardaient le peuple. « Une chose qui frappe encore tout d'un coup à Paris, c'est la gradation de tous les rangs ; d'un extrême à l'autre et par nuances insensibles, on voit l'homme s'élever de la fange où il git au-dessous des animaux, jusqu'à la divinité (passez-moi le terme, mais il n'en est pas d'autre pour exprimer ici l'état de certaines gens). C'est une chose incroyable, inconcevable même, si on ne l'avait pas sous les yeux, comment dans l'enceinte d'une même ville il peut se trouver des êtres de même espèce, ayant les mêmes désirs, si inégalement partagés de ce qui peut les satisfaire, qui vivent ensemble sans s'égorger ! » (3) Mais en dépit du dédain peu déguisé des nobles pour le peuple, nous trouvons que les filles de la bourgeoisie et du roturier étaient fort recherchées par

(2) « Il est inconcevable qu'il y ait des gens à Paris dans le XVIII^e siècle qui traitent certaines conditions de villes ! Qui sera vil ? Le laboureur, le Masson, le Couvreur, le Charpentier, le Tailleur, le Cordonnier ? Non, ces gens-là ne sauraient être vils, car rien de nécessaire n'est vil. Qui donc sera vil ? Je le sais bien : celui qui les trouve vils. (*Les Contemporaines*, T. XIX, postface.)

(3) *Le Paysan Perversi*, éd. 1776, Partie IV, p. 166.

les nobles. Ses contemporains reprochaient cette faute à Retif : « On pourrait me faire le reproche, réplique-t-il, que très souvent, je parais applaudir aux hommes d'une condition plus relevée qui épousent, soit des ouvrières ou des marchandes. Je réponds que dans mes principes, qui sont opposés à l'usage de doter les femmes, j'ai raison. » (4) Ce principe trouvait-il son application dans la réalité, ou bien s'il y insérait ? C'est peu probable. D'une façon générale, il accusait les nobles de leur coupable train de vie. Retif vit un jour deux hommes qui apportaient à l'entrée du boulevard deux corbeilles, l'une de navets, l'autre de marrons qu'ils jetèrent. Il leur demanda ce qu'ils faisaient. « Ce sont des provisions gâtées, répondirent-ils. Les riches ont toujours peur de manquer. Tous les ans, nous achetons pour trois maisons comme la nôtre, et il y en a toujours les deux tiers de perdu. Nous ne sommes pas les seuls qui agissons ainsi. Mais ce n'est pas que les navets, des châtaignes, des fruits ; c'est la consommation journalière qui est effrayante ! Nous perdons en viande et en pain de quoi nourrir deux maisons bourgeoises. Ce n'est pas assez que notre maître consomme, et ne se refuse rien, il faut encore que par ses caprices, ses changements de goût, une partie de bœuf, du veau et du mouton que nous prenons soit perdue : nous avons jeté des volailles entières, qu'on nous avait obligé à garder, pour qu'elles fussent

(4) *Les Cont.*, postface au T. XIX.

tendres..... ; un hiver, le bois était rare ; mais il y en avait assez : aussitôt les gens riches vidèrent les chantiers, de peur de manquer ; et le pauvre en fut réduit à se battre pour avoir une demi-voix de bois mal moulée. » (5)

Le pire, c'est que ce besoin de luxe et de gaspillage gagnait toutes les classes. Les bourgeois aisés se mettaient à imiter la prodigalité des nobles. « Le riche bourgeois n'a pas manqué de vouloir imiter ce luxe à sa manière ; il s'est coûteusement et largement logé. » (6) « Le luxe de la Capitale est à présent étendu sur tout. On porte des habits superbes ou du moins très dispendieux ; la légèreté des étoffes les rend peu coûteuses, mais elles ne durent pas, et la multiplicité des façons les rend plus chères que des étoffes d'or : tous les gens qui ont un peu de fortune se donnent du bien-être ; on ne va pas à pied : le cheval, cet animal utile compagnon du laboureur consomme ici les bons fourrages, tandis que les travailleurs sont mal nourris, les engrais même sont perdus, la chute les entraîne : les tables sont dix fois plus somptueuses qu'autefois ; on sert avec profusion, avec délicatesse ; les gens sont multipliés dans les maisons ; on consume dans une seule ce qui suffisait autrefois au chauffage de deux ou trois ». (7) La

(5) *Les Nuits de Paris*, T. V, p. 778-779.

(6) *Les Veillées du Marais*, p. 165, aussi dans *Les Contemporaines*, T. XXI, p. 117: « Le luxe empoisonne tous les instants de la vie des trois quarts des bourgeois bornés dans leurs moyens ; il nécessite des faillites dont le funeste effet retombe sur une foule de malheureux ouvriers ».

(7) *Les Veillées du Marais*, p. 163.

manie de la parure était portée à un tel degré par les femmes que souvent les marchands bourgeois se trouvaient ruinés par les folles dépenses de leurs épouses (8).

Tout le monde était entiché de l'idée d'imiter les nobles (9). Le théâtre était à cet égard un moyen de diffusion. « On sera peut-être surpris en province de ce portrait : mais ce qu'on ignore, c'est que depuis que l'acteur Molé fait les marquis avec tant de grâce et d'aisance sur le Théâtre Français, il n'est pas un garçon drapier, mercier, papetier, etc... qui ne soit aussi Marquis que le plus marquis du royaume. »

Les marchands étaient fort jaloux de leurs états respectifs : « On distingue les gens du commerce par trois noms qui sont néanmoins synonymes, mais dont l'acception est ordinairement un peu différente : négociant, commerçant, marchand. Le premier est le plus noble ; le second l'est presque autant ; le troisième est le plus commun et s'applique à tout homme qui vend quelque chose. » (10) Leur vanité les conduit parfois à la banqueroute. « Quant aux femmes en boutiques, elles ont d'excellentes raisons pour outrer la coquetterie... Si l'on est dans la bijouterie, il faut être magnifique ; si l'on est dans la draperie, on a

(8) Ibid., p. 155.

(9) « En France, de nos jours, je m'aperçois que le Bourgeois, le Marchand, enfin tout ce qui n'est pas du dernier état a cessé d'être Peuple, par les sentiments et les manières ». *L'Ecole des Pères*, T. III, p. 357.

(10) *Les Cont.*, T. XXXVII, p. 243.

l'air *coffu* (on disait des fois bien coffu lorsque les gouffes ou coffes étaient bien remplies comme 8 ou 10 pois), si dans les modes on a l'air élégant et petite-maîtresse. J'ai connu au Palais-Royal une petite grisette charmante qui vendait de la bijouterie : quelques petites aventures la rendirent un parti pour un marchand qui l'épousa : on prit deux boutiques dans une rue voisine de celle de Saint-Honoré ; on mit des boiseries, des sculptures, (11) chaque carreau de l'ouverture en verre de Bohème vaut six francs ; on la garnit de toutes sortes de marchandises : bijoux, gazes, dentelles précieuses : la joie en personne avait l'air non d'une marchande, mais d'une duchesse, d'une Divinité, le matin à 11 heures, lorsqu'elle arrivait dans son comptoir ; dentelles, mousselines, diamans, elle avait ce qu'il y a de plus rare et de plus cher. Cela ne dura que deux ans malgré la somme considérable qu'elle avait apportée. » (2) La richesse dans la parure des femmes de certains marchands était un moyen d'attirer les acheteurs et d'achalander la maison. (13) Cette engouement de la parure avait même causé un certain relâchement dans les mœurs com-

(1) Au Musée Carnavalet, on voit des plans d'architectes pour des somptueuses boutiques du XVIII^e siècle.

(12) *Les Cont.*, T. XXXVIII, p. 419-421. Voir aussi *Les Parisiennes*, T. II, p. 2, où Retif dit avoir vu la fille d'un boulanger qui apporte quinze mille livres de dot à un Mercier. Dans les *Veillées du Marais*, p. 168 : « Les hommes sont trop chargés par les dépenses journalières ; et la moindre cessation de gain les culbute ».

(13) *Les Cont.*, T. XVIII.

me le témoigne l'histoire de la *Jolie Fourbisseuse*. (14) Un marchand, dit Retif, dans un genre plus relevé, avait deux filles qui toutes deux avaient le penchant le plus marqué à suivre les modes extravagantes, mais elles ont été retenues par leur père et encore parce qu'une certaine mise aurait été ridicule dans leur genre de commerce. On les a mariées. L'ainée épousa un Bijoutier : elle ne mettait plus aucune borne à l'extravagance de la parure, du rouge des robes garnies en gaze, un soulier dont la pointe ne déborde la boucle que d'un doigt. La cadette fut établie elle aussi à son tour. Celle-ci avait un goût exquis. Elle fit une sensation scandaleuse à l'établissement de son mari (15). Ces exemples, ajoute Retif, ne sont pas rares à Paris. « Il (le luxe) est porté aujourd'hui à un excès qui annonce une Révolution : Il n'est plus possible aux Filles du commun de se mettre au courant pour leur parure, et d'être honnêtes. » (16) Voici une description de la mise d'une fille de la bourgeoisie aisée. » Modeste était vêtue d'une robe d'étoffe d'argent garnie de nacre et de brillants : elle était décolletée jusqu'au dessous du sein, qui n'était recouvert que d'une simple gaze. Ses cheveux hérissés avec art, formaient une touffe gros-

(14) *Les Cont.*, T. XXV, p. 170, aussi *Les Veillées du Marais*, p. 165 : « Un autre genre du luxe, c'est que les vêtements sont plus que soie pour tout ce qui est au-dessus du Peuple, et le Peuple même porte de la soie. »

(15) *La Malédiction Paternelle*, T. III, p. 810.

(16) *Les Gynographes*, p. 522.

se comme un boisseau, des boucles pendant sur ses épaules lui allongeaient le visage, qui sans cela n'aurait paru que comme un point au milieu de ses cheveux. Elle avait du rouge, des mouches, et ses sourcils déjà noirs étaient arqués par artifice : son habillement avait un air dégingandé qui sentait le délâbrement quoiqu'il fût neuf et riche; elle paraissait flotter au milieu de sa robe et ses jupes : ses soutiens d'étoffes d'argent sur fond blanc, étaient couverts d'une rosette de diamants et n'avaient guère plus de deux doigts, tant ils étaient décolletés». (17) Retif résume les qualités des Parisiennes en ces termes : « Les femmes de Paris aiment la table, le jeu, la promenade, la musique, la danse, les spectacles, la compagnie et les adorations des hommes, l'oisiveté, la parure. » (18)

Tandis que les nobles et aussi les bourgeois donnaient libre cours à leurs caprices et à leurs fantaisies, le simple vivait dans la misère la plus abjecte : « ...la dernière classe du peuple des Grandes villes : c'est la plus variée de toutes, à peine y trouve-t-on un sentiment honnête : ce sont des êtres si avilis par les autres hommes, que tout en eux jusqu'à leur orgueil (car ils en ont) a de la bassesse et de la turpitude». (19) Mais ce sont les lies du peuple. De cette partie de la classe composée des artisans, des ouvriers, Retif n'a guère une meilleure opinion. « Il faut

(17) *Les Cont.*, T. II, p. 459, *La Belle Laide*.

(18) *Les Gynographes*, p. 800-801.

(19) *Les Cont.*, T. XXIX, p. 40.

avouer que dans tous les pays ce qu'on nomme le *peuple* est un animal bien fougueux. Depuis quelque temps, les ouvriers de la Capitale sont devenus intraitables, parce qu'ils ont lu dans nos livres, une vérité trop forte pour eux que l'ouvrier est un homme précieux» (20). Et la manière de vivre de quelques-uns de ces malheureux ? « Voulez-vous que nous entrions dans quelques-unes de ces maisons pour y connaître à fond la manière d'exister de ce peuple qui semble faire une classe à part ? » demanda le sage précepteur O'Barbo, à son Prince. Ils poussèrent une porte et aperçurent un galetas non pavé dans lequel il y avait deux grabats et environs douze personnes, Hommes, Femmes et Enfants occupés à démêler des chiffons, et d'autres choses de même valeur, ramassés dans la rue ; on séparait la soie du linge ; les morceaux de papier du parchemin ; les os du bois ; le charbon des cendres qu'on passait au crible, ce qui faisait une poussière à étouffer ; le verre noir du blanc ; on leur demanda ce qu'ils faisaient.

— Pardi, je séparons (sic) nos ramassés : mon mari ramasseur de cendres ; mon fils aîné marchand de bouteilles cassées ; mon cadet grate-ruisseau ; ma fille, la bancale et bossue comme moi, lave les chiffons ; ma cadette que v'la crible les cendres, mais ça li gâte l'estomac, et comme a n'est pas laide a quitt'ra ça pour être

(20) *Mes Inscriptions*, (1780-1781, édité par Cottin, Paris, 1899, p. 130.) Ce témoignage a une grande valeur puisqu'il se trouve dans le *Journal intime* de Retif qui n'était pas destiné à être publié ,

comme ma seconde fille qui n'est ni bancale ni bossue » (21) *Les Nuits de Paris* sont une précieuse source d'informations des conditions économiques du peuple. Retif parle d'un homme qui tirait parti des lapins qu'il gardait chez lui en ramassant la nuit leur fourrage dans les rues ; (22) et d'un autre qui se faisait subsister en décollant les affiches au coin des rues qu'il vendait à l'épicier trois sous la livre (23). Il y avait aussi les marchands d'encre ambulants, le trouveur qui, pendant la première lumière, cherchait pour la rémompense les objets perdus la nuit (24).

Mais ce peuple avili et dédaigné avait aussi ses divertissements : les théâtres de Nicolet et d'Audinot, les billards, les guinguettes et les cabarets. Dans les guinguettes, on n'entendait point les violons ni les chants bruyants de l'allégresse, ni le rire de joie (25). « Une foule de malheureux en guenilles, ayant devant eux de grandes mesures de boisson et dans un papier ou des assiettes cassées des mets froids que vendent au coin des rues ces femmes qui ramassent les restes des auberges et des cuisines » (26). Les académies de billard formaient un repaire de vice et

(21) *Les Veillées du Marais*, p. 362.

(22) *Les Nuits de Paris*, p. 849.

(23) *Ibid.*, p. 1.687.

(24) *Ibid.*, p. 1.687.

(25) Autre part (*Les Veillées du Marais*, p. 249-250) il dit qu'on voyait régner « une joie bruyante », mais l'essentiel de ses observations reste le même.

(26) *Les Veillées du Marais*, p. 435. On pouvait manger bien et

d'escroquerie. Il s'agit du Billard des Gueux, quai de la Ferraille : « Il n'y avait pas de bourgeois, c'était le rendez-vous de tous les bas escrocs, de tous les commissionnaires-de-portes qui venaient s'y dépouiller les uns les autres. C'était l'image de l'enfer : aucune des vilaines passions n'y était contrainte, et l'on y voyait la nature humaine dans toute sa difformité... Les jurements, les obscénités grossières, les reniements, tout ce que notre langue peut fournir de mots exécrables était employé par ces êtres crapuleux ». (27) Les billards bourgeois n'étaient pas plus honnêtes. (28) Les cabarets n'étaient guère mieux. Retif entra dans un de ces cabarets, rue de l'Arbre-Sec. La salle « était divisée en plusieurs groupes de gens de la populace, qui soupaient au cabaret, pour célébrer la soirée du mardi-gras. Il y avait des crocheteurs, des Auvergnats établis, des marchandes-de-ruits du Pont-Neuf, avec leurs hommes et leurs enfants, quelques-uns des principaux décroteurs, des commissionnaires-de-porte et le reste. Tout ce peuple était laid, grossier, haïssable sous tous les points-de-vue : mais c'était en raison de sa misère » (29). Un soir, il alla visiter des ca-

à bon marché dans les gargotes, tandis que les auberges limitrophes de Paris étaient exécrables. Voici un menu à quatre sous par tête. « On lui servait un morceau de rôti assez bon avec une salade ; encore eût-il l'option d'un autre second met, on lui rinça un verre très proprement, on mit sur la table un pot-à-l'eau. » *Les Contemporaines*, T. XIX, p. 72. Aussi *Les Nuits de Paris*, T. IX, p. 1.991.

(27) *Les Nuits de Paris*, T. IX, p. 1.863.

(28) *Ibid.*, T. IX, p. 1.870.

(29) *Les Nuits de Paris*, T. IX, p. 1.908.

barets dont il avait beaucoup entendu parler. « Je croyais y trouver des scènes frappantes : je n'y vis que de la débauche : des gens qui fumaient ou qui dormaient ; des filles perdues crapuleuses, avec des escrocs de billard ou de l'académie qui se battaient ou se disaient des injures : quelques tristes libertins qui étaient venus là croyant s'y divertir, et qui s'ennuyaient. J'allais me retirer, très mécontent de ce repaire du sale libertinage, autorisé par les pourvoyeurs, qui ne s'en servent pas, lorsque j'aperçus une jeune blonde très jolie, qu'amenait une espèce de monstre femelle. Elle lui offrait de l'eau-de-vie, et je m'aperçus qu'elle voulait l'enivrer » (30).

Or, il existe à notre avis, une connexité très étroite entre l'ivresse et la disette. Quoiqu'il en soit, on constate dans *les Nuits de Paris*, de nombreux exemples de gens ivres-morts dans les rues, sortis pour la plupart de basses conditions, comme on disait autrefois. Retif revient à ces observations souvent et sans parti pris et, ce qui est rare chez lui, sans en tirer moralité. Le mal était tel que Retif se donnait la peine de formuler ses réformes contre l'abus. (31) « Je punirais les ivrognes trouvés endormis dans les rues et les gens qui leur auraient donné du vin ». Une autre

(30) *Les Nuits de Paris*, T. I, p. 230. Voir aussi *Les Cont.*, T. XXVIII, p. 524. Au grand salon *Aux Porcherons*, il trouve un monde fort hétéroclite : « Il est rempli de Catins, de Poissardes, de Cochers, de Postillons, de Coureurs, de Soldats Français et Suisses, d'Espions, de Souteneurs, etc...

(31) *Les Nuits de Paris*, T. VI, p. 1.138 et seq.

fois, il trouva rue Pavée une chiffonnière ivre (32) d'eau-de vie. L'auteur lui-même était très sobre à cet égard et il déplorait les désordres causés par deux ou trois jours de fête consécutifs. (33).

Les déprédations des voleurs étaient fréquentes. Peut-être le vol était-il la suite naturelle de la disette, ou bien de la folle cupidité de l'or, de l'ardent désir de la richesse poursuivie à l'aide de la loterie, ou des jeux de hasard. Combien de fois au cours de ses randonnées nocturnes Retif surprenait des filous crochétant une porte. (34) Les libertins se procuraient ainsi l'argent qui leur était nécessaire pour leurs vices. Retif suivit un jour quatre hommes qui entraînaient un vieillard ; ils s'expliquèrent ainsi : « Nous n'avons pas d'argent ; toute la ville se divertit et nous seuls... » (35). « Il est impossible d'imaginer combien ceux qui ne veulent pas travailler ou qui regardent un travail utile comme au-dessous d'eux, inventent à Paris de moyens bizarres de subsistance » (36).

Pendant la Révolution, ces vices éclateront en plein essor (37). Nous verrons par la suite si cette description représente une recrudescence généralement répandue, ou

(32) Ibid., T. I, p. 198-199. Voir aussi T. I, p. 81 *L'Homme-Ivre* et T. X, p. 2.159 et T. XI, p. 2.392, T. IV, p. 554, T. XII, p. 2.490 (*L'Ivrogne*).

(33) *Les Nuits de Paris*, T. I, p. 388.

(36) Ibid., T. IV, p. 1.057.

(37) Adolphe Schmidt, *Paris pendant la Révolution*. D'après les rapports de la police secrète (1789-1800), T. II, p. 33-36, Paris 1880-1890, éd. Champion,

bien si ce n'était que des crimes de vol et d'ivresse communs à toute époque en contrôlant les observations qui précèdent par les récits puisés à d'autres ressources.

Nous avons déjà vu le zèle déployé par les bourgeois pour imiter les nobles dans leur luxe. La passion universelle de s'enrichir avait atteint le peuple même. La loterie attirait les bourgeois et les roturiers qui cherchaient à faire fortune d'un coup. « En ce moment, nous étions vis-à-vis un bureau célèbre de Loterie : c'était un samedi soir : une foule d'ouvriers, d'ouvrières et de gens en guenilles prenaient des nos. Nous nous arrêtâmes à les considérer et la parole expira sur les lèvres du rêveur : Le tirage se faisait en 3 jours...(38) C'était le jour du tirage de la loterie : les ouvriers occupés à leur travail et ne connaissant pas leur sort que par ouï dire accouraient en foule à la porte du célèbre bureau pour lire leur chance dans un petit cadre long : ils voyaient les nos et frappés de douleur, ils s'en retournaient tristement, regrettant les châteaux en Espagne renversés. Quelques-uns avaient gagné un extrait, ou un petit ambe : ceux-ci, transportés de joie, couraient au Cabaret et dépensaient plus que leur gain, avec leurs cogagnans, et se trouvaient le lendemain moins avancés que ceux qui n'avaient rien obtenu du hasard » (39). Il raconte l'histoire d'une femme qui avait

(38) *Les Nuits de Paris*, p. 2.216.

(39) *Ibid.*, p. 2.242.

mis tout son avoir à la loterie à l'insu de son mari, et d'une autre femme qui voulait se suicider à cause de ses pertes (40).

On se rapprochait dans les cafés pour se divertir et se délasser. Il n'y avait pas comme à Londres à cette époque, de *clubs* où on discutait sur les affaires publiques. Quand on allait au café, c'était pour causer de la littérature, jouer aux cartes ou lire les journaux. Le grand nombre des espions répandu partout faisait qu'on se tenait coi sur la politique ; les guinguettes et les billards étaient pour les pauvres ouvriers qui supportaient jour et nuit, (dans l'espoir d'aller le dimanche boire d'un vin détestable), les plus rudes travaux, dont rien ne pouvait les affranchir que la mort, (41), ce que les cafés c'étaient pour les bourgeois (42)... L'Assemblée était divisée en personnages de quatre espèces : les damistes, les échiquistes, les passants et les pitiers. Les damistes tenaient le premier rang ; les échiquistes, rebut du Café de la Régence, étaient peu considérés ; les passants étaient de trois espèces : les étrangers qui entraient par besoin ; ceux qui venaient pour se réchauffer ou pour voir jouer aux dames, et qui ne prenaient rien ; des escrocs qui cherchaient à tricher une fois ; enfin les pitiers qui ne jouaient ni ne lisaient les papiers publics de mille et une sortes, n'avaient d'autres

(40) Ibid., T. XIV, p. 298.

(41) *Le Paysan Perversi*, p. 167, Partie IV.

(42) *Les Nuits de Paris*, T. VII, p. 1.896.

buts que d'environner le poêle et jaser entre eux, en attendant le coucher... » (42) Retif estime que les cafés étaient fort tombés depuis vingt ans. « Cependant, ils ne seront jamais avilis comme les cabarets, ni comme les boutiques des barbiers, où les garçons serruriers même n'osent plus aller : je crois que je suis le seul aujourd'hui qui ne fasse pas venir un perruquier chez lui. Quant aux cafés, voici l'observation que j'y ai faite depuis : les Parisiens et les Provinciaux y portent la dure indifférence de la Capitale. Vous y voyez un jeune fat venir sans façons vous ôter le jour, au moment où vous lisez un papier en fin caractère, ou le *Mercur*, si mal imprimé. Il en est d'autres qui retiennent grossièrement le papier public, qu'attend un homme occupé ; d'autres vous demandent une feuille que vous allez lire et ne remplissent pas le devoir de vous la rendre » (44). Certes, ce n'était pas l'urbanité dont le siècle se targuait si fréquemment. Mais sa manie réformatrice lui faisait voir les choses en noir et en outre il ne fréquentait pas les cafés. Il trouva monotone le Café de la Régence où « l'on ne parle ni ne rit, où l'on n'a d'autres scènes amusantes que celle d'un triste et silencieux échec et mat » (45). Dans un autre café, c'était « la grossièreté brutale, effet de l'aisance de nos jeunes seigneurs mal imités par tous les faquins, qui l'ont enté sur la rusticité auvergnate et li-

(43) Ibid., p. 1.893-1.894.

(44) *Les Nuits de Paris*, p. 1.896-1897.

(45) Ibid., p. 2.018.

mousine ». (46) Selon Retif, le gouvernement plaçait dans les cafés des espions. Il en justifie l'usage ainsi : « La vérité est que le gouvernement a besoin des espions. C'est aux gens sages à le savoir, et à se comporter en conséquence dans les endroits publics : cette connaissance est encore utile à l'Administration elle-même, en ce qu'elle empêche l'imprudence et la fermentation » (47). Ils auraient même tâché de provoquer les déclarations pour faire les arrestations.

Les théâtres du peuple à Paris dans la seconde moitié du XVIII^e siècle étaient assez nombreux (48) au moins à partir de 1759 quand Nicolet obtint du lieutenant de la police le droit de donner des représentations de danses à la corde. En outre, il y avait depuis longtemps les deux principales foires (49) de Paris, celle de Saint-Germain et celle de Saint-Laurent, où les forains, les bateleurs, les sauteurs, montreurs de marionnettes avaient le privilège de donner librement leurs représentations. Les spectacles attiraient le monde, et les marchands en profitaient. Voici un croquis de Retif de la foire de Saint-Laurent : « Arrivé dans le bazar, je vis quelques boutiques mesquines et mal-fournies, des coureuses étalaient des modes, comme des

(46) Ibid., p. 2.057.

(47) Ibid., T. XI, p. 2.178.

(48) Tous ces détails historiques sont puisés dans le livre de M. Max Aghion. *Le théâtre à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, 1926.

(49) Il y avait aussi les foires de Saint Roche et de Saint Ovide,

araignées tendent leurs toiles, des billards, des cafés, des tabagies, et surtout des baladins. Les parades commençaient avec un vacarme épouvantable et faisaient désertier jusqu'aux billards. Je me crus en Espagne. Je me mêlai dans la foule, dans un endroit moins large et plus concentré que le boulevard. Je remarquai d'abord que la foule était particulièrement composée de trois sortes de personnes, de filous, d'apprentis, non encore avancés, qui ne gagnaient pas leur chandelle, et dont quelques-uns n'étaient pas plus sûrs que les premiers ; enfin d'enfants de famille qui s'échappaient. Il y avait aussi des ouvriers peu actifs, ou ceux qui ne peuvent pas travailler à la lumière et des étrangers. Les filles étaient particulièrement des coureuse^s novices, des couturières, des frotteuses, des gazières et des filles d'artisans. Il n'y avait pas de jour qu'il ne se connût là des désordres, comme dans les grandes foules, mais on s'y essayait. On profitait des pointes ordurières de la parade pour expliquer aux jeunes filles les choses relatives à l'indécente bouffonnerie. De temps en temps, il y avait un petit afflux pendant lequel les escamotiers tâchaient d'opérer. Des polissons jouaient des tours aux filles, dans les mouvements de grande attention...! Le sujet de la parade était Cassandre grossièrement dupé par Léandre, secondé comme de raison par Colombine et Pierrot » (50). Retif ajoute qu'une sage police avait supprimé ces parades

(50) *Les Nuits de Paris*, p. 1.297-1.300, *passim*.

qui n'existaient plus en 1777 à la dernière foire Saint-Ovide de la Place Louis XV.

Le privilège accordé à Nicolet par la police ne lui donnait pas le droit d'empiéter sur le domaine des « Trois Théâtres », c'est-à-dire, il ne pouvait donner de pièces où l'on chantait ou parlait. Tout de même, il contrevenait assez souvent l'ordonnance de la police, ce qui lui valait des démêlés avec les théâtres officiels. Mais d'ordinaire les autorités se montraient très indulgentes aux contrevenants. Le genre de divertissement chez Nicolet différait beaucoup de celui d'Audinot. Retif s'irritait contre ce chef des grands danseurs de corde. « Il est à Paris un théâtre unique dans le royaume, qui rassemble tous les mauvais genres de spectacles de l'univers, depuis la Chine, le Japon, les Indes, l'Amérique, même jusqu'à Londres. On y voit des comédies farces comme on en donnait en France il y a cent-cinquante ans ; des tours de force, des danses de corde, comme dans les Indes, en Espagne, en Italie, etc..., des pantomines qui ressemblent aux spectacles bizarres des nations sauvages : on y voit même une ou deux pièces du bon genre afin qu'il y ait de tout... Nicolet ,directeur-propriétaire de ce théâtre manque de goût, mais il est riche. Audinot, au contraire, est plein de goût, mais, contrarié dans ses vues par des causes extérieures, gêné par le genre de son spectacle, il ne peut sortir du cercle de la frivolité. Cependant, il lutte contre son voisin avec le goût seul ; tandis que Nicolet tâche de l'accabler sous le fatras de ses *danses*

*de corde, des tours de force, de la corde lâche à laquelle un homme se suspend par un orteil ; des pièces saugrenues, de son singe sur le fil d'archal, de son tambour de broque, de ses forces d'Hercule, de sa tourneuse, de son équilibreur, de son petit diable, de ses pantomines à machines où l'on voit des combats sur mer, des incendies, des châteaux, des montagnes, des précipices, des sorciers, des enchanteurs, les Enfers, des naufrages, des ballets dégingandés (sic), (car une seule représentation donne tout cela, outre trois comédies). Mais tel est l'empire du goût même sur la populace que le *Funambul* n'est jamais parvenu à faire désserter le théâtre éfibiq » (51).*

Voici comment Retif nous peint les gens qui fréquentaient ce théâtre : « Au moment où je me plaçais au parquet, l'on allait commencer la danse de corde et l'on en faisait les préparatifs. J'en fus distrait néanmoins par ce qui passait dans la première loge. Elle était remplie de filles et d'hommes comme je n'en avais jamais vu : Je comparais tout bas ces derniers aux bourdons des ruches... Ce qui m'étonna, ce fut l'impudence des filles... ; le tripot s'arrangeait, s'amusait, avant la toile levée, et il me parut que les jeux, les exercices, les pièces n'étaient que le faible prétexte des scènes pittoresques, crapuleuses. C'est le spectacle des faquins, de la lie des tailleurs, des corbonniers, des savetiers, des débardeurs ; la classe des

(51) *Les Contemporaines*, T. XIII, p. 351-352, passim,

marchands, et même les artisans ne trouve rien là qui puisse la séduire ; ce sont de vieilles danseuses sèches et sans talent, des actrices de parade, sans art, sans maintien, ayant une voix de rogomme, des acteurs barbouilleurs et malpropres, des baladins repoussants » (52) Retif passe aux spectateurs : « Le public Nicolet, écrit notre romancier, qui aime autant ou mieux la scène des loges que celle du théâtre, applaudit aux premières, siffle les secondes et le spectateur devient auteur indécent, bruyant et scandaleux » (53) Les actrices n'étaient plus des modèles de la vertu, mais aux Variétés, elles avaient plus de retenue dans leurs mœurs. « Les actrices et les acteurs s'y respectent davantage et se préservent de l'avilissement. En général, les mœurs des actrices du Boulevard (du Temple) ressemblent à celles des filles de chœur et des figurantes de l'Opéra : elles ont ici, comme là, des mères commodes dont elles changent à volonté et suivant leurs intérêts. Mais ces mœurs générales ont des exceptions, et l'on peut citer plus d'une actrice des *Petits Théâtres* qui se conduit avec décence » (54).

La description qu'il donne des autres théâtres est beaucoup plus vague et beaucoup plus indécise. Les réformes qu'il propose d'introduire dans les représentations de l'Opéra et au Théâtre Français se trouvent dans le *Mi-*

(52) *Nuits de Paris*, p. 1.304-1.310, passim.

(53) *Ibid.*, p. 1.312.

(54) *Les Contemporaines*, T. XLII, p. 303.

mographe. C'est un document précieux pour l'historien du théâtre parisien, mais ce n'est pas un roman. Les observations qu'il fait ailleurs à ce sujet sont insignifiantes. De l'Opéra il ne nous dit rien, sinon que c'est le rendez-vous de l'élégance. « Il n'est pas de moyen plus propre, dit Retif, à nous donner une idée de toute la magnificence de la nation, que de se trouver à la sortie d'un Opéra célèbre et longtemps attendu. Pendant le spectacle on ne voit que des bustes ; mais, lorsque à la sortie tout s'agite, tandis que l'aboyeur appelle les voitures et que les femmes attendent, c'est un mouvement qui tient du chaos ; l'œil est ébloui, et il s'égare sur cette ondulente multitude de beautés brillantes, de modes et de parures. Ici l'on voit un poulx, plus loin un chapeau à la poindoure ou bien un chignon natté... C'est là que se font les impromptus de soupers fins et que les abbés sans famille trouvent le secret d'être de toutes. Il est tant de gens pour qui le jour ne commence qu'à 5 h. et pour lesquels il est midi à la sortie de l'Opéra » (55) En un mot, les « Trois Théâtres » ne fournissaient pas de divertissement pour le peuple, qui allait de préférence soit aux théâtres du Boulevard du Temple, soit aux foires de Saint-Laurent et de Saint-Germain (56).

(55) *L'Année des Dames Nationales*, T. V, p. 1.333.

(56) Le genre de divertissement aux foires était à peu près comme chez Nicolet. Les baladins donnaient leurs farces et l'on montrait les animaux rares, enfin les prodiges mécaniques, etc... (*Veillées du Marais*, p. 263.)

Un autre divertissement qui était très à la mode au dix-huitième siècle, surtout dans les classes supérieures, c'était le bal, plus précisément le bal masqué. Pendant les carnavals, tout était permis et, si nous pouvons en croire Retif, même les honnêtes femmes se permettaient des propos les plus libres (57). « Les femmes surtout paraissaient d'une impudence, d'une curiosité qui marquaient bien leur vrai caractère » (58). Outre les bals privés, il y avait des bals publics et payés, tel que celui du Carrefour de Bussi, chez Coulon, où s'amoncelaient les gens les plus dépravés (59). « J'ai remarqué combien les assemblées nocturnes étaient contraires aux bonnes mœurs, à la modestie des filles, à la fidélité des femmes. Je vis des libertés, j'entendis des complots, des rendez-vous » (60). Le Bal de l'Opéra marquait un des grands événements de l'année. « Ce ne sont ni la danse, ni la musique, qui font le charme de cette assemblée ; c'est le masque, ce sont les aventures qu'il occasionne... On peut dire qu'il est essentiel de suivre le Bal de l'Opéra pour connaître les mœurs, les amusements, les intrigues de Paris et le caractère des Français » (61). C'est beaucoup dire. Parfois, sous prétexte

(57) *Les Veillées du Marais*, p. 273.

(58) *Les Nuits de Paris*, T. I, p. 373.

(59) *Ibid.*, T. X, p. 2.098.

(60) *Ibid.*, T. XI, p. 2.393, *passim*.

(61) *Ibid.*

d'un badinage, les voleurs masqués commettaient leurs lazzi aux dépens d'un marchand (62).

Il ne sera peut-être pas inopportun d'insérer ici les observations de Retif sur le Palais-Royal, puisque cet endroit était en quelque sorte un théâtre public lui aussi. C'était le duc Louis-Philippe d'Orléans, le fameux Philippe-Egalité qui, à court d'argent, transforma le Palais-Royal en bazars, boutiques, cafés, théâtres, restaurants et tripots. Là se promenaient les filles galantes, là se groupaient les agioteurs, les remueurs d'idées, les gens d'esprit. On connaît le rôle que le Palais-Royal joua dans les premiers jours qui précédèrent la Révolution. Ce serait le docteur Guilbert de Préval (63) qui aurait initié Retif aux mystères de ce cloaque du vice (64). Même avant cette initiation, Retif s'y rendait de temps en temps, mais, depuis le commencement de la Révolution, les choses avaient un peu changé de face : « On sait que le *Nouveau Palais-Royal* est devenu le rendez-vous universel des motions, des affaires, des plaisirs, de la volupté, de la débauche, du jeu, de l'agiotage, de la vente d'argent, d'assignats, de mandats ; et par conséquent le temple ou *prostibulum* de

(62) *Nuits de Paris*, T. VIII, p. 1.658.

(63) A propos de ce célèbre charlatan qui joue un rôle considérable dans l'œuvre de Retif, voyez la thèse de M. A. Villette : *Le Charlatanisme au XVIII^e siècle*, Paris, 25 juin 1928. La faculté l'exclut de son sein après cinq ans de procès

(64) *Monsieur Nicolas*, p. 4.732, éd. originale.

l'Observation » (65). Les trois volumes du *Palais-Royal* ne nous apprennent pas autant que ces lignes. Là il est beaucoup question des filles perdues, de l'allée des Soupirs, des « houris », des « ressembleuses », des « sunamites », des « berceuses » et de tous les phénomènes moraux particuliers au dix-huitième siècle. On fait appel ici aux psychologues de la pathologie sexuelle. Le Palais-Royal était, paraît-il, une ville dans une ville, une ville à part, sans rapport avec l'autre.

Dans le *Palais-Royal*, ce livre dont nous avons médité tout à l'heure, l'auteur formula contre le clergé l'accusation d'immoralité. Il la dirigea surtout contre les abbés qui occupaient dans le monde ecclésiastique une place un peu équivoque et ne semblaient représenter presque rien. Quand ils sortaient d'une famille noble, ils étaient le second fils, puisque d'habitude l'aîné se faisait officier. Voici ce que Retif nous dit de cette engeance parasitique : « Tout le monde sait à quels excès un certain abbé très vigoureux a osé se porter. La Capitale a retenti du bruit d'un attentat vraiment criminel contre la femme de son ami. On pourrait citer une foule d'autres traits qui le concernent et qui tous prouvent combien le riche bénéficiaire contrarie la nature en demeurant célibataire... » (66). Un autre abbé avait tellement offensé la décence publique qu'il était obligé, dit

(65) Ibid., T. II, p. 233

(66) *Le Palais-Royal*, 1790, T. III, p. 122, éd. Christianes.

Retif, de fuir au-delà des monts. (67) Il continue à multiplier les exemples de sorte qu'on ne peut refuser de le croire. Mais, comme l'a dit fort justement M. Octave Uzanne, (68) nous sommes trop portés à juger les êtres d'un point de vue noir ou blanc avec un absolutisme contraire à ce qu'ils sont en réalité, c'est-à-dire, ni tout à fait vicieux, ni parfaitement bons. De même, nous exagérons l'état des mœurs de telle ou telle époque disparue avec trop de pessimisme ou d'optimisme, car les passions humaines étaient toujours les mêmes, les mœurs qui les représentent sont à peu près également toujours les mêmes. Nous nous garderons, si c'est possible, de tomber dans cette faute.

Les couvents de l'époque ont été également le but d'insinuations acerbes et Retif ne démentait pas l'usage consacré du temps. Il faut se rappeler toutefois que les couvents au dix-huitième siècle étaient plus sécularisés qu'ils ne le sont aujourd'hui. Dans les couvents, les filles de France recevaient l'enseignement qui leur convenait selon leur état social ; les femmes obérées s'y retiraient ; en somme, « le monde avait pris pied dans le cloître » (69). La famille de moyens très restreints se voyait souvent obligée de sacrifier ses filles au couvent parce qu'elle ne pou-

(67) Ibid., T. III, p. 172.

(68) Préface au *Marquis de Sade*, par Iwan Block, Berlin, 1906.

(69) E. et G. de Goncourt. *La Femme au XVIII^e siècle*, p. 19 : « Je crains les couvents mondains plus que je ne crains le monde », dit Fénelon quelque part.

vait les doter. Ce sont les cas de vocation forcée dont on parlait beaucoup autrefois. « Dans nos mœurs, cinq enfants pour une grande maison, sont un fardeau difficile à porter ; on n'est presque pas maître de consulter ni sa tendresse, ni la nature, ni l'humanité » (70). Comme école, un couvent semble avoir rempli ses fonctions suffisamment bien. « Il n'y aurait peut-être pas de meilleure éducation que celle de nos couvents si toutes nos religieuses étaient des veuves exemplaires qui eussent rempli les devoirs des femmes » (71). La juxtaposition des nonnes et des pensionnaires qui étaient toujours en marge de la vie mondaine attirait sur les couvents les critiques qu'on sait. Il ressort du manque de nos citations que l'œuvre de Retif contient peu de données sur cette question.

Nous avons dit plus haut, en parlant des abbés, que l'ainé noble se faisait d'ordinaire officier. Il convient de dire un mot de cette profession. Laissons la parole à l'auteur : « Quel mépris ou plutôt quelle horreur ne devez-vous pas avoir pour la conduite trop commune à nos jeunes militaires, qui regardent leur état comme l'excuse et le manteau de tous les dérèglements ? Un jeune homme se permet-il l'impudence, la taquinerie, affiche-t-il le faux courage, qui fait provoquer au combat un citoyen paisible, séduit-il la mère de famille, enlève-t-il à des parents peu

(70) *Les Cont.*, T. XI, p. 41.

(71) *Les Cont.*, T. X., p. 340.

soigneux une fille, la douceur de leur vie et l'espoir de leur vieillesse ? C'est un militaire, dit-on, tout est toléré. » (72) « Que sont nos officiers ? Des sybarites, des libertins, des danseurs, des acteurs, des gens dont le principe est d'être sans principe, des damoiseaux, des efféminés, propres jusqu'au ridicule. Que sont nos soldats ? Des êtres grossiers qui ont grossièrement tous les défauts de leurs officiers et de plus sale et crapuleuse débauche. On a porté la loi qui défend aux soldats le mariage. Trois ou quatre malheureuses suivent un régiment de 600 soldats... Un régiment est le foyer de la corruption, qui dénature absolument les mœurs d'une ville et de ses environs ; qui en fait la pépinière des prostituées de la Capitale. » (73) L'apanage nécessaire de l'armée légitime était le recruteur. Il laissa une renommée peu enviable. « On sait que les fardauds de régiment que la nécessité oblige d'envoyer à Paris pour y faire les mauvais soldats ne bornent pas leurs talents à cet emploi ; ils ont l'œil sur toutes les nouvelles débarquées, qui viennent pour servir ou travailler à Paris, et pour peu qu'elles aient de mauvaises dispositions, ils s'en emparent et les plongent dans la prostitution. Ils ont succédé dans l'infâme commerce du *soutenage* aux *Gardes Français*... Il est impossible de calculer le mal que le libertinage des recruteurs cause dans la Capitale... Le jour de leur engage-

(72) *L'Ecole des Pères*, T. III, p. 169.

(73) *Les Contemporaines*, T. XXXII, p. 525-529, passim.

ment, les Recrues sont menées par les recruteurs aux guinguettes, souvent avec des malheureuses corrompues » (74) Ils étaient par conséquent les proxénètes qui racolaient pour le compte des officiers.

Une autre profession contre laquelle Retif fulminait de toutes ses forces était celle des gens de robe. Il consacra toute une œuvre, *la Thesmographe*, à la réforme de la magistrature. La complexité de la procédure empêchait, suivant Retif, que la justice fût directe, simple et les jugements prononcés sans délais. (75) « Dans un château où l'on voit d'un côté l'horreur des cachots, où l'on entend de l'autre les aboiements de la *chicane*, siègent les juges subalternes, qui par un premier jugement, aplanissent les difficultés et préparent les sièges suprêmes ; une décision plus facile lorsque même l'erreur a été la base de leur jugement » (76). La défense légale est payante. Les grands criminels n'ont pas d'avocats. Il accuse les gens de robe d'un manque de probité. Le malheureux créancier qui tonnait contre la mauvaise foi d'un débiteur frauduleux ne pouvait l'emporter contre le texte précis de la loi. Ce sont surtout les procureurs qui méritaient la plus verte censure, puisque ce sont eux qui multipliaient à leur guise les formalités. « Les procureurs volent plus effrontément que les filous qui dévalisent, tandis qu'on exécute leurs camarades.

(74) *Les Contemporaines*, T. XI, p. 38-39, passim,

(75) *Les Veillées du Marais*, p. 214,

(76) *Ibid.*

Voyez-vous ce gros homme qui rit là-bas, et qui parle si haut avec tant d'irrévérence dans ce Temple sacré ? C'est un riche procureur : il possède 500.000 francs, qui ne lui coûtent que de la chicane. Un enfant de famille puissamment riche l'avait choisi pour procureur : car les gens riches ont leurs *patrons*, leur procureur, leur huissier, leur intendant, leur valet-de-chambre et leur cocher » (77). Reproches qu'on a toujours faits et qui ne nous apprennent rien de nouveau.

La police des rues parisiennes était faite par la Garde ou la patrouille. La patrouille était stationnée aux points les plus importants de la ville et, si nous pouvons en croire Retif, il fallait toujours la chercher quand on en avait besoin. « Tout est tranquille à minuit, par un effet de l'excellente police qui règne dans la Capitale : je ne rencontraï personne sur le quai Saint-Bernard ; les sentinelles des portes se promenaient silencieusement autour des tonneaux de vin » (78).

On a l'habitude de dire que le relâchement des bonnes mœurs était restreint à la Régence. Rien n'étaye cette constatation dans Retif (79). Peut-être se pourrait-il qu'on en-

(77) *Les Veillées du Marais*, p. 243-244.

(78) *Les Nuits de Paris*, T. XI, p. 2.389.

(79) Voir notamment M. de Ségur, *Julie de Lespinasse*, p. 266, éd. Nelson. Ce pourra être vrai en ce qui concerne le beau monde, mais la répercussion de la philosophie de ce monde se faisait sentir longtemps après le revirement chez les grands, dans les classes inférieures. Nous reconnaissons bien l'impossibilité de juger ou de condamner en bloc

tende par là les mœurs de la noblesse. Dans ce cas, la lecture des ouvrages de Retif ne nous permet pas de prononcer un jugement sur cette question pour les raisons que nous avons déjà données. Mais il est évident pour quiconque parcourt les romans de Retif, que le « publicisme » occupe encore à la deuxième moitié du XVIII^e siècle une place prépondérante dans la vie. On peut répondre que l'auteur, en fréquentant les lieux mal famés, se forma une idée exagérée ou fausse du véritable état de la prostitution d'alors. A cet égard, un contrôle est nécessaire pour donner une juste appréciation de la question (80).

La plupart des malheureuses se recrutaient dans la classe moyenne ou roturière. « Les filles de joie sont à Paris de quatre sortes principales : les malheureuses de la plus basse condition ; celles qui sont un peu plus relevées et qui ont de la propreté ; les catins élégantes des beaux quartiers et les coureuses de bal ». (81) Il y avait, bien entendu, une raison qui explique cet état de choses

une période entière de l'histoire, et nous savons que les mœurs les plus austères peuvent subsister côte à côte avec les mœurs faciles qui donnent le ton à une époque.

(80) A. J.B. Parent-Duchâtel dans son livre *De la prostitution dans la ville de Paris* reproche à Retif d'avoir traité dans *le Pornographe* « d'une manière bien légère des questions dont la nature réclame la réserve et la gravité ». Nous ne saurions partager son avis. *Le Pornographe* est un livre sérieux. Retif se borna, autant que son sujet le lui permettait, à la décence, comme tout le monde peut s'en assurer lui-même en lisant ce livre. Il y a déjà assez contre lui, sans qu'on ait besoin d'une méprise.

(81) *Les Contemporaines*, T. XXXVIII, p. 374.

et sur laquelle Retif n'insiste pas assez : c'est que les filles de modes et les ouvrières en général ne recevaient pas assez pour se nourrir. « Il faut avouer que les femmes ont une sorte d'inhumanité dans notre pays de payer aussi médiocrement qu'elles le font les ouvrages qui les concernent. Une couturière gagne dix à douze sous par jour ! C'est à peine sa nourriture ; il faut, ou qu'elle meure de faim, ou qu'elle aille nue, ou qu'elle ne soit pas sage » (82). « J'étais, dit une autre jeune fille qui ne restait pas sage, couturière ; je gagnais dix sous par jour ; c'était assez pour aller nus-pieds et mourir de faim ; ...un homme d'un certain âge me promet un sort ; j'accepte... » (83)

Il ne s'ensuit pas du tout que ces pauvres filles trouvaient la solution de leurs difficultés en faisant ce pas. Les filles étaient tellement nombreuses que ce n'était qu'avec grande difficulté, les exceptions à part, qu'elles gagnaient leur pain. « Mais il faut penser que le nombre de ces filles est si grand à Paris qu'un succès couvre le sort funeste de cent jeunes filles infortunées. C'est un jeu semblable à la loterie, sur le gain de laquelle on est fou de compter » (84). Il serait fastidieux d'approfondir ce sujet. Des ouvrages de Retif, en particulier le *Palais-Royal* contiennent des précisions fort nettes là-dessus. Ce qui nous intéresse davantage, ce sont les rapports des filles avec la

(82) *Les Contemporaines*, T. II, p. 331.

(83) *Ibid.*, T. IX, p. 242.

(84) *Les Contemporaines*, T. IX, p. 243.

police. Les filles n'étaient tolérées qu'à la condition qu'elles eussent la protection de la police, c'est-à-dire qu'elles payassent la prime du silence. « Tout allait assez bien, lorsque l'inspecteur de police du quartier tira toute l'aventure au clair. Ce coquin intéressé comme tous ses pareils fut indigné qu'il se commît du mal dans son arrondissement autrement que par sa protection payée » (85). Dans la seizième partie des *Nuits de Paris*, il nous dit que cet affreux trafic avait existé déjà au temps de l'ancien régime et qu'il formait une des principales sources de revenus de l'inspecteur des prostituées, qui peut-être en cédait une partie à l'inspecteur de la police. « Observant, dit Retif, que les anciens exempts-inspecteurs-espions faisaient plus de mal aux mœurs en un an sous le lieutenant de police que tous les magistrats de ce redouté n'ont fait de bien en un siècle... y avait-il quelque part une jolie fille honnête et pauvre, on la *catinisait* malgré elle, en l'arrachant des bras de sa mère épouvantée » (86). Néanmoins, de temps en temps, la police descendait à l'improviste chez ces filles pour les enlever à un des hôpitaux soit à cause des instigations de quelque honnête citoyen, soit, comme le supposent les frères Goncourt, (87) à cause d'un mandement d'un archevêque (88). Retif nous dépeint un

(85) *Le Palais Royal*, T. I, p. 51, éd. Christianes.

(86) *Le Palais Royal*, T. I, p. 52.

(87) E. et G. de Goncourt, *La Femme au XVIII^e siècle*, T. II, p. 8

(88) « Presque toutes ces filles n'étaient accusées que d'avoir erré

enlèvement de filles : « J'ai vu mener souvent des infortunées à Saint-Martin : la nuit suivante, je me rendis de bonne heure dans le quartier Saint-Honoré. Je fus surpris de n'en rencontrer aucune : j'avais ; j'aperçus alors deux ou trois de ces hommes vils qu'on nomme espions qui avertissaient les unes, rassuraient les autres : toutes par défiance fuyaient également avec précipitation dans les quartiers éloignés. Je n'avais pas le temps de les suivre : mais j'ai su depuis que presque toutes ces infortunées avaient une petite chambre au loin où elles couchaient. Il n'y avait que les novices d'exposées et celles qui crouaient dans la misère. Tandis que j'observais, je vis une tourbe : c'était dix jeunes filles et quatre vieilles, qu'escortaient le Guet à pied. Les jeunes se désespéraient : elles étaient en déshabillé et dans le plus grand désordre » (89). On les conduisit au commissaire. Durant le tribunal chacune avait une attitude différente. « A l'arrivée de leur juge qui est le lieutenant de police de la Capitale toutes les filles se mirent à genoux et il se fit un profond silence. Le commissaire qui dans cette circonstance fait la fonction d'huissier avait à la main une liste des noms de toutes les infortunées avec le fait qu'on leur imputait et l'heure à

tard dans les rues et attiré des hommes chez elles. Mais il me semble que vous m'avez dit que le Gouvernement tolérait ces infortunées ? Il est vrai ; néanmoins, de temps en temps, il donne des marques d'improbation à cette tolérance forcée ». *Veillées du Marais*, p. 122.

(89) *Nuits de Paris*, T. I, p. 232 et seq.

laquelle elles avaient été arrêtées. Il les nommait à haute voix : « *Une telle arrêtée à dix heures du soir faisait telle ou telle chose ; ou une telle arrêtée accusée de telle chose*, etc,... ; le juge, à chaque fille qu'on lui nomme ne prononce qu'un mot : « A l'Hôpital. » Aussitôt, la fille se lève, fait une révérence et se retire en silence. Ce n'est plus le temps où ces infortunées blessaient le respect dû à la Magistrature par des jurements et des obscénités ; elles se comportent avec décence » (90). Ensuite, on transporta les filles à un des Hôpitaux, à la Saint-Martin, puis à la Salpêtrière. Ici, le fameux tableau d'Etienne Jaurat, le peintre par excellence du peuple parisien du dix-huitième siècle, comble une lacune de la description de Retif (91). A l'hôpital, on leur rase les cheveux, on leur ôta leurs habits et on leur donna un vêtement de bure avec une grosse chemise, des bas de la même étoffe et des sabots. Privées de leur élégance, on les mit dans une petite chambre qui n'avait pour tout meuble qu'une paillasse sur un châlit de fer (92).

Les Hôpitaux étaient l'image de la corruption. Retif nous assure que si une fille y entrait à-demi corrompue, elle en sortait complètement corrompue. « Vous savez, Monsieur, ce que sont les hôpitaux destinés aux enfants, quels

(90) *Les Contemporaines*, T. XXIII, p. 157.

(91) Retif décrit la charette des filles ainsi : « Les gens grossiers leur disaient des injures auxquelles les plus effrontées répondaient, tandis que d'autres à demi-évanouies expiraient de honte et de douleur ». *Nuits de Paris*, T. XIV, p. 3.023.

(92) *Les Contemporaines*, T. XX, p. 316

êtres vils on y forme et les défauts qu'ils acquièrent et les maladies qu'ils y gagnent ; leur âme et leur corps y perdent également. Les maîtres sont des espèces de capons égoïstes, des âmes dures, sans énergie, en un mot, les pires des hommes : et les femmes n'y valent pas mieux ; j'en ai vu qui souvent étaient, par les sentiments, sinon par les actions, fort au-dessous (sic) des malheureuses confiées à leur garde... L'Hôpital considéré dans toutes ses maisons, naît, vit et meurt en absorbant des revenus immenses absolument nuls pour lui-même et pour les citoyens ; c'est le cul-de-sac de l'enfer » (93). Partout, dans les prisons régnait la misère la plus effrayante (94).

Nous avons déjà eu l'occasion de remarquer que ce grand recueil de petits contes intitulé *les Contemporaines* est en général dénué d'intérêt pour l'étude des usages. Cela n'est pas tout à fait exact. Là, le romancier est cœnobologiste ; il tient la carte à la main et nous montre la route du vrai bonheur dans le ménage, et, chemin faisant, il indique ce qu'il croit être les causes des désordres actuels, et les abus du mariage. Ainsi, nous pouvons dégager de ses critiques quelques renseignements qui nous aideront à reconstituer l'état des femmes et du mariage au dix-huitième siècle. Le manque de données sur la noblesse nous empêche de formuler une opinion sur cette classe. Retif

(93) *Nuits de Paris*, T. II, p. 264 et seq.

(94) *Les Veillées du Marais*, p. 176, 177, 180, 192.

ne répétait que par ouï-dire quand il dit des mariages dans la noblesse :

Un époux est un maître étranger chez lui-même. »

« Oui, sans doute, à présent, par un abus extrême, (95) C'est sur la bourgeoisie et le peuple qu'il nous fixe l'attention à cet égard.

La cause de tous les mariages malheureux, l'auteur la trouve dans l'éducation qu'on donnait aux femmes. La diffusion des idées de l'*Encyclopédie* et la fureur d'apprendre se constatent facilement. Or, Retif se montrait adversaire de cette tendance. Mais en quoi consiste cette mauvaise éducation ? « C'est parce que, depuis quelque temps, les philosophes leur ont mis dans la tête des femmes qu'il fallait qu'elles fassent comme nous » (96). L'épouse qui connaît le latin, le grec, l'italien, etc..., est selon Retif, « hors de la Nature ». Toujours collet monté, elle regarde comme au-dessous d'elle les soins du ménage, y compris celui d'aimer son mari. Son préjugé à cet endroit des femmes savantes est résumé dans la phrase brutale : « Toute la sagesse d'une femme ne vaut pas la folie d'un homme » (97). Retif de la Bretonne, misogyne, quel paradoxe !

On répète que la femme régnait souveraine au dix-huitième siècle. Voici ce qu'en dit l'auteur : « Ainsi, ja-

(95) *Le Ménage Parisien*, T. I. p. 144.

(96) *Les Contemporaines*, T. IV, p. 349.

mais les femmes ne furent honorées avec tant d'ostentation que de nos jours, et cependant jamais on n'eut moins de véritable considération pour les femmes, elles sont outrageusement avilies et d'une manière quelquefois si révoltante qu'il faut que les hommes de notre âge aient perdu la faculté de rougir. Observons aussi que la manière dont se conduisent les femmes surtout à la Capitale annonce qu'elles ont senti ce profond mépris que les hommes ont pour elles, qu'elles bravent par l'effronterie » (98). Il basait ses assertions sur des observations personnelles.

Il trouvait, quant au mariage, qu'on se mariait sans préparation, sans système, sans plan de conduite ; que les gens ne sentaient pas assez l'impossibilité d'être heureux à moins qu'ils ne fussent bien assortis. Enfin que les femmes mariées manquaient à la pudeur convenable à leur état. « A Paris c'est autre chose : les femmes ne s'y marient que pour être libres » (99). Dans la bourgeoisie il remarquait l'inconvénient que voici : « On vous marie : votre épouse élevée dans un couvent ne vous a parlé qu'une ou deux fois au travers d'une grille : ou des parents sévères ont empêché que vous ne vous soyiez vus avec une honnê-

(97) *Les Gynographes* ont pour sous-titre *Idées de deux Honnêtes-Femmes sur un projet de règlement proposé à toute l'Europe pour mettre les femmes à leur place et opérer le bonheur des deux sexes.*

(98) *Les Contemporaines*, T. VII, p. 611.

(99) *Les Contemporaines*, T. XXXVIII, p. 419.

te liberté. Son caractère vous est parfaitement inconnu ; le choix vous est interdit, au lieu d'assortir vos humeurs vos parents se sont occupés du rang et des richesses »... (100). Pour certain le fléau de la société était la dot. « Nous connaissons un jeune comte le plus aimable homme de la cour qui n'a pas encore osé se marier. Il a cinquante mille livres de rentes. Sa famille veut qu'il prenne un parti qui lui en apporte 60. Mais il faut que la mère de cette jeune personne en dépense 80 » (101). Ceci n'était vrai que dans la noblesse et dans la haute bourgeoisie. Retif réclamait toujours le divorce, qui n'existait pas alors, envisageant, sans doute, ses propres griefs matrimoniaux.

Chez le peuple les choses étaient différentes. Dans les *Nuits de Paris* (102) nous lisons cette description d'une noce du Peuple... « La Bourgeoisie n'a pas l'usage de la Populace qui se cotise pour se divertir, après le déjeuner succinct donné par la Famille des Mariés. On s'était cotisé pour un superbe repas en poisson et volaille ! il y avait des matelotes, de la friture, des poulets dindes, de l'alo-yau. Lorsque nous parûmes, nous étions attendu par les Mariés. Ils nous reçurent accompagnés du père de la fille et du premier garçon de noce. On dansa jusqu'au sou-

(100) *Les Françaises*, T. I, p. 10-11, *Aux Jeunes Gens*.

(101) *Les Contemporaines*, T. I, p. 157.

(102) T. XIII, p. 2.763.

per. Il y avait des jolies Faubouraines... On chanta, dès qu'on eut mangé, c'est-à-dire avant le dessert, les gens du commun hurlèrent ou glapirent : Cependant on fit silence aussitôt que les demoiselles se préparèrent à dire leur aurette. » Enfin les mariés s'éclipsèrent, les pères devinrent ivres et les mères surveillèrent leurs filles qui s'échappaient.

CHAPITRE VI

LA VIE CHAMPETRE

Sans contredit *La Vie de Mon Père* est le livre de Retif qui lui a valu à juste titre le plus grand nombre de suffrages. Ce qui nous intéresse pour le but que nous poursuivons, c'est la peinture des mœurs rurales que contient cet ouvrage, pendant la période qui s'écoule de 1700 jusqu'à 1763, année de la mort du héros de ce roman, c'est-à-dire du père de Retif. Rappelons d'abord quelques-unes des circonstances qui paraissent avoir provoqué Retif à composer son livre.

Le dernier séjour que Retif fit à Sacy avant la mort de son père se place en 1761. *La Vie de Mon Père* parut dix-sept ans après, c'est-à-dire en 1778. Voici ce qu'il dit de l'origine du livre. «Débarrassé du *Nouvelle Abeilard* et me rappelant ce que mon père avait souvent raconté devant moi, pendant mon enfance, de son séjour à Paris et de Mlles Pombelins, il me vint une idée vive, lumineuse, digne du *Paysan-Paysanne Pervertis*. Je réfléchis sur tous les traits sortis de la bouche d'Edme R... et je composai sa *Vie* » (1) Ceci revient à dire qu'il rassembla ses souvenirs d'enfance, non pas les souvenirs de ce qu'il avait vu,

(1) *Monsieur Nicolas*, T. X, p. 2.287, éd. originale.

mais de ce qu'il avait entendu. Cela est, vrai, tout au moins en ce qui touche la première partie de *La Vie de Mon Père*.

Pour le reste, il faut reconnaître qu'il décrivit des événements depuis longtemps passés et qui étaient restés dans sa mémoire très fidèlement enregistrés, mais avec cette amplification qui caractérise les souvenirs des enfants ; d'ailleurs, il n'avait pas la scène sous les yeux. Qu'on se rappelle combien il est facile de dénaturer les images naguère si fraîches et si vives, en les décrivant, en les mettant sur le papier. Lorsque de longues années ont passé, il est tout à fait naturel que notre souvenir d'un plaisir nous apparaisse plus exquis que le plaisir n'était réellement, et à plus forte raison, lorsqu'une pensée vous domine, comme c'était le cas pour Retif qui voulait faire le panégyrique d'une personne et d'une époque. « Humble mortel, dit Retif, vertueux sans éclat, qui fit le bien par goût, vécu pauvre par choix, mon père, reçois l'hommage que le moins digne de tes fils ose rendre à ta mémoire ! » (2).

Autre fait de la plus haute importance, c'est que la famille de l'auteur demeurait dans un village émancipé. La féodalité et toutes les vexations qu'elle comportait était le plus grand fléau des paysans ; mais Sacy s'était affranchi de cet esclavage affligeant (3). Par conséquent, le vil-

(2) *La Vie de mon Père*, p. 41, éd Michaud.

(3) Ibid., P. 1, p. 133. Nous montrerons nos titres pour cette assertion dans la seconde partie, p. 103.

lage de Sacy, où se passe l'action du roman, était privilégié. Nous examinerons en détail cette organisation.

Le père d'Edmond Retif, Pierre, avait une « fortune honnête », mais, comme il négligeait ses affaires, elle tombait dans le délabrement. L'exemple de la conduite de son père donna à Edmond une leçon qu'il n'oublia jamais. Sa première éducation fut confiée au soin d'un bon curé du village et du maître d'école Berthier, dont Retif fait l'éloge le plus vif et le plus mérité. « Notre maître d'école, dit-il, ébauchait l'ouvrage du pasteur, et l'achevait. Je m'explique : Il commençait à donner les premiers éléments aux enfants, et faisait aux grands garçons et aux grandes filles des leçons familières sur la conduite ordinaire de la vie entre mari et femme, frères et sœurs, etc... »(4). On avait des vacances deux fois par an : à la saison des récoltes des grains et des vendanges. A chaque rentrée des classes, il faisait à ses élèves un petit discours dans lequel il leur énumérait les torts qu'ils avaient commis durant l'été, un discours parsemé d'une saine morale. Alors il appelait par son nom chaque coupable : « il reprochait à celui-ci d'avoir donné à ses bœufs des javelles, de l'avoine qui ne lui appartenaient pas ; à celui-là de les avoir laissés dans la luzerne, le sainfoin d'autrui » (5). Cet enseignement était payant ; les conditions étaient les suivantes : trois sous par

(4) *La Vie de mon Père*, p. 344.

(5) *La Vie de mon Père*, p. 50.

mois si l'on n'écrivait pas encore, et cinq sous pour les écrivains (6). Le bon maître ne demandait jamais ses honoraires, mais le village y ajoutait quinze « bichets » de froment et quinze d'orge, ce qui valait soixante-dix livres.

Le curé faisait également beaucoup de bien. «... Il est savant, plein d'esprit... Il est adoré de ses paroissiens ; ils se mettraient au feu pour lui ; tous le craignent comme un maître et l'aiment comme un père » (7). Seulement il n'était pas chrétien. A l'occasion du feu de Sacy qui détruisit quasiment tout le village, le vertueux prêtre Pinard sacrifia toutes ses économies pour soulager ses ouailles infortunées. Retif raconte ce trait du bon curé Pandevant de Nitry qui portait son âme sur ses lèvres, la bonté dans les yeux, et tous ses paroissiens dans son cœur. L'année était pluvieuse, mais le dimanche il fit beau. On avait prié le curé d'avancer la messe pour qu'on pût aller tourner les javelles et mettre les gerbes en état d'être liées le soir. Il ne monte pas en chaire, mais descendant seulement au bas du sanctuaire, il nous dit : « Mes enfant et ceux du bon Dieu, je vous exhorte à aller tous lier vos gerbes par ce beau temps. Vous êtes sous la loi de faveur, sous le joug léger de la Céleste Bonté, rendez-lui grâces » (8). Le frère de Retif qui se fit curé était regardé comme le père de

(6) Ibid., p. 53.

(7) Ibid., p. 145 et seq.

(8) *La Vie de Mon Père*, p. 259.

tous ses paroissiens, l'arbitre des différends et le consolateur et le secoureur des malades (9).

Ceci nous permet d'affirmer que les ecclésiastiques à la campagne différaient de beaucoup de ceux des villes. Retif donne comme motif de la pureté de ces mœurs, la pauvreté du clergé. L'aïeul de Retif, aussi bien que son père avait toujours dessein de faire monter ses fils d'un cran dans la société (10). C'est à cette fin qu'il envoya son fils Edmond chez un avocat à Nitry et plus tard à Paris. Il ne resta pas longtemps à Nitry. De retour à Sacy, il se livra aux travaux rustiques et dans les moments de loisir il lisait la Bible Gauloise. Chose curieuse, Edmond aimait justement les mêmes livres de la Bible que son fils Nicolas lira plus tard avec tant de plaisir, la Genèse, le Deutéronome, les Nombres ; et encore comme son fils Edmond, il avait une bonne mémoire (11). En somme, ne pourrait-on pas dire qu'il a mis un peu de lui-même dans le personnage de son père ?

Les extravagances de Pierre avaient dissipé le patrimoine. Edmond mit tout en œuvre pour réparer cette situation. Sa prudence, ses économies et son énergie jointes

(9) Ibid., p. 249.

(10) L'éloge du roturier, « l'homme par excellence », qui paie les impôts, qui travaille et ensemeence (p. 107) est la philosophie de l'auteur et non pas de Pierre Retif qui ne goûtait mie la vie laborieuse des paysans. On n'a qu'à juger par ses actions, ses discours ne comptent pour rien.

(11) *La Vie de mon Père*, p. 73, et *Monsieur Nicolas*, T. I, p. 63,

à ses connaissances agricoles rétablirent en peu de temps les affaires de la famille. Il reconquit les terrains autrefois non labourables ; il défricha, il planta les côteaux, arracha les vignes des terrains arides, et sema le sainfoin. En un mot il fut un excellent cultivateur. Graduellement on commençait à apprécier ses qualités. Il fut nommé juge par le commandeur de Malte, seigneur du bourg (12). En 1729 il devint administrateur (l'homme) des terres de trois seigneurs (13).

Nous avons dit plus haut que le village de Sacy jouissait de l'autonomie politique. Voici la description que Retif donne de l'organisation politique du commun. « La petite paroisse de Sacy ayant des communes, elle se gouverne comme une grande famille ; tout s'y décide à la pluralité des voix, dans une assemblée qui se tient sur la place publique, les dimanches et fêtes, au sortir de la messe, et qui est indiquée par le son de la grosse cloche. C'est à ces assemblées qu'elle nomme les syndics, dont les fonctions ressemblent assez à celles des consuls chez les Romains ; les collecteurs de tailles, les garde-finages pour la sureté des terres ensemencées et des vignes, enfin les pâtres publics. Le président de ces assemblées est l'homme du seigneur ; le procureur fiscal y expose les sujets à traiter ;

(12) Ibid., p. 143. C'est l'ancien ordre des Templiers, seigneurs en partie avec les Evêques et Chanoines d'Auxerre.

(13) *La Vie de mon Père*, p. 176.

mais chaque particulier a droit de dénoncer des abus qui sont à sa connaissance, ou de proposer les choses utiles qu'il a imaginées. On traite les sujets sur-le-champ, et s'ils sont de quelque conséquence on envoie les syndics au subdélégué de l'Intendance pour se faire autoriser. C'est encore dans ces assemblées qu'on désigne chaque année le *canton* qui doit couper les bois communs ; on tire au sort, à l'exception du pasteur, du chef (14), quand ce dernier est habitant et des deux syndics, auxquels on assigne nommément les *cantons* les plus fournis (15) ». A propos des bois communs dont il s'agit ici, ce fut grâce aux recherches d'Edmond Retif que le village les regagna. Il avait entendu des vieillards regretter la perte des bois qu'un seigneur voisin, dans le fief duquel ils étaient enclavés, leur avait enlevés. Il cherchait les titres par lesquels les bois communs avaient été donnés par un ancien seigneur aux habitants pour reconnaître les bons et fidèles services qu'ils lui avaient rendus. Il les trouva chez le fils d'un ancien lieutenant. Leur réclamation devait être délicate, mais au moyen des instances de Retif auprès du seigneur, ils réussirent à n'en pas faire un ennemi de la communauté. « Ces bois communs sont mis en coupe réglée de vingt-cinq ans.

(14) Le Chef du commun était à cette époque le père de Retif. Il s'est désigné notaire et tabellion au bailliage de Sacy dans un contrat de mariage entre Edme Cornevin et Jeanne Gauthier. (Document communiqué par M. Maurice Cornevin, originaire de Sacy).

(15) *La Vie de mon Père*, p. 199-200.

et chaque année les habitants en ont un canton, outre le canton de réserve qu'on laisse venir en haute futaie pour avoir du bois de charpente, et pour être vendu en commun au profit des habitants, en cas de besoin. Ce cas s'est trouvé en 1755, qu'on employa trois mille livres provenues de cette vente à faire construire au bourg une fontaine qui en est à un quart de lieue (16). »

Ailleurs (17), Retif décrit son village natal en ces termes: « Je suis né dans un village libre, où jamais la vue n'est affligée par la présence d'un maître, où la chasse est libre à qui sait porter un fusil, où l'on possède des bois communaux où le peuple tient des assemblées pour nommer son maître d'école, disposer du revenu public » (18).

On avait le droit d'hériter des terres et de les vendre (19). Comme juge de paix, le père de Retif cherchait à éviter pour les habitants tous procès, ses fonctions n'étant que d'un caractère semi-officiel (20). Il était également, dès son second mariage, notaire, mais cet emploi ne lui rapportait presque rien (21).

De l'intérieur de la maison, il nous offre une image

(16) *La Vie de mon Père*, p. 134, note.

(17) *Les Contemporaines*, T. XXXII, p. 564.

(18) Cité par M. Funck-Brentano dans son livre *Retif de la Bretonne*, p. 3.

(19) *La Vie de mon Père*, p. 142.

(20) Ibid., p. 142. Dans le testament de Barbé Ferlet, déposé le 2 juillet 1771, il est nommé « Lieutenant au bailliage de Sacy ». (Document communiqué par M. Maurice Cornevin).

(21) *La Vie de mon Père*, p. 143.

aussi riante que celle de la vie bucolique menée par les occupants. Le père de famille régnait en maître, en patriarche plutôt. La soumission filiale que Retif prêchait un peu partout dans ses romans, apparaît ici en exemple. Que les filles se rebellent contre l'autorité paternelle, elles sont bientôt mises dans leur place (22). Quand même, le père est un maître bienveillant et on se soumettait volontairement au joug de son pouvoir absolu. Il était dans l'aisance. Le soir, à table, on comptait vingt-deux têtes, y compris les garçons de charrues et les vigneron, en hiver, les batteurs, le boucher, le berger et deux servantes. « Tout cela était assis à la même table : le père de famille au bout, du côté du feu, sa femme à côté de lui, à la portée des plats à servir (car c'était elle seule qui se mêlait de la cuisine ; les servantes avaient travaillé tout le jour, étaient assises et mangeaient tranquillement) ; ensuite les enfants de la maison, suivant leur âge, qui seul réglait leur rang ; puis le plus ancien des garçons de charrue et ses camarades, etc.

« Tout le monde mangeait le même pain : la distinction odieuse du pain blanc et du pain bis n'avait pas lieu dans cette maison ; d'ailleurs, ce n'aurait pas été une économie, le son un peu gras étant nécessaire aux chevaux, aux vaches laitières, aux porcs qu'on engraisait et même aux brebis, lorsqu'elles avaient agnelé » (23).

On buvait peu de vin et seulement du vieux. Les en-

(22) Ibid., p. 192.

(23) *La Vie de mon Père*.

fants ne buvaient que de l'eau ; les garçons buvaient le vin de pressurage pressé sur un rapé de *rabis* de raisins, qui grattent le gosier, qualité que les paysans goûtaient beaucoup.

Les horaires des repas variaient selon les occupations des différentes personnes, mais le soir, tous se réunissaient. Après le repas, le père commençait toujours par : « Recueillons-nous, mes enfants, c'est l'Esprit-Saint qui va parler ». « Il commençait par la Genèse, il lisait avec onction trois ou quatre chapitres, selon leur longueur, les accompagnant de quelques observations courtes et peu fréquentes, mais qu'il jugeait absolument nécessaires ». (24) Puis une courte prière en commun après laquelle on allait se coucher *en silence*.

Le lendemain, les garçons de charrue discutaient la lecture de la nuit précédente. Les garçons de charrue se signalaient apparemment par leurs mœurs. Les vigneron les avaient moins, les bouviers et les bergers avaient encore moins de candeur et d'innocence (25). *Monsieur Nicolas* est le revers de la médaille, là nous voyons des paysans pas trop innocents.

Le seul reproche que Retif eût à faire à son père, c'était d'avoir voulu pousser ses enfants dans la société. Il n'en éleva qu'un aux travaux champêtres. Voici la raison

(24) Ibid., p. 211.

(25) *La Vie de mon Père*, p. 212.

de sa décision : « Je n'ai vu nul endroit où cette qualité (la qualité d'homme) soit plus avilie que dans les petites villes de province : 5 à 6 gros habitants s'en regardent comme les propriétaires, et il semble que c'est par grâce qu'ils veulent bien y souffrir l'utile populace qui cultive la terre, exerce les métiers, et fait aller le commerce. J'en ai vu des exemples révoltants sur les promenades publiques de la part de ses prétendus propriétaires, qui, possédant les principales charges de magistrature, avaient en mains tout le pouvoir. Je serais mort de douleur dans un pareil séjour. A Paris, au contraire, l'homme est encore plus libre qu'ici, il n'y a qu'un maître, qui l'est de tout le monde ; et si un duc et pair vient à vous éclabousser, vous pouvez le lui rendre l'instant après. Grand et bel effet de la liberté dans cette ville immense où l'on voit non seulement la nation dans toute sa majesté, mais où le genre humain respire l'air salubre et le précieux parfum de l'égalité. » (26)

« Paris, mes enfants, finit-il, ou notre village, mais pourtant plutôt Paris que notre village ». (27) Cette comparaison qu'il fit aux dépens du village nous donne de sérieux doutes sur l'exactitude de sa description de la campagne ; c'est l'accent discordant dans son hymne à l'Hésiode. Pourquoi aurait-il conseillé à ses fils de quitter la cam-

(26) Ibid., p. 240.

(27) Ibid., p. 242.

pagne et de s'établir à Paris, s'ils avaient été contents à Sacy ? La réponse s'impose qu'ils n'étaient pas trop heureux. Il ne parle pas de l'envie sociale. Est-il possible que Retif, pour les besoins de sa cause, ne nous donne pas une idée complète de la situation de sa famille ?

Nous le verrons par la suite. Qu'il nous soit permis pour l'instant de souligner cette anomalie. Par surcroît, nous constatons que l'auteur était très orgueilleux concernant sa famille, comme en témoigne sa fameuse généalogie mi-plaisante, mi-sérieuse, mais à laquelle il attachait une importance considérable, puisqu'il l'intercala dans plusieurs autres ouvrages (28). Cet orgueil ne l'aura-t-il pas incité à passer sous silence quelques traits de l'état de sa famille de nature à en diminuer le prestige ?

Quant aux conditions matérielles des paysans, *La Vie de mon Père* ne nous renseigne pas, mais dans *Monsieur Nicolas* (29), nous trouvons des détails intéressants. Une paysanne avait pour dot environ 120 livres de terres labourables, son mari avait 600 (30) de prés, vignes et terres, « ce qui à vingt francs *le journal*, lui faisait quinze ou dix-huit journaux, un arpent de vigne et plusieurs quartiers de prés dispersés dans la prairie : c'était six journaux de

(28) *Les Parisiennes* et *Monsieur Nicolas**; cette généalogie parut pour la première fois dans la deuxième édition de *La Vie de mon Père*.

(29) *Monsieur Nicolas*, T. I, p. 172-173, éd. Jonquières.

(30) Dans ce cas, un mariage d'amour ; le mari prit un parti qui ne lui était pas avantageux.

chaque façon, six en blés, six en orge ou avoine et six en sombres ou jachères. Ce qui devait rapporter à peu près pour les nourrir en travaillant : l'argent de vignes devait payer les tailles, abreuver et mettre quelques sous dans la poche du mari ; pour la femme, elle avait le profit du filage de la laine de 7 ou 8 brebis, les œufs d'une dizaine de poules, le lait d'une vache, avec le beurre et le fromage qu'elle pouvait en tirer. Covin avait sa maison et son jardin. Je n'entre dans ce détail que pour donner une fois pour toutes une idée de la fortune d'un paysan ordinaire de Sacy, ainsi que de toute la Basse-Bourgogne et pour montrer combien il m'eût été facile d'être heureux dans leur état. Il en est d'un peu plus pauvres, et d'un peu plus aisés. Mon père, par exemple, possédait pour 50.000 francs de fonds de terres, tant à Sacy qu'à Nitry et à Accolay (31). J'ai eu six mille livres pour mon treizième, les valeurs étant augmentées lors de son décès (32), M. Rameau, pour plus de 150.000 livres, Thomas Piot, pour environ six mille livres, etc... Mais le général ressemble à Covin : avec 500 livres de fonds, un cultivateur vit chez nous ; avec moins, il souffre ; avec le double, il est aisé. Mais Covin était en

(31) Les terres de Nitry, qu'il aurait hérité de son père, où il était né ; celles d'Accolay de sa seconde femme, qui était de ce village.

(32) Ce qui fait monter la valeur totale de la propriété à 78.000 livres ; M. Funck-Brentano estime que la somme équivaut à près d'un million des valeurs actuelles (p. 4). Retif ne touchait pas à son héritage, puisqu'il le devait à son frère qui lui avait prêté une somme pour l'impression de ses livres.

autre tisserand ; sa femme avait du travail auprès de lui ; son sort devait par conséquent être agréable ». On ne saurait disconvenir que la nature n'était pas marâtre envers les paysans de Sacy. Certes, on ne peut s'imaginer qu'une révolution se préparait dans un pareil pays, et on déclare tout de même que la condition des paysans s'était améliorée dans la seconde moitié du siècle.

Tout de même, la campagne avait aussi ses plaies. « Il ne faut pas croire que la distance de la Capitale qu'on regarde comme le centre de la corruption fasse des villes éloignées le séjour de l'innocence : on se tromperait beaucoup !... En certaines provinces, au contraire, le vice est grossier comme les mœurs ». (33) *Monsieur Nicolas* nous convainc de la vérité de cette assertion : « Les gentils-hommes de campagne, dirait-il, qui deviennent seigneurs de terres, lieutenant, capitaines, colonels, étaient dépourvus de toute idée d'humanité. » « Combien d'autres causes on entend tous les jours qui montrent encore mieux à quel point la noblesse campagnarde est insolente, agreste, tyrannique, injuste, digne en un mot d'être efficacement réprimée » (34). Ce sont eux qui se prévalaient de leur place, qui se regardaient comme au-dessus des hommes laborieux et honnêtes. (35) En ce qui concerne la tyrannie, Retif raconte ce qu'on répétait beaucoup à cette époque, que les

(33) *L'Année des Dames Nationales*, T. II, p. 587.

(34) *Les Contemporaines*, T. 32, p. 568.

(35) *Ibid.*, T. XXXII, p. 570.

seigneurs chassaient sur les terres des paysans en forçant les clôtures et en détruisant les grains. Ils pouvaient plaider, mais sans grandes chances de gagner leurs procès. Aux environs de Paris, on remarquait une quantité de gibier réservé « pour le plaisir du Roi ». Tout braconnier était cruellement puni aux travaux publics à perpétuité.

Voilà un contraste assez frappant avec l'heureux train de vie qu'on lit dans la *Vie de mon Père*. A laquelle des deux opinions devons-nous ajouter foi ?

DEUXIÈME PARTIE

VÉRIFICATION DU TABLEAU

CHAPITRE PREMIER

L'ASPECT GÉNÉRAL DE PARIS

Nous prêtons la parole à Mercier pour nous introduire avec cette réserve dans cette deuxième partie. « Supposez, dit l'auteur du *Tableau de Paris*, mille hommes faisant le même voyage : si chacun était observateur, chacun écrirait un ouvrage différent sur ce sujet. » (1) Ainsi, nous sentons profondément la difficulté de la tâche de vérification que nous avons entreprise. Ce n'est pas que nous craignons de ne pas trouver de récits qui coïncideront avec ceux de Rétif, mais plutôt parce que tel procédé ne nous semble pas conclusif pour la raison formulée par Mercier. En revanche, si nous ne trouvons pas dans les autres témoignages du temps des observations qui s'accordent avec les siennes, cela ne voudra pas dire non plus que Rétif manquait à la vérité. La vérité a souvent plusieurs faces.

(1) *Tableau de Paris*, préface, p. 7, édition de 1782.

Pour saisir d'un coup d'œil l'immensité de Paris, il fallait, dit Mercier, qu'on montât sur les tours de Notre-Dame. De là, la ville paraissait une citrouille énorme qui est tout à la fois noire et blanche, ce qui annonçait qu'elle était bâtie en craie. La fumée des cheminées innombrables dérobait à l'œil le sommet pointu des clochers. (2) Il note que l'humidité était grande et que le quartier le plus sain était le Faubourg St-Jacques, habité par le petit peuple. Le même auteur déclare que dans son origine, pour bâtir Paris, on avait enlevé la pierre dans les banlieues, avec le résultat qu'en agrandissant la ville se trouvait sans bases (3) Nous avons vu que Retif constata l'expansion parfois inutile de la Capitale. Mercier fit la même constatation . Les trois états qui faisaient fortune alors, dit-il étaient les banquiers, les notaires et les maçons, ou les entrepreneurs de bâtiments. On construisait de tous côtés. «On n'a pas d'argent que pour bâtir : des corps de logis immenses sortent de la terre comme par enchantement et des quartiers nouveaux ne sont composés que d'hôtels de la plus grande manificence... Les remparts se hérissent d'édifices qui ont fait reculer les anciennes limites : de jolies maisons s'élèvent vers la Chaussée d'Antin, et vers la Porte Saint-Antoine, que l'on a abattue. (4). »

(2) Ibid., T. I, p. 17. Mercier comme Retif n'entre pas dans la description des monuments et des édifices.

(3) Ibid., T. I, p. 21.

(4) On bâtissait très vite alors : le nouvel Opéra fut construit en quelques semaines.

Un autre observateur a enregistré cette fureur pour les nouveaux bâtiments ; » « tout le monde bâtit à Paris, tout le monde y spéculé... Il y a trente mille appartements à louer dans Paris, et dans tous les quartiers on élève des maisons » (5) Le luxe n'était plus que dans les décors extérieurs, continue ce même auteur, les bourgeois avaient les intérieurs plus commodes que les riches. Mercier dit le contraire. « La maison bâtie, on n'est pas au quart de la dépense. La magnificence est toute dans l'intérieur de la maison. » (6)

Nombreuses sont les données fournies par les voyageurs et les observateurs sur l'état des rues de Paris, qui corroborent le témoignage de Retif. Manuel, peu bienveillant, s'en prend à la police ; mais on peut croire que la Police était impuissante à remédier au mal causé par la hauteur des maisons et par les carrosses. Les rues étaient étroites et mal percées, les maisons trop hautes et entrecoupant la libre circulation de l'air. « Les boucheries, les poissonneries, des égoûts, des cimetières, font que l'atmosphère se corrompt, se charge de particules impures. Les maisons élevées sur les ponts empêchaient le courant d'air de circuler dans la ville ». (7) « Cette élévation des maisons con-

(5) *Petit Tableau de Paris*, 1788, p. 4.

(6) *Tableau de Paris*, 1782, T. I, p. 279.

(7) *Tableau de Paris*, T. I, p. 126. L'Italien Malespina, lors de son voyage à Paris en 1786, s'étonna de n'y pas trouver cette commodité. V. art de M. C. Paris, *Journal des Débats*, du 28 août 1891.

Nettoisement des rues. Confirmation dans Monin, *l'Etat de Paris* en 1789, p. 424.

traste singulièrement avec l'étranglement de nos rues. La hauteur est restreinte à 70 pieds, non compris le toit. Des malheureux bourgeois dans certains quartiers n'ont ni air, ni jour (8). »

Mercier, le philosophe de l'avenir, s'indignait de l'insalubrité des rues et de l'inconvénient des vidages. Nous avons écouté les doléances de Retif en cette matière. Voici ce que nous dit Mercier : « Aujourd'hui, les quais qui forment une promenade et qui sont un embellissement de la ville, révoltent également l'œil et l'odorat » (3).

On n'était plus à l'aise dans les maisons. « Les maisons, indépendamment des cimetières, sont puantes, et les habitants sont continuellement incommodés. Chacun a dans sa maison des magasins de corruption. Leurs vidages nocturnes répandaient l'infection dans tout le quartier ». (10) Les matières méphitiques et fécales sont versées dans la Seine où les porteurs d'eau puisent le matin le seau d'eau, que les insensibles Parisiens sont obligés de boire. Il raconte qu'en passant sous les fenêtres des maisons de certains quartiers on est en danger d'être attrapé par les vidages des gens paresseux qui habitent les mansardes,

Les gouttières ne servaient qu'à aggraver le mauvais temps au lieu de l'adoucir. « L'eau qui tombe du ciel se divise elle-même ; les gouttières la rassemblent en tor-

(8) *Tableau de Paris*, T. XI, p. 4.

(9) *Ibid.*, T. I, p. 1.305,

(10) *Ibid.* T. II, p. 50.

rent et la versent dans les rues fréquentées, battent l'impériale des carrosses, crèvent les parasols de taffetas, inondent les passants et déchaussent les pavés. Elle s'élance, s'élève, se précipite à grands flots sur les passants. L'eau qui tombe entraînait du haut des toits des fragments de tuiles et de plâtres. » (11)

Inconvénient également gênant des ruisseaux, comme l'a noté Retif. Un large ruisseau coupe quelquefois une rue en deux, et de manière à interrompre la communication entre les deux côtés des maisons. A la moindre averse, il faut dresser des ponts tremblants. Rien ne doit plus divertir un étranger que de voir un Parisien traverser ou sauter un ruisseau fangeux avec une perruque à trois marteaux, des bas blancs, et un habit galonné, courir dans de vilaines rues sur la pointe des pieds, recevoir le fleuve des gouttières sur un parasol de taffetas ». Pourquoi, s'écriait-il, n'avoir pas de trottoirs ? (12).

A cette époque, les abattoirs ou simplement les boucheries, étaient en pleine ville. « Elles ne sont pas hors de la ville, ni dans les extrémités ; elles sont au milieu. Le sang ruisselle dans les rues, il se caille sous vos pieds et vos souliers sont rougis. En passant, vous êtes tout à coup frappés de rugissements plaintifs, un jeune bœuf est terrassé, mais quelquefois, il brise ses liens et, furieux, s'échappe de l'ancre du trépas » (13).

(11) Ibid, T. I, p. 150.

(12) Ibid, T. VII, p. 225.

Quant à l'éclairage des rues, les réverbères ont remplacé les lanternes depuis 16 ans (1782). « Maintenant, 1.200 réverbères jettent une lumière également vive et durable, l'interruption des réverbères a lieu tous les jours de lune ; mais avant qu'elle soit élevée sur l'horizon, la nuit la plus obscure règne dans les rues ; et quand elle brille au firmament, la hauteur des maisons intercepte encore les rayons de cet astre, dont le flambeau devient inutile. » (14) Nougaret trouvait les réverbères éblouissants. (15)

Sous bien des plumes de l'époque, on retrouve de vives protestations contre le danger perpétuel de l'écrasement. A cette époque, voyager en carrosse était une vogue portée à outrance. Young, peu indulgent à l'égard des faiblesses humaines, en parle ainsi : « Cette grande ville me semble sous maints aspects, la plus incommode pour l'habitant d'une fortune restreinte de toutes celles que j'ai vues. Les rues sont étroites et beaucoup sont surchargées de population, presque toutes sont sales et toutes sans trottoirs : la promenade est rendue presque impossible pour les dames élégantes. Les cochers sont nombreux et ce qui pire est, il y a une multitude de cabriolets conduits par les jeunes gens à la mode, leurs imitateurs et pareils crétins, d'une ra-

(13) *Les Tableaux de Paris*, T. I, p. 123

(14) Ibid. T. I, p. 212.

(15) Nougaret, *Le Tableau Mouvant de Paris*, 1787, T. III p. 224 et Mercier T. IX, p. 133.

(16) Young, *Voyage en France*, p. 85, édition Everyman.

pidité à rendre les rues extrêmement dangereuses si l'on n'est pas d'une circonspection incessante » (16).

Nougaret déclara qu'un nouveau genre de luxe avait pénétré la Capitale : c'était de faire précéder le carrosse d'un lévrier qui courait devant les chevaux, les excitait par ses bonds et ses aboiements et caracolait au milieu de la rue, en inondant de crotte les passants (17). On prit l'habitude, si l'on était obligé de se promener à pied, de porter des habits noirs (18). Le dégât fait par les carrosses était pourtant bien plus sérieux que decrotter les habits. Écoutez Mercier : « Les voitures et les cavalcades causent nombre d'accidents, pour lesquels la police témoigne la plus parfaite indifférence. Dans un jour, (28 mai 1770) 12 à 15 personnes étaient écrasées par les voitures. Le manque de trottoirs rendait presque toutes les rues périlleuses. Quand un homme qui a peu de crédit était malade, on répandait du fumier devant sa porte pour rompre le bruit des carrosses ; c'était alors surtout qu'il fallait prendre gare à soi. Quant un cocher vous a moulu tout vif, on examine chez le commissaire si c'est la grande ou la petite roue. Le cocher ne répond que de la petite ; et si vous expirez sous la grande roue, il n'y a point de dédommagement pécuniaire pour vos héritiers. Puis il est un tarif pour les bras, les jambes, les cuisses, et c'est un prix fait d'a-

(17) Nougaret. *Le Tableau Mouvant de Paris*. T. I, p. 55.

(18) *Tableau de Paris*, T. I, p. 117. On portait le deuil à tout prétexte pour s'épargner de suivre les modes ruineuses.

vance. Que faire ? Bien écouter quand on crie : Gare ! Gare ! Mais nos jeunes phaétons font crier le domestique de derrière le cabriolet ».

L'usage d'enterrer les morts dans les églises s'était conservé jusqu'à la fin du siècle. Les exhalaisons infectes occasionnées par ces enterrements avaient provoqué les invectives de Retif et d'autres édiles. En outre, les cimetières étaient en pleine ville (20). « Sur 100 personnes qui meurent, dit Mercier, 60 expiraient sans laisser un domestique pour les ensevelir ; mais il y avait dans chaque rue une vieille servante toute ridée qui remplissait cet office. » (21) C'est que les enterrements étaient hors de prix dans les grandes paroisses et si nous pouvons en croire le même auteur, les prêtres ne remplissaient pas trop pieusement leurs devoirs. « La loi terrible et fatale de vingt-quatre heures règne impérieusement dans cette dernière catastrophe de la vie humaine comme dans les fictions théâtrales qu'adore la nation. » (22) Les chirurgiens et les étudiants en anatomie n'avaient pas le droit de faire leurs expériences sur les cadavres des criminels ; ils avaient recours par conséquent à un commerce clandestin avec les

(19) T. de P II, p. 119.

(20) Manuel fait la même charge contre la Police. V. égal T. de P. II, p. 128. Cimetière des Innocents. Rapport du Lieutenant Général de Police au Parlement. 5. déc. 1780, document reproduit dans le livre de M. Monin, *l'Etat de Paris en 1789*.

(21) *Le Tableau de Paris*, T. I, ensevelissements,

(22) *Ibid*, T. I, ensevelissements,

pharmaciens auxquels ils achetaient des corps. Quelque chose d'incroyable, c'est que les cadavres que les jeunes chirurgiens se procuraient pour s'exercer dans l'anatomie étaient souvent coupés en morceaux et jetés dans les fosses d'aisance. (23)

Les crieurs et les crieuses des rues ne faisaient pas plaisir à Mercier, mais il ne renchérit pas sur le tableau que Retif nous crayonna de ces gens : « Non, déplore-t-il, il n'y a point de ville au monde où les crieurs et les crieuses des rues aient une voix plus aigüe et plus perçante. » (24) Au reste, on ne savait ce que voulaient dire les cris discordants, formant un ensemble dont on n'a point idée lorsqu'on ne l'a point entendu.

(23) Ibid, T. I, p. 130.

(24) Ibid, T. V, p. 69.

CHAPITRE II.

LES TROIS CLASSES.

Une chose qui frappait tout d'abord tous les observateurs des mœurs, c'était l'inégal partage des biens de la société à Paris. Le contraste entre le luxe inouï des nobles, des riches financiers, des bourgeois, et, d'un autre côté, la pauvreté du petit peuple fournit le sujet d'une foule d'homélies aux moralisateurs contemporains. (1)

« Comment, dit encore Mercier, préserver Paris de la faim qui menace perpétuellement les deux tiers de ses habitants... Depuis que la Société a admis et consacré dans ses lois mêmes une prodigieuse inégalité de fortune, le grand forfait a été commis. » (2)

Le dix-huitième siècle se signale par la rapidité avec laquelle on acquérait les grandes fortunes, la facilité aussi avec laquelle on les perdait. Un contemporain nous offre l'explication de cette fureur de s'enrichir qui se manifestait dans toutes les classes, même dans les classes inférieures sous la forme de la loterie et dans l'agiotage chez les autres : « Comme il faut absolument être riche pour

(1) Les livres contre le luxe n'étaient pas rares à l'époque.

(2) *Le Tableau de Paris*, T. III, p. 244. « ... C'est peut-être la ville du monde où les fortunes sont le plus inégales, et où règnent à la fois la plus somptueuse opulence et la plus déplorable misère ». Rousseau, *La Nouvelle Héloïse*, p. 182, éd. Garnier.

avoir à Paris des plaisirs, de la considération et même l'apparence du bonheur, on prend toutes espèces de voies pour arriver au temple de la fortune. » (3) Nous n'avons pas l'intention de chercher toutes les minuties des extravagances du siècle. Si les nobles se ruinaient, les bourgeois profitaient de leurs folies, qui servaient ainsi comme un niveleur des fortunes. « On peut citer plus de quatre petits bourgeois qui ont absorbé plus de 20 millions chacun dans 15 années, et cela sous le règne d'un monarque ennemi du luxe. » (4).

Le luxe était une espèce de rivalité. « Le luxe a pris des formes si horriblement coûteuses, qu'il n'y a point de fortunes pour ainsi dire qu'il ne vienne à ruiner. Jamais siècle n'a été plus prodigue que le nôtre. On consume ses revenus entiers, on dévore ses capitaux, on étale une surabondance scandaleuse ; on veut effacer son voisin. » (5) L'auteur du *Petit tableau de Paris* déclare que ce luxe semblait avoir enchanté tout Paris. Les décorations des maisons étaient, selon lui, fastueuses, les salaires des valets ruineux, la prodigalité de la table et la recherche des meubles avaient entraîné la chute des fortunes les mieux établies. (6)

(3) *Le Petit Tableau de Paris*, p. 30.

(4) *Ibid*, p. 34.

(5) *Tableau de Paris*, T. VIII, p. 164.

(6) *Petit Tableau de Paris*, T. VIII, p. 62. D'autre part il se demande : « D'où viennent ces fortunes rapides ? Comment en dix à douze années, un homme passe-t-il de la misère à l'opulence ? qu'a-t-il fait ? »

Une des formes la plus coûteuse qu'avait prise le luxe, c'était les modes. « La dépense des modes excède aujourd'hui celle de la table et des équipages. L'infortuné mari ne peut jamais calculer à quel prix monteront ces fantaisies changeantes ; et il a besoin des ressources promptes pour parer à ces caprices inattendus. » (7)

Le XVIII^e siècle était également porté à la gourmandise. « Les Parisiens surpassent en gourmandise toutes les nations. On ne mange plus, on dévore et la gloutonnerie tient un peu au bon ton. » (8)

Dans chaque maison, on avait une armée de domestiques inutiles et faits uniquement pour la parade. « Quand on en voit un groupe dans une antichambre, il faut songer qu'il s'est formé un vide dans la province et que cette population florissante de Paris, forme de vastes déserts dans le reste de la Monarchie. « Dans la maison d'un fermier général, il vit vingt-quatre domestiques portant livrée, sans compter les marmitons, et cuisiniers et six femmes de chambre. Dans l'écurie, vingt chevaux qui ne faisaient rien. » (9)

(7) *Tableau de Paris*, T. II, p. 215. l'Abbé F. L. Gauthier, *Traité contre l'amour des parures et le luxe des habits*, Paris, 1780. « C'est un plus grand malheur qu'on ne pense, de voir ces vies se déborder dans toutes les conditions même les plus médiocres » p. 18.

(8) *Petit Tableau de Paris*, p. 101.

(9) *Tableau de Paris*, T. II, p. 214, « le luxe se communique de proche en proche et il infeste de plus ou moins tous les ordres d'un état. » Lettre aux Académies, p. 22.

Les suites de cette extravagance se faisaient sentir chez les bourgeois qui voulaient, comme l'indiqua Retif, imiter à leur manière les autres classes. Laissons la parole de nouveau à Mercier : « Ces amusements de l'opulence enrichissent une foule d'ouvrières ; mais ce qu'il y a de fâcheux, c'est que la petite bourgeoisie veut imiter la marquise et la duchesse ; le pauvre mari est obligé de suer sang et eau pour satisfaire aux caprices de son épouse. » (10)

L'économie restait presque inconnue. « Si quelqu'un parlait aujourd'hui de souliers ressemelés, il ferait tomber en syncope toutes les femmes de simples commis. » (11) Le mal descendait même jusqu'au peuple, comme l'observe Nougaret. « Il n'est pas étonnant que le libertinage gagne jusqu'à la classe du petit peuple : les vices des grands sont adoptés par les bourgeois, et les travers de ceux-ci sont imités par la populace. » (12)

(10) Ibid, T. II. p. 199.

(11) *Tableau de Paris*, T. II, p. 199. « Une multitude d'artisans et d'ouvriers aspirent aujourd'hui par émulation à un aliment plus raffiné. Par rapport aux artisans ils ne font qu'en user ; tandis que les maîtres d'hôtel, cuisiniers et valets de leur hiérarchie gâtent journellement de quoi nourrir la moitié du royaume. » Lettre aux Académiciens du Royaume, p. 26.

« Cette ville de domestique à Paris et ailleurs consomment plus de pain blanc qu'on n'en mangeait il y a cent ans. On les nourrit plus abondamment ». Lettre, p. 24.

(12) John Moore. *Lettres d'un Voyageur anglais sur la France*, etc. p. 28. Moore accompagnait un jeune noble anglais et par conséquent il coudoyait la même caste en France,

Parmi les traits du caractère des nobles et des bourgeois aisés, on en relevait un d'assez grande importance dans l'histoire morale de l'époque, et Retif nous le signale déjà avec clarté. C'est le mépris où on tenait le peuple. « Le mot *peuple* en France est une espèce d'injure : un homme du peuple, c'est un être grossier et sans éducation. » (13) Quoique en général les observations de cet écrivain soient très superficielles, il connaissait très bien les opinions du haut monde, et en cette matière, ses lignes reflètent leur attitude. On ne saurait nier qu'il y avait probablement de la raison à leurs côtés ; l'homme du peuple était grossier et il ne jouissait pas non plus des avantages d'une éducation, mais tout cela n'était pas sa faute. On ne s'avisait point d'aider cet être avili. Le bourgeois même partageait le préjudice du noble ; et il se prévalait de son rang exact : il est *marchand*, mais n'est pas *négociant*. Mercier qui flagelle sans pitié le peuple, ou la populace, comme il désignait le dernier rang de la société, nul doute pour la faire soulever contre son esclavage, écrit ainsi à son égard : « Le peuple est mou, pâle, petit et rabougri ; on voit bien au premier coup d'œil que ce ne sont pas là des républicains. » « Dès qu'on est sur le pavé de Paris, on voit bien que le peuple n'y fait pas les lois : aucune commodité pour les gens de pied : point de troittoir, le peuple semble un corps séparé des autres ordres de la nation. » (14) Le peuple n'exis-

(13) *Tableau mouvant de Paris*, T. II, p. 305.

(14) *Tableau de Paris*, T. I, p. 54 et 55.

taît pas à Paris, il n'avait pas enfin de bouche politique. (15) On pouvait s'irriter sous le joug d'une politique hostile à ses intérêts mais il fallait garder le silence de peur d'être emmené chez le commissaire, par des espions surveillants soudoyés par le gouvernement ou les particuliers.

Et comment vivait ce peuple ? Nous avons la description de Rétif des chiffonniers dans leur taudis. En voici une de Mercier qui s'approche de celle de Monsieur Nicolas : « Sur les 10 heures du soir je vis tout à coup entrer tumultueusement 19 pendants, seize créatures et dix enfants qui s'emparèrent d'une table, la chargèrent de débris de viandes, poissons, légumes, morceaux de pain ; puis l'on fit venir du vin qui ne fut pas servi dans des pintes de plomb, mais dans des vases de grès. Cette horde, qui devenait plus nombreuse, jeta tout à coup sur la table tant en monnaie qu'en liards, une somme de 97 livres 17 sous, 9 deniers, dont ces mendiants ne paraissaient pas satisfaits, disant que la surveillance, leur recette avait passé 120 livres. Ces gueux demandèrent encore du vin dont ils burent 22 pots, plus 4 bouteilles d'eau-de-vie ; ils consommèrent aussi 2 livres de sucre, un quartenon de tabac à fumer, 16 co-trets et fagots. De ces femmes plusieurs avaient des enfants qu'elles allaitaient et torchaient... » (16) Ces men-

(15) Ibid. T. VII, p. 205, passim.

(16) *Tableau de Paris*, T. III, p. 92. L'abbé Galiani s'exprime ainsi : « Brutta cosa questo basso mondo, piano di pioggia, vente caldi, puzze, insetti e porcherie infinite. » *Mémoires*, T. II, p. 312. Autre part,

dians choyaient leurs chiens plus qu'ils ne le faisaient à leurs femmes. A cette époque la mendicité était une profession et on lui faisait la guerre de toutes parts, mais, comme le déclara Retif, les édits contre les mendiants étaient inutiles ; il fallait remédier aux sources de cette plaie de la société. Plus tard, on établit des ateliers pour des travaux de toutes espèces. On ouvrit des hôpitaux pour eux, mais il y avait encore des mendiants, si bien qu'aux premiers jours de la révolution, Paris était inondé par des mendiants des provinces. On a calculé qu'il y en avait en tout une moyenne de près de 50.000 (17).

Le peuple avait des plaintes graves à élever : il buvait un vin frelaté, il habitait une maison malsaine. Le Faubourg Saint-Marceau était le quartier de la populace la plus pauvre. Là, « les maisons n'y ont point d'autre horloge que le cours du soleil ; ce sont des hommes reculés de 3 siècles par rapport aux arts et aux mœurs régnantes... Une famille entière habite une seule chambre, où l'on voit les 4 murailles, où les grabats sont sans rideaux, où les ustensiles de cuisine roulent pêle-mêle avec les vases de nuit. Les trois mois, les habitants changent de trou, parce qu'on les chasse faute de paiement du loyer. (18) Quoi d'é-

il fait amende honorable à Paris en général : « *Lasciate Parigi o la vita è tutt'uno.* »

(17) En 1767, on enleva d'un coup ce nombre de mendiants. V. Lavis, *Hist. de la France*, T. IX, p. 251. La Brutalité de leurs crimes. V. Bloch. *L'assistance publique au XVIII^e siècle*.

(18) *Tableau de Paris*, T. I, p. 254, passim.

tonnant que de tels gens, supportant une existence sans plaisir, cherchaient l'oubli de leurs misères dans l'ivresse rapide et à bon marché ? Le renchérissement et la falsification du vin allaient obliger le pauvre parisien à recourir à l'eau-de-vie, et dans une quantité de quartiers on trouvait des tabagies, surtout dans ceux habités par la lie du peuple.

« Les femmes de portefaix qui à Paris portent des fardeaux énormes et travaillent comme les hommes, boivent de cette détestable liqueur. » (19) A la sortie des théâtres on était bousculé par un régiment d'ivrognes (20) L'observation sur le peuple de Paris de Mercier que nous avons citée plus haut, date de 1782. Le dernier tome du tableau porte la date de 1788 et c'est là que nous trouvons le changement que voici dans le peuple de Paris. « L'insubordination est visible dans le peuple depuis quelques années et surtout dans les métiers. Les apprentis et les garçons veulent se montrer indépendants et ils manquent de respect aux maîtres. Dans les métiers, vous n'entendez que les plaintes des maîtres, qui se trouvent abandonnés de leurs garçons li-

(19) *Le Tableau de Paris*, T. II, p. 20

(20) Ibid., T. XII, p. 323, passim. V. également le livre de M. G. Martin, *Les associations ouvrières au XVIII^e siècle*, où l'auteur a réuni les principaux textes contemporains qui attestent les conflits incessants entre les ouvriers et les patrons. p. 128 et seq. Suivant le cahier de 1787, ce serait les petits spectacles qui entretenaient l'insubordination et la ruine des garçons ouvriers. Cité d'après Babeau, *Paris en 1789*, p. 495.

gués pour faire une espèce de loi à ceux qui les paient. Propos insolents, lettres injurieuses, ils se promettent tout. Des idées mal entendues ont défini les anneaux nécessaires aux travaux et à la prospérité du commerce. » En outre de cette indifférence, l'ouvrier faisait de mauvaise besogne dans tous les genres. Mercier rejeta le blâme sur les garçons perruquiers qui étaient les porte-parole, les propagandistes parmi les ouvriers, de nouvelles idées révolutionnaires. Mercier s'épouvante de cet état de choses, et doué d'un sens prophétique, il s'écrie : « De nos jours, le petit peuple est sorti de la subordination à un point que je puis prédire avant un an on verra les plus mauvais effets de tout cet oubli de la discipline. » Sa prédiction se réalisa.

Le désir de se tirer de son misérable état et aussi peut-être parce qu'il était tenté par l'exemple de tant de gens qui amassaient dans un clin d'œil une fortune prodigieuse, attiraient le peuple en foule aux bureaux de la loterie royale. Aussi, la passion des jeux de hasard était-elle fort répandue dans toutes les classes, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Les causeries et la conversation étaient négligées et les jeux usurpaient leur place.⁽²¹⁾ Mais les pauvres hères de la populace qui n'étaient attirés que par la chance des gains rapides s'en allaient presque tou-

jeu absorbe tout ». *Le Petit Tableau de Paris*, p. 34.

(21) « Un talent qui se perd à Paris, c'est celui de causer. Le

jours déçus dans leurs espoirs. Ainsi, les loteries encourageaient la fainéantise et ruinaient les familles d'une fortune modique. Voici quelques-unes des suites funestes de ce cruel leurre : « L'illusion fait porter aux cent douze bureaux l'argent réservé à des devoirs essentiels. Les domestiques, incités par un appât dangereux, trompent et volent leurs maîtres. Les parents, aveuglés par la tendresse, croient doubler leur fortune et la perdent entièrement. Les commis, les caissiers hasardent leurs dépôts et se donnent la mort ensuite. » (22)

Le tirage du sort se faisait avec toute la pompe calculée à tranquilliser les gens intéressés. Le lieutenant de la police lui-même présidait, debout sur une estrade, avec quelques autres officiers. « Sur la même estrade, se trouvait la roue de la fortune, près de laquelle se tient un enfant les yeux bandés ; la roue tourne ; un petit guichet s'ouvre ; l'enfant avance la main ; prend le billet qui se présente, le remet au magistrat qui l'ouvre, les mains levées en face de la foule. (23).

La soif d'argent avait encore un autre moyen de se satisfaire, moyen aussi dangereux que la loterie, mais dont on faisait apparemment autant d'emploi que de l'autre. Nous voulons parler des astuces des filous et des voleurs.

(22) *Tableau de Paris*, T. III, p. 242. Toutefois, il faut rappeler que la loterie rapportait un revenu considérable à l'Etat. V. Monin, *L'Etat de Paris en 1789*.

(23) *La Vie Parisienne sous Louis XVI*. François Cognel, p. 17.

Les professions indéfinissables et louches, sinon illicites, étaient sans nombre : les trouveurs, les ramasseurs de bouteilles cassées, les revendeurs, les chevaliers d'industrie, et l'industrie particulière, les cendriers, les crieurs de vieilles ferrailles et de vieux chapeaux, etc... tous ces gens figurent dans les pages de Mercier. Les oisifs et les sans-travail étaient aussi nombreux : ce sont les gens qui voulaient, eux aussi toucher aux fortunes d'autrui sans se donner la peine d'y parvenir par une industrie honnête. Ecoutez leur réponse : « L'extravagance et la dissipation du luxe diminuent peut-être à nos yeux la honte et l'injustice du vol. » (24) Nougaret qui semble se connaître en matière d'astuce, puisqu'il y consacra tout un livre, déclara que les voleurs et les filous étaient presque en aussi grand nombre dans Paris que dans la capitale de l'Angleterre, ce qui n'est pas peu dire. (25) La Capitale attirait tous les mauvais sujets du royaume ; elle était un grand et vaste théâtre où ils pouvaient déployer leurs talents avec le plus de profit. (26) La police avait établi un bureau de sûreté où tous ceux qui avaient été volés pouvaient faire leurs plaintes et obtenir la facilité de recouvrer leurs effets sans au-

(24) *Tableau de Paris*, T. I, p. 206.

(25) *Tableau Mouvant de Paris*, T. I, p. 254.

(26) « L'influence que la Capitale exerçait sur les provinces était trop considérable relativement à l'influence politique. L'attrait qui séduisait les jeunes provinciaux c'était que Paris était l'asile de la liberté et des plaisirs inépuisables. » *Tableaux de Paris*, T. V, p. 60.

cun frais. « Il paraît, dit Mercier, qu'on encourage quelques filous, et qu'on tolère quelques petits larcins pour avoir connaissance des grands voleurs et des vols scandaleux. »

Quoique ces crimes fussent très sévèrement punis, il existait bien plus de ces gens qui échappaient à la vigilance de la police que de ceux qui tombaient entre ses mains. (27) Mais la civilité n'en régnait pas moins.

La Capitale n'était pas sans ses plaisirs pour le peuple. Les jours fériés étaient fréquents, et, « il n'y a que les ouvriers qui connaissent les fêtes et les dimanches. » La Courtille, les Porcherons et la Nouvelle France se remplissent ces jours-là de buveurs. « Le peuple y cherche des boissons à meilleur marché que dans la ville. Plusieurs désordres en résultent, mais le peuple s'égaie ou plutôt s'étourdit sur son sort ; et ordinairement, l'ouvrier *fait le lundi*, c'est-à-dire s'enivre encore pour peu qu'il soit en train. » (28) On finit par supprimer 14 jours de fête par an. Pendant le Carnaval, les guinguettes et les cabarets se remplissaient dès le matin et souvent plusieurs des buveurs ne sortent de la guinguette que pour aller coucher en prison. « Rien n'est plus attristant que de voir un peuple à qui on recommande de rire à tel jour et qui se prête basement à cette avilissante ordonnance. » (29) Puisque le

(27) *Tableau de Paris*, T. I, p. 300.

(28) *Tableau de Paris*, T. IV, p. 166.

(29) *Tableau de Paris*, T. 4, p. 166.

Carnaval précède immédiatement le Carême, on se livrait à l'indulgence complète.

Ce fut le siècle, par excellence, des représentations, non seulement dans les rangs élevés de la société, mais aussi chez les plébéiens. On raconte que le goût pour les spectacles privés s'étendait aux ouvriers eux-mêmes. Les théâtres avaient ramené dans les mœurs une espèce d'égalité, car les nobles dans la fureur de leur recherche des *francs* plaisirs, franchirent fréquemment la barrière si peu solide entre les spectateurs et les acteurs, fait qui atteste les nombreuses aventures amoureuses parmi les actrices. Les spectacles forains étaient tous à la portée de l'intelligence du peuple. De ces foires, celle de Saint-Germain était la mieux fréquentée. « Là, des hommes de 6 pieds, montés sur brodequins, coiffés comme des sultanes passent pour des géants, un ours rasé et pelé à qui l'on a passé une chemise, un habit, veste et culotte, se montre comme un animal unique, extraordinaire. Un colosse de bois parle parce qu'il a dans le ventre un petit garçon de 4 ans... Le charlatanisme grossier est élevé sur son trône. Les saltimbanques effrontés ont obtenu le privilège de duper le peuple ; il a payé ce privilège. Qu'importe ensuite qu'il donne des *gourdes* aux Parisiens. Les salles des farceurs sont presque toujours remplies ; on y joue des pièces obscènes ou détestables, parce qu'on leur interdit tout ouvrage qui aurait un peu de sel » (30).

(30) *Tableau de Paris*, T. I, p. 35.

Aux boulevards, on voyait un grand nombre de tréteaux qui, par leur diversité, leur prix modique, attiraient une grande affluence. Le peuple y abondait. « C'est là qu'on peut voir combien la curiosité oisive est surtout affamée de spectacles. Elle demande plutôt du nouveau que du bon. » On représentait sur les balcons des théâtres des boulevards des parades, espèce d'invitation, qui était, comme on peut facilement se l'imaginer, très préjudiciable aux travaux journaliers (31).

Si la capitale était la tête du royaume, le Palais-Royal en était le cœur : un cœur corrompu. « Ce séjour enchanté est une petite ville luxueuse renfermée dans une grande : c'est le Temple de la volupté, où les vices brillants ont banni jusqu'au fantôme de la pudeur : il n'y a pas dans le monde plus gracieusement dépravé. On y rit, et c'est de l'innocence qui rougit encore. » Là, les étrangers venus en France uniquement en quête de plaisirs se rassemblaient, là se groupaient les rumeurs des idées bannies des salons ; là s'étaient les nouveautés, les agioteurs et les filles. « Quelle que chose que vous puissiez désirer, vous êtes sûr de l'y trouver. Vous y aurez jusqu'à des cours de physique, de chimie, d'anatomie, de langues et d'histoire naturelle... Ce sont presque partout des clubs où la mu-

(31) Ibid. *Les Tréteaux de Paris*. On trouve dans *l'Espion Anglais*, T. X, p. 1 et seq, de curieux renseignements sur les foires et les théâtres parisiens.

sique et quelquefois l'instruction président... Quoique tout augmente triple et quadruple de prix dans ce lieu, il semble y régner une attraction qui attire l'argent de tous les peuples, surtout de celle des étrangers. » (32) Dans les caveaux du Palais-Royal, se trouvaient les fameuses grottes anglaises et flamandes. C'étaient des salles sous terre où l'on servait des soupers délicieux, mais tellement chers que si l'on n'y était pas attentif, on vidait sa bourse sans s'en douter.

Les débordements des filles de joie étaient à leur comble dans ce jardin parfumé de délices. Les réclamations contre la prostitution paraissent être nombreuses (33). Leur nombre méritait une attention immédiate, puisque en 1784, Elie Harel comptait dans la Capitale 60.000 filles, et on pouvait encore ajouter à ce chiffre 10.000 privilégiées ou celles qui faisaient la contrebande en secret. Le revenu de cette immense population montait à 143.800.000 livres, selon le même auteur (34). Un résultat tout à fait naturel de cet état de choses se produisit. Il fit naître une classe de femmes pour qui le titre d'une pièce d'Alexandre Dumas a servi de qualificatif : les « demi-mondaines » n'étaient

(32) *Tableau de Paris*, T. 10, p. 222, et *La Vie Parisienne sous Louis XVI*.

(33) *De la prostitution, cahier et doléances d'un ami des mœurs*, 1789. Elie Harel, *Causes du désordre public*, 1784. Mercier, T. III, p. 113, dit : « qu'elle allait au nombre de 40.000 et le revenu à 50 millions ».

(34) E. Harel, *Causes du désordre public*.

pas une nouveauté au temps de Mercier. « La foule nombreuse des courtisanes qui arrêtent dans leurs filets la jeunesse la plus brillante, l'enlèvent aux autres femmes, a fait naître à Paris une espèce de femmes, qui, sans avoir les fonds terribles du vice, n'ont pas l'austère rigueur de la vertu. La mode autorise que ces femmes se montrent au bal, au Colisée, au spectacle et qu'on ne dise pas en les rencontrant : *C'est une telle*, mais : *C'est Madame une telle à qui M. XXX donne le bras*. » (35) Pas même le danger d'être enlevée par la police ne pouvait dissuader cette foule éhontée. « On enlève tous les mois, sans beaucoup de façons, et sur le simple ordre d'un commissaire, 300 à 400 femmes publiques. On les met les unes à Bicêtre pour les guérir, les autres à l'hôpital pour les corriger. Celles qui ont quelque argent se tirent d'affaire. On voit passer toutes ces créatures en certains jours du mois devant le juge de police, seul juge en cette matière ; elles lui font une révérence ou lui disent des injures et il ne fait que répéter gravement : *A l'Hôpital, à l'Hôpital !* » (36) Ce dérèglement, tellement visible et affiché n'était pas naturellement sans conséquences importantes sur les mœurs en général : il donnait une allure libre à presque tous les rangs de la société, et la galanterie française peu à peu disparaissait (34).

(35) *Tableau de Paris*, T. III, p. 107.

(36) *Ibid.*, T. I, p. 201 à 203.

(37) *Ibid.*, T. III, p. 112. « Aussi, n'est-il guère possible que l'ima-

Après un enlèvement, on mit ces créatures dans Saint-Martin, et les derniers vendredi du mois, elles passaient à la police où on les jugeait très arbitrairement. « Le lendemain, on les faisait monter dans un long charriot qui n'était pas couvert. Elles étaient toutes debout et pressées. L'une pleure, l'autre gémit, celle-ci se cache le visage ; les plus effrontées soutiennent les regards de la populace qui les apostrophe, elles ripostent indécemment et bravent les huées qui s'élèvent sur leur passage. Ce char scandaleux traverse une partie de la ville en plein jour... » Les hôpitaux où on les renfermait ne contribuaient pas à épurer leurs mœurs. Au contraire, elles en sortaient plus dissolues. parce qu'il n'y a rien de plus fatal que l'exemple. « Il y a régulièrement 5 ou 600 filles enfermées à l'hôpital, elles se succèdent et se remplacent l'une l'autre, mais toujours plus effrontées à mesure qu'elles comptent plus d'années à l'hôpital (38). » Mercier demandait qu'on restituât aux femmes les emplois leur appartenant. C'était, insista-t-il, le seul moyen pour réformer ce grand mal.

L'opinion contemporaine sur la police variait de beaucoup, mais l'opinion semble unanime pour reconnaître l'in-

gination la plus hardie ajoute à la licence des mœurs actuelles : la corruption dans le dernier ordre des citoyens, ainsi que dans le premier n'a presque plus de progrès à faire. » T. III, p. 113. Mercier penchait à voir les choses au noir, comme tout réformateur du présent. Rousseau, *Nouvelle Héloïse*, p. 214, dit que les femmes des classes élevées imitaient les filles de joie afin de n'être pas imitées par les bourgeoises.

(38) *Tableau de Paris*, T. II, p. 84.

suffisance et l'insalubrité des prisons et des hôpitaux. Les deux termes étaient souvent synonymes. Les étrangers qui visitaient alors la France étaient tous frappés par la sûreté qui régnait dans les rues. La police avait même porté ses précautions jusqu'à faire stationner des gendarmes, fusils en mains, dans les théâtres. Mais les étrangers qui nous laissèrent leurs impressions d'un séjour à Paris, n'étudiaient les choses que très superficiellement. Pour des données plus précises, il faut recourir aux Parisiens qui connaissaient à fond leur ville natale, tel que Manuel qui était un ci-devant inspecteur de Police, et Mercier. Mercier tantôt élogieux, tantôt réformateur, déclare que les rues étaient sûres la nuit comme le jour et que de ce côté, la civilisation était presque parfaite. « On n'a rien à craindre de l'insolence et de l'ivresse, parce que la main forte n'est pas éloignée. » (39) Selon lui, la garde montait à près de 1.500 hommes. Pendant la nuit, le guet et deux ou trois-cents mouchards conservaient la paix. Les falots intimidaient les brigands. Mais par contre, il accusa la police de cacher et d'étouffer les délits et les meurtres qui pouvaient apporter l'effroi ou attester le manque de vigilance des préposés de la police. « On étouffe par ordre de la police les suicides après la descente et le procès-verbal d'un commissaire ; et l'on fait sagement : si l'on en publiait la liste, elle serait effrayante. » (40). Sur le personnel de la police,

(39) *Tableau de Paris*, T. I, p. 198.

(40) *Ibid.*, T. I, p. 205.

ses jugements sont plus sévères ; le système était tellement compliqué qu'il fallait autant d'espions pour surveiller les agents qu'il y avait d'agents. « C'est une masse de corruption que la police divise et partage en deux : de l'une elle en fait des espions, des mouchards ; de l'autre, des satellites, des exemples qu'elle lâche ensuite contre les filous, etc... » Les espions ont d'autres espions à leur trousses qui les surveillent. (41) Tout le monde était assujetti à une inquisition perpétuelle : l'espionnage avait pénétré jusqu'au foyer où il faisait trembler le bourgeois. (42)

« L'espionnage a détruit les liens de la confiance et de l'amitié ; on n'agit que questions frivoles et le gouvernement dicte pour ainsi dire la thèse pour laquelle ils parleront ce soir dans les cafés et dans les cercles. » (43) On était perpétuellement environné de gens les moins suspects qui guettaient tout ce qu'on disait et faisait. On comprend

(41) Ibid., T. I, p. 192.

(42) Manuel, *La Police de Paris dévoilée*, T. I., p. 14. Chamfort raconte une histoire très amusante qui fait entrevoir ce qu'étaient les espions qui voulaient pénétrer les secrets de tout le monde. Marmontel et un ami se rencontrèrent un jour au Café Procope et parlèrent des matières philosophiques dans une langue particulière : Dieu était M. de l'Etre. Un homme en habit noir avec une fort mauvaise mine se mêlant à la conversation demanda à l'un d'eux : « Monsieur, oserai-je vous demander ce que c'est que ce M. de l'Etre qui s'est si souvent mal conduit et dont vous êtes si mécontent ? — Monsieur, répondit l'autre, c'est un espion de Police. ». Caractères et Anecdotes, p. 80, éd. Crès. Dans *La Police de Paris en 1770* (Mémoire de Lunaire). p. 63. On trouve une autre confirmation de l'espionnage .

(43) *Le Tableau de Paris*, T. I, p. 187.

pourquoi dans les cafés, les habitués n'agitaient que des questions frivoles. Mercier n'était pas plus que Manuel un séide de ce régime ; il accusait les inspecteurs qui occasionnaient de nombreuses détentions d'être intéressés et faute d'une procédure exacte, ils devenaient aussi les juges. (44) Pour Manuel, la police était responsable de tous les abus qui existaient dans Paris, sous l'ancien régime (45). Certes, la tâche de contenir une foule de nécessiteux livrés à la disette, tandis qu'ils voyaient les autres dans l'abondance, n'était pas légère. Si l'accomplissement de leur emploi ne satisfaisait pas tout le monde, il n'y a rien d'étonnant.

Sur le chapitre des hôpitaux, on lit une histoire bien écœurante : à la veille de la Révolution, il y avait plusieurs projets en l'air destinés, à améliorer les conditions de l'hospitalisation et qui attestent la bienfaisance des particuliers, puisque le gouvernement avait les pieds et les mains liés. L'Assistance Publique et les actes de bienfaisance des particuliers avaient beaucoup augmenté à cette dernière époque du siècle : il semble que la société avait pris conscience de ses responsabilités (46).

(44) Ibid., T. V, p. 298. Manuel alla même plus loin : « On n'imaginerait pas jusqu'à quel degré d'infamie la police avait porté les vices de la Capitale : cette police qui sous prétexte de les surveiller faisait un commerce de vice et de crime ». T. I, p. 322.

(45) Manuel, T. I, p. 11 et 12, *La Police de Paris dévoilée*.

(46) Sur la question de l'Assistance publique du XVIII^e siècle, voir le travail monumental de M. Camille Bloch ; on juge, d'après les conclusions de M. Bloch, que Retif n'exagérât point le misérable état des hôpitaux et des prisons.

Quoiqu'il en soit, au cours des dix dernières années avant la Révolution, les actes de charité se multipliaient. C'est une période qui rachète en quelque sorte les autres (47).

Les hôpitaux de la Capitale étaient insuffisants ; tout le monde le savait, tout le monde le répétait. «... Il n'est plus de proportions dans notre ville, ses environs et leur infirmerie ; le pauvre y est pressé, quatre ou six couchent dans le même lit ». (48) Depuis longtemps, la voix publique réclamait des changements, mais un gouvernement obéré ne pouvait faire grand chose. Les améliorations qui s'étaient introduites étaient l'œuvre des ordres religieux de charité et des gens généreux. Une délibération des administrateurs de l'Hôtel-Dieu de 1773 demandait la translation de l'hôpital dans la plaine de Grenelle. Un avantage ainsi effectué serait : de « purger les eaux de la Seine de tous les immondices dont elle était infectée par l'Hôtel-Dieu » (49).

Dans tout Paris, il y avait 48 hôpitaux ou maisons de charité, 22 pour les malades, 6 pour les malades et invalides, et 20 réservés à des invalides. On prenait soin journellement à Paris de 6.236 malades, 14.105 invalides et

(47) Madame Necker établit un hôpital de soixante quinze lits ; d'autres exemples ne manquent pas.

(48) Tenon, *Mémoires sur les Hôpitaux de Paris*, imprimé par ordre du Roi, 1778, p. III.

(49) Ibid., p. 12.

15.000 enfants trouvés. Sur les 1.500 enfants qui naissaient annuellement à l'Hôtel-Dieu, il en passait 1.304 par année moyenne aux Enfants-Trouvés. Les enfants abandonnés montaient de 6 à 7.000, années moyennes, tandis que le reste de la population n'allait pas à plus de 14 à 15.000. Au bout d'une année, la moitié était mort, au bout de 10 à 12 ans ils ne restait de ces 7.000 que 180 au plus. « On n'exagère point ici ; c'est d'après des renseignements sûrs qu'on est en état d'affirmer que la mort moissonne ce nombre d'enfants abandonnés (50). »

On a calculé qu'un tiers des enfants provenait des provinces ; bien souvent, ils mouraient en route dans le sac du porteur brutal (51). Que ceux qui doutent de l'idéal du progrès lisent ceci : « On délivre ensuite les prisonniers pour mois de nourrices, ce sont des pères qui ne peuvent payer le lait qu'a sucé leur enfant. L'enfant au maillot fait renfermer son père robuste » (52). Les femmes repoussaient leurs propres enfants pour y substituer un étranger et ainsi gagner un obole par jour.

Même le philanthrope anglais, le Dr Howard, était obligé d'admettre que les hôpitaux de Saint-Louis et de

(50) *Tableau de Paris*, T. X, p. 85 et T. VIII, p. 1. Voir aussi Tenon-Préface, d'où la plupart de ces chiffres sont tirés.

(51) Lavis, *Histoire de France*, T. IX, p. 265. De 1772 à 1776, on avait trouvé 30.000 enfants abandonnés. La mortalité selon La Rochefoucauld-Liancourt était 85 sur 100 et seulement 5 sur 100 atteignait l'âge d'homme.

(52) *Tableau de Paris*, T. X, p. 85.

l'Hôtel-Dieu étaient « les plus mauvais hôpitaux qu'on ait jamais visités. Ils sont si remplis que dernièrement on y voyait 5 ou 6 malades dans le même lit et quelques-uns d'eux y étaient mourants. » (53) Pour s'informer de la salubrité des hôpitaux on n'a qu'à lire le mémoire de Tenon : Nous ne nous appesantirons plus sur ce chapitre qui n'est pas proprement dit dans le cadre de notre étude.

La réputation des prisons était pareille à celle des hôpitaux. « Les prisons sont resserées, malsaines, infectes. On les a justement comparées à de hauts et larges puits, aux parois desquels seraient adossées des masures étroites et hideuses. Si le prisonnier veut y être séparé, il paiera 60 francs par mois un petit emplacement de 6 pieds carrés. Tout s'y vend le double, et l'on dirait qu'il y a à un guichet une taxe particulière pour rendre la misère des prisonniers encore plus profonde... Les cachots sont les réceptacles de toutes les horreurs et de toutes les misères humaines ; les vices les plus monstrueux y sont naturalisés. Le criminel oisif s'enfonce là dans de nouveaux crimes ». (54) Tous les mendiants, les sans-travail, étaient enveloppés dans un coup de filet pour être plongés dans les dépôts et les renfermeries pour débarrasser les rues. Dans ces

(53) John Howard, *Etat des Prisons, des Hôpitaux et des Maisons de Force dans toute l'Europe*, T. I, p. 386. Ailleurs, cet auteur s'extasia sur les cours des prisons parisiennes qu'il trouva les plus aérées et propres dans tout Paris. Appréciation qu'il est bien difficile de réconcilier avec celle d'autres observateurs.

(54) *Tableau de Paris*, T. IV, p. 265, *passim*.

demeures fétides et ténébreuses, on les laissait livrés à eux-mêmes. « L'inaction, la mauvaise nourriture, l'abandon où ils sont, l'entassement des compagnons de leur misère, ne tardaient pas à les faire disparaître, l'un après l'autre » (55). La pauvreté était, selon les autorités, voisine du crime.

Les relâchements de certaines disciplines morales et des plus importantes avaient amené dans la société un dédain fort marqué pour le mariage. Outre cet oubli des vertus domestiques, il y avait d'autres causes qui contribuaient à ce phénomène. On traitait le mariage comme une affaire ; c'était un lieu commun. Il était fréquent de constater les alliances d'argent entre les nobles indigents et les riches financiers. Puis la foule des courtisanes qui enlevaient aux honnêtes femmes les maris éventuels. Finalement, ceux qui voulaient bien se marier, mais qui ne trouvaient cette nouvelle situation trop coûteuse, résolvaient la difficulté de la façon suivante : « Ceux qui n'avaient qu'une fortune médiocre prenaient une gouvernante qui s'occupait des soins domestiques ». Mercier nous assure que cet arrangement était fort général, surtout « depuis que les femmes ont contracté le goût effréné de la parure et de la dissipation. On en voit dans l'ordre bour-

(55) Ibid., T. IV, p. 299. It is very singular, but I believe it is a fact, that one fifth of the children born in Paris are sent to the founding Hospital, and one third of the inhabitants who die in Paris die in a hospital, Philippe Thicknesse. Hints to those who make the tour of France. London, 1768, p. 275.

geois dédaigner les soins de l'intérieur de la maison, les abandonner à des valets, frémir au seul nom de cuisine, et dire à leur mari qu'elles ne leur ont pas apporté 40.000 frs pour avoir soin du linge. Or, vous saurez que cette dot de 40.000 francs rend une petite bourgeoise impertinente et fait qu'elle compte avec sa marchande de modes, mais pas avec son boucher » (56). Il n'est pas douteux que ce système dotal ait ses inconvénients : d'abord, il a causé les mésalliances qui introduisaient ou encourageaient l'adultère ; puis, il était la cause de l'entrée dans les couvents de toutes les filles sans dot. Le mal n'était pas limité aux familles nobles ; il avait gagné les ménages bourgeois. Les changements qui s'opéraient dans le mari le lendemain de ses noces avaient pour cause la découverte qu'il avait épousé une femme dissipatrice qui joint à la dépense la paresse. « L'inconséquence, la légèreté, la folie, remplacent les occupations où elles avaient été élevées dès l'enfance » (57). En un mot, la dot était, au dire de cet observateur, responsable de tous les travers dans le mariage. D'autre part, la femme pouvait ruiner le mari si elle le jugeait bon : « Elle aura été malade pendant dix années, elle lui aura coûté infiniment ; il faut qu'il restitue tout (58) à son décès.

(56) *Tableau de Paris*, T. V, p. 9.

(57) *Tableau de Paris*, T. IV, p. 314.

(58) *Ibid.*, T. VI, p. 284. « Fièvre de sa dot, la bourgeoise faisait dresser son contrat de mariage sur le même modèle que celui d'un prince ou d'un duc. Apprenant que les princesses n'obéissent pas toujours à leurs augustes époux, n'a pas voulu de sa maison ». T. VI, p. 9.

La leçon de Georges Dandin ne changeait rien au sort des maris.

Toutefois, il faut remonter un peu plus loin pour trouver les sources des désordres conjugaux. Les filles de la petite bourgeoisie ne vivaient pas trop sous la surveillance de leurs mères. « Elles ont des prétextes perpétuels pour mettre le mantelet et sortir de la maison » (59). L'indigence de leurs parents les empêchait de faire du bien à leurs enfants. Cette fille du petit bourgeois est environnée de dangers qui conspirent à la déniaiser sinon à la perdre complètement. « L'année de la première communion n'est que trop souvent, hélas ! le terme de leur sagesse » (60).

Les classes élevées célébraient l'hymen à grand frais, mais les bourgeois ne s'évertuaient pas à rivaliser à cet égard avec les riches. Aux noces bourgeoises, « on voit des assemblées de 80 à 100 personnes. Les invités chacun à leur tour rendent le festin aux jeunes mariés : c'est un enchaînement de repas pendant une semaine. » La licence des paroles formait le complément nécessaire de toutes ces noces. Le peuple fut le dernier à abandonner les coutumes joyeuses, la danse régnait comme autrefois.

Un bénéfice qui résulta de l'attaque acharnée des encyclopédistes contre la religion, le clergé, les couvents et les militaires, ce fut d'armer le clergé des arguments de ses adversaires ; la religion finit par être plus tolérante

(59) *Tableau de Paris*, T. XII, p. 111.

(60) *Ibid.*, T. XII, p. 113.

elle-même, surtout chez les grands prélats. On raconte que personne n'était moins chrétien que quelques-uns des archevêques qui souriaient poliment ou renchérissaient sur les bons mots des incrédules (61).

En tout cas, la liberté religieuse est au plus haut degré possible à Paris : « les juifs, les protestants, les athées, les jansénistes, non moins coupables aux yeux des molinistes, les *riennistes* vivent à leur fantaisie ». (62) C'est que les grands prélats ne s'occupaient pas trop de leur charge et ils violaient facilement et sans remords la loi de résidence pour s'installer à Paris, où ils menaient la vie somptueuse des nobles auxquels ils étaient alliés à plusieurs titres (63). Ce n'est pas à dire qu'il n'y avait parmi les prélats des hommes sérieux, généreux et intelligents. Les curés, au contraire, avaient une réputation de probité qui en général est bien fondée. Ils sont toujours plus éclairés et moins

(61) Ibid., T. IV, p. 74. Rousseau, très peu bienveillant à l'égard de la grande société, s'exprime ainsi : « Le robin prend l'air cavalier ; le financier fait le seigneur ; l'évêque a le propos galant ; l'homme d'Etat de bel esprit : il n'y a pas jusqu'au simple artisan qui, ne pouvant prendre autre que le sieur, se met en noir les dimanches pour avoir l'air d'un homme de palais. *La Nouvelle Héloïse*, p. 184.

(62) *Tableau de Paris*, T. III, p. 87. Quant aux juifs, Mercier dit qu'ils étaient très nombreux à Paris et quoique ils n'eussent pas de synagogue, ils pratiquaient toutes leurs cérémonies à huis-clos. « La tolérance de l'Administration à cet égard ne saurait aller plus loin. Ils possédaient des terres et testaient. » T. II, p. 50. Ils avaient même possédé des monastères et par conséquent le droit de nommer les prélats leur appartenant. Sur les Juifs voir Monin, *Les Juifs de Paris à la fin de l'Ancien Régime*, Versailles, 1897.

(63) Ibid., T. I, p. 289.

fanatiques que les prêtres qu'ils ont sous leurs ordres .Mais dans les grandes paroisses, ces curés étaient trop nombreux (64). La défection des fidèles commençait à se faire remarquer. On se passait des vêpres, des églises, et les églises n'étaient guère remplies. « Les femmes composent au moins les trois-quarts de l'assemblée. On va dans le carême entendre les prédicateurs, un peu renommés, pour juger leur style, leur éloquence et leur débit ».

On trouvait beaucoup à reprendre au sujet des abbés. Sans même entrer dans aucun ordre ecclésiastique, ces gens avaient provoqué sur les religieux un jugement défavorable quant à leurs mœurs. Ces petits abbés ne servaient ni l'Eglise, ni l'Etat ; ils vivaient dans l'oisiveté la plus suivie et ne faisaient que des inutilités et des fadaises.

Ils occupaient une place entre un précepteur et un sigisbée (cicisbeo). « Dans plusieurs maisons, on trouve un abbé à qui on donne le nom d'ami, et qui n'est qu'un honnête valet qui commande la livrée. Il est le complaisant soumis de Madame, assiste à la toilette, surveille la maison et dirige dehors les affaires de Monsieur » (65) Il paraissait le maître afin d'être mis sur la feuille. « On voit sous le nom d'abbés beaucoup de petits houzards sans rabat ni calotte, avec un petit habit à la prussienne, des boutons d'or et un chapeau sous le bras ,étaler une frisure

(64) Ibid., T. VI, p. 20 et 21.

(65) *Le Tableau de Paris*, T. I, p. 286.

impertinente et des airs efféminés. Piliers de spectacles et de cafés, ou mauvais compilateurs de futilles brochures, ou faiseurs d'extraits satiriques, on se demande comment ils appartiennent à l'Eglise..... Prend l'habit ecclésiastique qui veut, même sans tonsure. » (66) Ce sont les abbés sans abbaye, infiniment inutiles qui se mêlaient de tout sauf de leur bréviaire. Les frocs n'osaient plus se montrer dans la capitale puisqu'on se moquait d'eux.

Il serait bien injuste de juger l'Eglise par les petits abbés et les couvents, simulacres de la vraie Eglise, mais on basait presque toutes ces accusations sur ces deux institutions. « Les couvents sont jugés. Les curiosités excessives, la bigoterie et le cagotisme, l'ineptie monastique, la bégueulerie claustrale, y règnent... Un mélange adroit de décence et de mondanité les en rend le génie tutélaire ». Mais les couvents, avec le temps, avaient perdu l'estime du peuple. « Autrefois, de jeunes sœurs étaient sacrifiées à l'avancement d'un frère en service, et plus d'une mère coquette voyait avec déplaisir auprès d'elle, une fille qui grandissait... On a tant écrit sur cet abus que les mères les plus ambitieuses et les plus dénaturées n'osent plus parler de couvent à leurs filles. Celles qui peuplent les couvents sont des filles pauvres et sans dot. Mais les demoiselles y restent jusqu'à ce qu'on les marie ; et quand elles sont

(66) Ibid., T.I, p.287. Une remarque de Guingué, *Notice sur la vie de Chamfort*, p. 12, éd. Crès, est à propos ici : « Nicolas était alors abbé ; c'était un costume et non pas un état ».

femmes, elles racontent à basse voix les histoires que tout le monde sait et les singulières passions qui règnent. Ce qu'il y a d'étrange et d'inconcevable, c'est que cette même mère ne manquera pas d'y mettre un jour sa fille. Quoique bien instruite du danger que l'innocence y court. » (67)

A bon droit, on critiquait les soldats, qui, dans les villes provinciales et frontières, terrorisaient les paisibles citoyens. Mais, les officiers étaient pires encore. « En général, les officiers (les exceptions à part) sont fort désœuvrés et très peu instruits. Le luxe de la Capitale tue, non le courage, mais le génie belliqueux de nos officiers. Les délices d'une vie efféminée et sensuelle sont incompatibles avec les travaux de la guerre (68). Les soldats se recrutaient dans la petite bourgeoisie ; le frère qui s'engage un beau matin déserte au bout de 10 mois. Autrefois, le fils de bons bourgeois se faisait un devoir de servir quelque temps. Aujourd'hui (1788), ce service n'a plus rien d'attrayant. Il n'est plus regardé que comme la ressource du libertinage. » Ainsi, d'une manière générale, Mercier porta les mêmes charges contre les militaires que Retif.

(67) Ibid., T. VI, p. 95.

(68) Ibid., T. II, p. 10 à 12. Voir aussi *La Nouvelle Héloïse*, p. 184.

CHAPITRE III

LES MŒURS RURALES.

Les opinions sur la condition des paysans, soit des historiens, soit des observateurs contemporains, diffèrent énormément. D'abord, il faut distinguer entre les diverses parties du royaume, entre les différentes époques et les diverses catégories de paysans; un procédé qui ne permet pas de donner une conclusion générale sur leur situation. Puis pour avoir des données précises, nous devons recourir aux documents d'archives, aux baux, aux inventaires, etc., comme le désirait M. Brunettière (1). Mais cette besogne de plusieurs années, nous ne l'avons pas entreprise, puisque les moyens nous manquent. Faute de cela, nous nous en rapporterons aux historiens comme Loutchisky et Ribbe. Les documents littéraires font défaut ici, car Jacques Bonhomme n'écrivait guère à moins qu'il ne fût un Retif.

Une des principales difficultés en face de laquelle l'historien se trouve, c'est de déterminer exactement quel était le vrai possesseur des terres. Dupont de Nemours estimait que le clergé et la noblesse possédaient les quatre cinqui-

(1) Revue des Deux Mondes, 1^{er} avril 1883. *Les Paysans sous l'Ancien Régime*.

èmes des bois, prés, herbages, étangs et seulement un sixième des terres labourables, tant à titre de propriété foncière que comme dixième, champ-parts ou autres droits seigneuriaux (2). Mais on peut opposer à cette appréciation celle de Loutchisky qui calcula que sur 5 millions de petits propriétaires, les paysans prédominaient (3). Les régions où ce régime était en vigueur sont assez nombreuses. « Au Nord seulement, un peu plus du tiers de la terre se trouvait entre les mains des paysans ; dans l'Orléanais et la Bourgogne, la classe paysanne en possédait autant ou peut-être un peu plus. (4) Kowalski, au contraire, soutient qu'il est impossible de déterminer, même approximativement, l'étendue de la petite propriété libre avant la Révolution. La majeure partie, il la croyait possédée par les privilégiés (5). Young qui étudiait la question de très près à l'époque, pencha vers l'opinion contraire : il dit qu'un tiers de la petite propriété appartenait aux paysans. Mais ce qui nous concerne tout particulièrement ici, c'est la vérification d'une organisation politique des communautés, si même il était impossible de nous renseigner exactement sur la superficie de cette organisation.

Les origines des communautés remontent aux temps

(2) Lavissee, *Histoire de France*, T. IX, p. 247.

(3) Loutchisky, *La petite propriété en France avant la Révolution*, p. 79.

(4) Loutchisky, *Etat des classes agricoles en France à la veille de la Révolution*, p. 17.

(5) Lavissee, *Histoire de France*, T. IX, p. 247.

reculés de l'origine de la Féodalité (6). Les seigneurs propriétaires de vastes terres ne pouvaient les cultiver eux-mêmes. Pour se procurer la main-d'œuvre, ils faisaient une concession d'une partie de leurs terres aux habitants, à condition que ceux-ci moulussent le blé dans le moulin seigneurial, cuisent leur pain au four seigneurial, et exigeaient encore d'autres droits. Ces concessions différaient des métayages en ce qu'elles donnaient aux habitants un titre pour les terres qu'ils labouraient pour eux-mêmes, quoiqu'ils ne pussent que rarement rapporter titre par écrit. L'habitude faisait la loi. Je possède, dit le paysan, et c'était au seigneur à prouver par titres les causes de sa prétention. Les choses en restèrent là jusqu'à la fin du XVII^e siècle, quand apparemment les terres seigneuriales échangèrent de main. Les nouveaux seigneurs voulaient usurper les bois, les terres, etc... des paysans, mais, une déclaration du Roi faite à Blois en 1667, mit fin aux procès intentés par les paysans. Il leur restitua sans formalités, et dans toute l'étendue du royaume, toutes leurs terres. Au reste, après trente ans de possession, le droit de rachat du

(6) La Poix de Freminville, *Traité... des Communautés d'habitants*, Paris, 1760. Babeau, (*Le Village sous l'Ancien Régime*, p. 5) distingue entre la commune et la communauté, désignées dans les documents latins *communæ* et *communitas*. Les Communautés n'avaient aucune loi écrite ; l'organisation de la commune était octroyée par une charte. « La commune est une exception, un privilège ». L'administration par assemblée d'habitants existait presque partout. (Babeau, op. cit., p. 5, P. IV.)

seigneur était prescrit (7), par conséquent, le droit d'occupation des censitaires était aussi solide que celui des propriétaires. Les Communes ou usages : bois, marais, pâtures, terres vagues et vains appartenaient aux habitants d'un village de toute antiquité et dont l'usage leur avait été abandonné par le seigneur propriétaire du sol.

Un document de la plus grande valeur et d'une authenticité qu'on ne saurait mettre en doute nous est parvenu, qui nous permet de corroborer le récit de Retif (8). C'est l'histoire du procès dressé par les autres avocats pour prouver, sur le vu d'un grand nombre de titres, dont quelques-uns remontaient au XIII^e siècle, que la forêt du Pâtis appartenait au Bourg de Sacy, droit qui, semble-t-il, fut contesté par les habitants du hameau de Vau-des-Puits. Dans les titres latins cités dans ce mémoire, (ils furent compulsés dans les documents gisant oubliés dans les divers abbayes de la région) Sacy est désigné par le nom de *Communi Villæ*. Qu'il nous soit permis de citer en partie la charte de franchise de l'année 1236, qui n'est du reste qu'une confirmation des libertés déjà précédemment exis-

(7) Lavissee, *Histoire de France*, T. IX, p. 248.

(8) *Mémoires pour la commune de Sacy, défenderesse contre les habitants du hameau de Vau-des-Puits défendeur*, par Challe, avocat et Duché, avoué. Sd. Sans lieu. Il est intéressant de noter que ce document sortit de l'Imprimerie Fournier d'Auxerre, la même où Retif travaillait comme apprenti dans sa jeunesse (V. *Monsieur Nicolas*). Nous devons cette communication à l'obligeance de M. Maurice Cornevin, originaire de Sacy, admirateur de Retif.

tantes : « Savoir faisons à tous, dit dans cet acte le prieur de Saint-Jean-de-Jérusalem, que nous, de l'assentiment de nos frères, nous avons confirmé à nos bourgeois et à leurs héritiers demeurant ou qui demeureront à l'avenir dans notre ville de Sacy, tous les usages, coutumes et franchises établis, approuvés et observés dans ladite ville, et dont il est notoire que ses habitants ont été en possession jusqu'à ce jour. » (9)

Avant cette époque (il faut nous reporter au-delà de ces temps pour chercher ses origines), la commune de Sacy était déjà constituée dans tous ses droits et ses habitants étaient des bourgeois et des hommes libres. La chartre ajoute ensuite de nouvelles franchises, notamment un jury des habitants chargés de maintenir leurs privilèges. L'acte déclare que « si quelques différends viennent à naître entre nous et nos bourgeois de Sacy ou quelqu'un d'entre eux, au sujet des usages, coutumes et franchises sur-relatés, ou de ceux qui ne sont pas exprimés formellement dans la présente chartre, nous choisirons six de nos bourgeois de Sacy, et le corps des bourgeois, ou celui d'entre eux qui aura un différend avec nous, en élira six autres de la même ville ; et que ces douze, ou la majorité d'entre eux affirmeront par serment, en présence de notre délégué, avoir été établi, approuvé et observé jusqu'à ce jour, et ce qu'en conséquence ils ordonneront comme juste, nous

(9) *Mémoires sur la commune de Sacy*, p. 5,

et ceux avec lesquels existera le différend devrons chacun de notre côté l'observer et l'exécuter sans appel, comme chose définitivement jugée. » (10) Il est tout à fait loisible maintenant de conclure, que l'image que Retif traça dans *la Vie de mon Père*, de la constitution de la communauté de Sacy, est fidèle à la réalité des choses.

Les règlements concernant le gouvernement des communautés n'étaient pas trop connus. « Cette manière est presque inconnue aux habitants mêmes » (11). Le seigneur du lieu, le seigneur haut justicier n'était considéré que comme le premier habitant du corps de ceux qui font communauté. Par conséquent, il n'avait aucune portion en particulier, mais, si les communautés jugeaient à propos d'affermir partie de leurs communaux à prix d'argent, (lequel prix ils employaient aux charges locales et annuelles de la commune), le seigneur en tirerait parti. (12) De même les habitants ne pouvaient s'assembler sans la permission du seigneur ou justicier, ni députer sans l'assentiment de l'intendant de la province (13). Tous les actes de l'assemblée

(10) Ibid., p. 6. Ce même mémoire fait remarquer qu'au XVIII^e siècle, le bourg de Sacy était plus riche et plus peuplé qu'il ne l'était au milieu du XIX^e siècle, époque où il fut écrit.

(11) Le Poix de Fréminville, *Traité... des communautés d'habitants*, Paris, 1760, p. 17.

(12) Ibid., p. 36.

(13) Ibid., p. 186, 195, 200. V. cependant l'étude de M. Babeau, *Le Village sous l'ancien régime*, aussi pour la physionomie morale des paysans de sa maison, et de sa vie dans l'intimité. Le complément du livre précité par le même auteur est *La Vie rurale dans l'ancienne France*.

de la Commune étaient contrôlés et il y avait peu de cas où il fut libre aux habitants d'emprunter ou d'initier un procès sans l'approbation générale de l'Assemblée. Voilà en raccourci quelques-unes des caractéristiques de cette organisation, qui représentait, relativement aux ordres, une autonomie enviable.

On se demande quel pouvait être le sort du paysan aux années qui ont précédé la Révolution. Les historiens jugent que la propriété était de plus en plus morcelée et qu'en général la condition des paysans s'était progressivement améliorée dans la seconde moitié du siècle. La corvée avait perdu en France son caractère purement économique et les propriétaires, encourageaient le paiement de cette redevance en argent. Les impôts et les cadastres autorisent les historiens à dire que le partage des propriétés foncières était à peu près égal entre la noblesse et le clergé d'une part, et les paysans, de l'autre (14), et presque toutes les grandes propriétés qui n'étaient en général pas concentrées dans une seule paroisse, étaient exploitées par les paysans, fait qu'on attribue à l'absence d'une classe de travailleurs agricoles et au nombre de paysans qui cultivaient leurs propres terres (15). Par conséquent à la terre qui leur appartenait en propre, les paysans ajoutaient la

(14) Loutchisky, *Etat des classes agricoles*, p. 27, 42. En Bourgogne, la proportion était 46,6 % à 33 %.

(15) Ibid., p. 67.

plus grande partie de la terre que possédaient la bourgeoisie et les classes privilégiées (16). Quand le docteur Ribby faisait le tour de France en 1787, il était partout frappé par la fertilité des champs ; « nous franchîmes une distance de 70 milles, et j'ose dire que nous ne vîmes pas un acre qui ne fut pas dans l'état de culture la plus soignée » (17). Après 400 milles, il fit la même appréciation. Par contre, le partage de la terre n'était pas toujours effectif. Souvent il arrivait que le seigneur prenait un tiers de la récolte : « Ce partage des communaux donna un peu de terre aux paysans, mais fut en fin de compte nuisible aux petits propriétaires et aux journaliers qu'il priva du supplémentaire des ressources de la forêt et de la lande » (18).

Le système le plus en vogue fut le métayage ou location à mi-fruits. « Il était répandu sur presque 7/8 du territoire ». Le contrat du métayage variait, mais en général, les propriétaires louaient leurs terres à rente fixe à des fermiers, auxquels ils fournissaient les bestiaux et avec lesquels ils partageaient la récolte. C'étaient les métayers et les journaliers dont le sort était le plus misérable (19). Ce sera parmi ces victimes qu'éclateront les émeutes des paysans pendant la Révolution.

(16) Ibid., p. 71.

(17) Docteur Rigby, *Voyage d'un Anglais en France, 1787*, éd. de Paris, 1910, p. 9.

(18) Lavissee, *Histoire de la France*, T. IX, P. 1 p. 215.

(19) Ibid., p. 250. Loutchisky, *Etat des classes agricoles*, p. 78.

D'où vient alors le mécontentement ? On ne l'attribue point ni à la famine, ni à l'influence des agioteurs, mais bien à la haine que portait le peuple à la noblesse, haine qui atteignit son paroxysme aux environs de 1789. C'est à tort donc qu'on représente les paysans comme corvéables et taillables à merci. L'accroissement des terres par les paysans s'effectuait au détriment des bourgeois et des nobles, et leur avidité en allait augmentant (20). Le paysan se représentait un sort d'il y a 50 ans et la comparaison avec le présent lui fit demander pourquoi il n'était pas encore mieux. De là jaillit le mécontentement .

(20) Loutchisky, *Etat des classes agricoles*, p. 20.

CONCLUSION

On ne saurait concevoir une tâche plus délicate pour l'historien des mœurs que celle de reconstituer, avec toutes ses nuances justement proportionnées, l'image d'une époque passée. Cette tâche devient d'autant plus difficile que les documents qui servent à l'historien sont, pour une partie souvent et par la nature même des choses, défavorables à l'époque envisagée. Lorsqu'il s'agit des mœurs actuelles, on a presque toujours en vue un idéal auquel on compare les choses telles qu'elles se présentent dans la réalité. C'est cette comparaison qui fait naître chez les écrivains des idées de réforme, quelquefois génératrices de progrès. Il en résulte, aussi, qu'on passe sous silence les aspects qui font l'honneur d'une époque quelconque, mais qui ne cadrent pas avec les opinions toujours un peu préconçues du réformateur. Ces documents sont les plus abondants sur les mœurs du dix-huitième siècle, et c'est d'après eux qu'on est obligé de se figurer le tableau de la période. Les exemples des vies sans principe, les vices étalés sans pudeur et les scandales mondains prédominent, car les honnêtes gens n'ont pas d'histoire. Sans doute, l'histoire même en pâtit, mais le seul moyen, à défaut de preuves matérielles, pour entraîner la conviction, de compenser cet inconvénient c'est de faire appel au présent. Il suffit de se représenter

la vie quotidienne pour se convaincre que les paisibles vertus, actuellement comme autrefois, cotoient les vices à la mode.

Donc Retif de la Bretonne était un réformateur, ou, si l'on préfère, un ennemi du présent. D'emblée, cette tendance réformatrice se manifesta chez l'écrivain de sorte que toute son œuvre est, en quelque sorte, une censure violente et permanente contre la dépravation des mœurs, et, en général, contre les défauts du genre humain. Doit-on prêter une foi absolue à son témoignage ? Nous ne le croyons pas. Mais, dans l'ensemble, il donne les caractéristiques les plus saillantes du dix-huitième siècle dans la classe moyenne et roturière. « Les mœurs sont corrompues, dit-il, puis-je peindre les mœurs d'Astrée ? » A l'appui de cette opinion, nous avons essayé de montrer qu'il y avait encore d'autres écrivains à l'époque qui se posèrent la même question et la traitèrent de la même manière, formulant des opinions analogues aux siennes, exprimant des vœux et donnant des conseils semblables aux siens. Nous croyons donc permis de conclure que les descriptions des mœurs dans les romans de Retif de la Bretonne répondent à la réalité.

Vu :	Vu le 20 février,
<i>Le Président de la thèse :</i>	<i>Le Doyen de la Faculté</i>
DANIEL MORNET.	<i>des Lettres de l'Université</i>
	<i>de Paris :</i>
	H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris :
S. CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons suivi la bibliographie des ouvrages de Retif de Lacroix. Pour les traductions allemandes aussi bien que pour les études, nous renvoyons au RETIF-BIBLIOTHEK de Dühren et à la bibliographie de Schurig, cités ci-dessous.

I

1° Ouvrages de Retif non cités par Lacroix.

Avis aux Confédérés de LXXXIII départements sur les avantages d'un séjour à Paris.

Mes inscriptions, P. 1889.

2° Biographies de Retif

ASSÉZAT, J. — *Préf. aux Contemporains, T. I, P. 1875.*

BEAUNIER, A. — *La Jeunesse de Joubert, P. 1921.*

BÉCLARD, L. — *S. L. Mercier, sa vie et son temps, P. 1903.*

BORDES DE FORTAGES. — *Une visite à la ferme de la Bretonne, Bordeaux, 1913.*

BLOCH, I. — *Voir Dühren.*

BOISSIN, F. — *Restif de la Bretonne, P. 1875.*

COTTIN, P. — *Préf. à Mes Inscriptions, P. 1889.*

DÜHREN, E. — *Retif de la Bretonne, der Mensch, der Schriftsteller, der Reformator, Berlin, 1906.*

FUNCK-BRENTANO, F. — Introd. *Les Nuits Révolutionnaires*, P. 1900.

Introd. *Le Village (La Vie de mon Père)* P. s. d.
Retif de la Bretonne, professeur d'histoire à Moulins, P. 1910.

Retif de la Bretonne, Conférence du 9 janvier
1928 à Monaco.

Retif de la Bretonne, P. 1928.

GRASILIER, L. — *Retif de la Bretonne Inconnu*, P. 1927.

HENRIOT, E. — *Les livres du Second Rayon*, P. 1927.

PALACHE. — *Four Novellists of the Old Regime*, New-York,
1926.

UZANNE, O. — Introd. *Le pied de Fanchette*, P. 1881.

VALERY-RADOT. — *Le Temps*, n° du 11 mars 1886.

3° Etudes médico-psychologiques.

AVALON, J. — *Une diatribe de Retif contre les médecins*.

BARRAS, L. — *Le Fétichisme. Retif de la Bretonne fut-il fétichiste ?* Montpellier, 1913.

CHARPENTIER, L. — *Restif de la Bretonne, sa perversion fétichiste*, Bordeaux, 1912.

FERNEL, — *Les névrosés de la littérature et de l'histoire*. La
Revue thérapeutique des alcaloïdes, n° de
juin 1912.

GENTY, M. — *Retif de la Bretonne et la Médecine*. Le Pro-
grès Médical, n° de juillet 1928.

GRAND-CARTERET, J. — Introd. *Monsieur Nicolas*, éd. abrégée de Michaud. P. s. d.

MIREUR, H. — *Retif de la Bretonne et le Pornographe*. Bruxelles, 1879.

SOURY, J. — *Portraits du dix-huitième siècle*, P. 1879.

(Pour d'autres articles voir la bibliographie dans la thèse du Docteur Charpentier, précitée.)

4° Sur ses idées sociologiques

HUE, G. — *Femme et genres d'homme de lettres*. Mercure de France, pp. 206-27, 16-X-10.

LICHTENBERGER. — *Le Socialisme du XVIII^e siècle*. P.

PLANHOL, R. de. — *Les utopistes de l'amour*, P. 1918.

PRINGAULT, F. — *Retif de la Bretonne Communiste*, Mercure de France, 16. XII. 13.

VALERY-RADOT, R. — *Retif de la Bretonne réformateur et précurseur*. Revue bleue 1890.

5° Bibliographies

ASSÉZAT, J. — Introd. aux *Contemporaines*. T. III, p. 1875.

BORDES DE FORTAGES. — *Catalogue de la bibliothèque de Ph. L. de*. 3^e p. Bordeaux 1927.

DÜHREN, E. — *Retif-Bibliothek*. Berlin 1906.

FUNCK-BRENTANO, R. de. — *Retif de la Bretonne*, P. 1928.

(A la fin de cet ouvrage on trouve une très utile bibliographie.

- LACROIX, P. (le Bibliophile Jacob). — *Bibliographie de tous les ouvrages de Retif de la Bretonne*, P. 1875.
SCHURIG, A. — *Retif de la Bretonne, katalog einer Sammlung seiner Werke*, Berlin 1922.

6° Etudes littéraires.

- ALMÉRAS, H. — Introd. à *La Vie de Mon Père*, éd. Michaud, P. 1910.
ASSÉZAT, J. — Introd. aux *Contemporaines*, T. II, P. 1875.
BLEI, F. — *Die galante Zeit*, Berlin, 1905.
BOISSIN, M. — Introd. à *La Vie de Mon Père*, éd. Bossard, P. 1924.
BONNEAU, A. — *Curiosa*, P. 1887.
LISEUX, I. — Introd. et notes à sa réimpression de *Monsieur Nicolas*, P. 1883.
PETIT DE JOINVILLE. — *Histoire de la langue et la littérature française*, T. IX.
SAINTSBURY, G. — *History of the French Novel*, T. I. London, 1918.
BORDEAUX, H. — *Les pierres du foyer*, P. 1923, pp. 27-37.
BOURGET, P. — *Jugements littéraires*, P. 1928.
BOURGET, P. — La Revue des Deux Mondes, 15 oct. 1928.
MAYNIAL, E. — *Le Mercure de la France*, 1928.

II

1^o Ouvrages consultés

- ANDREWS, J. — A Comparative view of the French and English nations London 1785.
- ANDREWS, J. — Letter to a young Gentleman on his setting out for France. London 1774.
- CARRACCIOLI, DE. — *Paris le modèle des nations étrangères*, Venise 1777.
- COGNEL, F. — *La vie Parisienne sous Louis XVI*, P. 1882.
- HOWARD. — *Etat des Prisons, des hôpitaux et des maisons de Force dans toute Europe*, P. 1788.
- IMBERT, G. — *La Chronique Scandaleuse*, P. 1791.
- GARNIER, J. — *Les Chartes de commune et d'affranchissement en Bourgogne*. Dijon 1867.
- LACROIX, DE. — *Peinture des mœurs du siècle*, P. 1777.
- LE POIX DE FRÉMINVILLE. — *Traité... des Communautés d'habitants*, P. 1760.
- LUCHET, marquis de. — *Paris en miniature*, P. 1784.
- LUCHET, marquis de. — *Petit Tableau de Paris*, P. 1783.
- Mémoire pour la commune de Sacy, défenderesse contre les habitants du hameau du Van du Puits, demandeur, par Challe, avocat, et Duché, avoué, S. D. S. L.
- MERCIER, S. L. — *Le Tableau de Paris*, Amsterdam, 1782-88.
- MOORE, J. — *Lettres d'un voyageur anglais sur la France*, etc. Genève, 1781.
- NOUGARET. — *Tableau Mouvant de Paris*, P. 1787.

PISANSAT DE MAIROBERT. — *L'Espion Anglais* Londres 1799-84, T.X.

REMY. — *Mon oisiveté*, P. 1779.

RIGBY, Dr. — *Voyage d'un Anglais en France*, Londres 1787.

RUTLIDGE, chevalier de. — *La Quinzaine Anglaise*, Iverdon, 1777.

SHERLOCK. — *Nouvelles lettres d'un voyageur anglais*, P. 1780.

TENON. — *Mémoire sur les hôpitaux de Paris*, P. 1788.

THICKNESSE, P. — *A Years Journey through France*, London 1777.

YOUNG, A. — *Travels in France* éd. Everyman.

MANUEL. — *Le Clergé de Paris dévoilé.*

La Police de Paris dévoilée, P.

2° Généralités sur le XVIII^e siècle

AGHION, M. — *Le théâtre à Paris au XVIII^e siècle*, P. 1926.

BERGMANN, COHEN. — *La vie Parisienne au XVIII^e siècle*, P.

BLOCH, C. — *L'Assistance et l'Etat en France de la vieille de la Rév.* P. 1908.

BONNASSIES, J. — *Les spectacles forains et la Comédie Française*. P. 1875.

BABEAU, A. — *Paris en 1789*.

BABEAU, A. — *Voyageurs en France*, P. 1886.

BABEAU, A. — *La vie rurale dans l'ancienne France*.

BABEAU, A. — *Le village sous l'ancien régime*.

- CLARÉTIE, J. — *Un enlèvement au XVIII^e siècle*, P. 1889.
- CLARÉTIE, J. — *La jeune fille au XVIII^e siècle*.
- D'ALMÉRAS et D'ESTRÉE. — *Les théâtres libertins*.
- FAGUET, E. — *Le dix-huitième siècle*, P. s. d.
- FRANKLIN, A. — *La vie privée d'autrefois*, T. XXVII, P. 1910
- GONCOURT, J. et E. de — *La femme au XVIII^e siècle*, P. s. d.
- JULLIEN, A. — *La comédie et la galanterie*, P. 1881.
- LACROIX, P. — *Le XVIII^e siècle : Institutions usages et Costumes*, P. 1875.
- KARÉIEV, N. — *Les paysans et la question paysanne en France dans les 25 dernières années du XVIII^e siècle*.
- LOUTCHISKY, J. — *Etat des classes agricoles*.
- LOUTCHISKY, J. — *La petite propriété en France avant la Révolution*.
- MARTIN, G. — *Les Associations ouvrières au XVIII^e siècle*, P. 1900.
- LE BRETON, A. — *Le Roman français au XVIII^e siècle*, P. s. d.
- MONSELET, Ch. — *Les oubliés et les dédaignés*, P. 1885.
- MONIN, H. — *L'Etat de Paris en 1789*, P. 1889.
- MORNET, D. — *La Pensée française au XVIII^e siècle*, P. 1927
- PILON, E. — *La famille au XVIII^e siècle*, P. 1928.
- RIBBE, DE. — *La famille et la société en France*.
- 3^o Manuels consultés
- LACOMBE. — *Bibliographie parisienne*.
- LANSON. — *Bibliographie de la littérature française*.

LAVISSE. — *Histoire de France.*

TOURNEUX. — *Répertoire bibliographique de l'histoire de Paris pendant la Révolution.*

QUERARD. — *Supercheries littéraires dévoilées.*

QUERARD. — *La France littéraire.*

RETIF JUGÉ PAR SES CONTEMPORAINS

BACHAUMONT. — *Mémoires.*

DU GAST DE BOIST-JUST. — *Paris Versailles et les provinces au XVIII^e siècle*, P. 1821.

FRÉRON. — *L'Année littéraire*, 1769 et seq.

GRIMM. — *Correspondance littéraire.*

LA HARPE. — *Correspondance Russe.*

NOUGARET. — *Le Tableau Mouvant de Paris.*

PALMÉREAU-CUBIÈRES. — *Vie de Retif dans le premier tome des Campagnes de Maria*, réimprimé dans la bibliographie de Lacroix.

SADE, *marquis de.* — *Idées sur les Romans.*

TILLY. — *Mémoires.*

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre premier. — Introduction.....	1
Chapitre II. — Sa théorie du romain.....	5
Chapitre III. — Examen des ouvrages de Retif....	13
Chapitre IV. — Le tableau des mœurs. L'aspect général de Paris.....	31
Chapitre V. — Les trois classes principales.....	41
Chapitre VI. — La vie champêtre.....	81

DEUXIÈME PARTIE

Vérification du Tableau

Chapitre premier. — L'aspect général de Paris....	96
Chapitre II. — Les trois classes.....	105
Chapitre III. — Les mœurs rurales.....	135
Conclusion.....	144
Bibliographie.....	147

LES PRESSES MODERNES
45, Rue de Maubeuge, Paris
